

Sommaire

<i>Éditorial</i>	4
<i>Régis Fuzier</i> Analgésie périmerveuse continue et douleur carcinologique	7
<i>Jacques Pouymayou</i> Analgésie périmerveuse et douleurs du cancer	14
L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse	24
<i>Ruth Tolédano-Attias</i> Que peut la raison face aux émotions ?	49
<i>Elie Attias</i> Quand l'émotion l'emporte sur la raison	68
<i>Florence Natali</i> La fragilité de Médée	84
<i>Charlotte Hebral</i> Ce que dit l'émotion à la raison	101
<i>Manuel Samuelidès</i> Histoire de la raison scientifique	117
<i>Paul Léophonte</i> Chronique : L'Art d'Hammershoï	137
<i>Jacques Pouymayou</i> Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux	151
<i>Les Livres</i>	159
<i>À lire</i>	173
<i>Nous remercions tous les intervenants</i>	181
Sommaire de tous les articles de la revue	185

ÉDITORIAL

Dr Elie ATTIAS

Nous abordons avec le même enthousiasme la quinzième année depuis la création de la revue *Médecine et Culture* grâce à tous ceux qui participent bénévolement à sa rédaction et au soutien de nos lecteurs que nous souhaitons plus nombreux.

Nous avons été agréablement surpris ce mois de mai lorsque nous avons appris qu'un de nos textes – *Les médecins philosophes* – paru dans cette revue en décembre 2007, a été le sujet de l'Épreuve de « Société et Humanité » au concours de première année de Médecine (P.A.C.E.S.), à l'Université Paul Sabatier de Toulouse.

Nous tenons particulièrement à remercier le Pr David Le Breton, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg, Membre de l'Institut universitaire de France, Membre de l'Institut des études avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS), auteur de nombreux ouvrages, traduits en plusieurs langues. Avec beaucoup d'altérité et de simplicité, il nous a permis de bénéficier de son savoir chaque fois que nous avons fait appel à lui pour participer à la rédaction de différents articles publiés dans cette revue.

La partie médicale s'intéresse aux douleurs carcinologiques fréquemment rapportées par une majorité de patients. À ce jour, les opiacés restent le traitement de choix pour lutter contre ce type de douleur. Mais ils présentent de nombreux effets indésirables. Cependant, il est licite que les techniques d'anesthésie locale ou locorégionale participent au

traitement de la douleur. L'analgésie intra thécale connaît, par ailleurs, un regain d'intérêt.

Dans la **partie culturelle**, après avoir défini la raison et l'émotion, on tentera de répondre à la question : « *Que peut la raison face aux émotions ?* » En effet, si « pour justifier nos actes, la raison est suffisamment éclairante, nous ne pouvons nous empêcher de douter de la capacité de la raison à rendre compte de tout¹ », tout expliquer, tout justifier. Mais, les émotions sont-elles un danger contre lequel la raison devrait se dresser ?

La **chronique** de Paul Léophonte nous décrit les petites toiles d'Hammershoï, le maître de la peinture danoise. L'exposition autour d'une quarantaine de tableaux provenant de plusieurs musées et de collections privées s'est tenue du 14 mars au 22 juillet 2019 à Paris au musée Jacquemart-André.

La **nouvelle** de Jacques Pouymayou nous plonge dans un monde connecté, un avenir numérique supposé radieux... Rassurons-nous, on en n'est pas encore là, mais soyons vigilants !...

Dans la rubrique **Livres**, nous vous proposons quelques pages de lecture.

Bonnes vacances

¹ Nicolas Tenaillon, philomag.com

Analgésie périnerveuse continue et douleur carcinologique : alternative aux antalgiques systémiques

Dr Régis FUZIER

Anesthésie-Réanimation

Département d'Anesthésie. IUCT-Oncopole, 1 avenue Irène Joliot-Curie,
31059 Toulouse Cedex 9.

fuzier.regis@iuct-oncopole.fr

La douleur en lien avec un cancer est fréquemment rapportée par une majorité de patients. Une méta-analyse récente a rapporté qu'une douleur modérée à sévère concernait 38% des patients présentant une douleur en rapport avec un cancer [1]. A ce jour, les opiacés restent le traitement de choix pour lutter contre ce type de douleur [2, 3]. Cependant, ces médicaments présentent de nombreux effets indésirables et il arrive dans un certain nombre de cas, que les patients finissent par « préférer » supporter la douleur que les effets indésirables des opiacés. Par ailleurs des travaux de recherche fondamentale et clinique ont montré que ces médicaments possédaient des actions suppressives sur l'immunité cellulaire et humorale, incluant des actions sur l'activité de cellules *Natural-Killer*, la production de cytokines, l'activité de phagocytose et la production d'anticorps [4].

Depuis plusieurs années, le bénéfice de recourir à l'analgésie locorégionale (ALR) en postopératoire d'une intervention douloureuse a été démontré. Cela consiste à injecter un anesthésique local directement au contact d'une structure nerveuse. En bloquant principalement les canaux sodiques, les anesthésiques locaux bloquent la conduction nerveuse au sein des axones. En adaptant la concentration des anesthésiques locaux, il est possible de bloquer préférentiellement les fibres sensibles, tout en permettant aux fibres motrices d'assurer leur rôle. Ainsi, le cerveau n'est plus renseigné des stimuli douloureux provenant de la périphérie.

Afin de prolonger l'effet de ces médicaments au-delà de leur demi-vie, l'administration est maintenue à l'aide d'un cathéter laissé en place au contact de la structure nerveuse. L'efficacité analgésique est nettement supérieure avec les anesthésiques locaux comparés aux techniques d'administration de la morphine, contrôlées par le patient. Ainsi les anesthésiques locaux assurent une efficacité analgésique de qualité et en réduisant les besoins en morphine, ils diminuent les effets indésirables de cette dernière. De plus ils présentent des effets anti-prolifératifs ou cytotoxiques sur certaines cellules tumorales [5]. Certaines méta-analyses ont démontré que des techniques d'ALR pouvaient améliorer la survie après chirurgie carcinologique [6].

Nous utilisons ces techniques d'ALR depuis plusieurs années dans notre centre anticancéreux, pour traiter des douleurs liées à différents types de cancer [7]. La sélection des patients est un point clé de la réussite. En effet ces techniques s'adressent à des patients présentant des douleurs localisées à un territoire nerveux facilement identifiable. Il est possible de citer quelques exemples (liste non exhaustive) : douleur par compression du plexus brachial, métastase osseuse au niveau d'un doigt, fracture pathologique d'une côte, tumeur du pied... La typologie de la douleur permet de définir les nerfs concernés. Le choix de l'abord est réalisé afin de bloquer au strict minimum le nerf en cause. Un abord distal sera dans la mesure du possible préféré à un abord proximal. Ainsi, par exemple, en cas de tumeur desmoïde touchant un doigt, le nerf concerné sera abordé si possible au niveau de l'avant-bras plutôt qu'au niveau axillaire, ce qui limite le risque d'avoir un bloc de l'ensemble du membre supérieur.

En pratique, les patients bénéficient d'une consultation d'anesthésie préopératoire conformément aux règles en vigueur. Le patient est hospitalisé en ambulatoire, avec les mêmes recommandations que celles formulées avant une anesthésie générale. Un monitoring de base et un abord

veineux sécurisé sont indispensables avant la réalisation du geste. Le repérage du nerf et la ponction sont réalisés sous échographie. Après injection de l'anesthésique local de façon circonférentielle à la structure nerveuse, un cathéter est laissé en place à proximité. Le cathéter est « tunnelisé » sur quelques centimètres afin que l'orifice cutané sorte à distance du point de ponction. Un système de fixation (colle biologique et pansement spécifique) et la mise en place d'un pansement stérile complètent la procédure.

Environ 20 à 30 minutes après l'injection, il est possible d'évaluer l'efficacité de la technique. Une réduction significative voire l'absence de douleur témoigne du succès quant au choix du nerf bloqué. Après surveillance en salle de surveillance post-interventionnelle et dans le service d'ambulatoire, le patient est autorisé à regagner son domicile. La suite de la prise en charge est assurée par des prestataires de service qui assurent le suivi à domicile et mettent généralement en place les pompes assurant la délivrance des anesthésiques locaux. L'objectif est d'assurer une perfusion continue à très faible débit (1 à 3 ml/h) et des boli (3 à 5 ml) sont autorisés par le patient selon les pics douloureux. La surveillance du pansement est régulière par les infirmières à domicile.

La durée de l'analgésie est très variable, allant de quelques jours chez certains, à plusieurs mois (et même plus d'un an) chez d'autres. Il arrive que le cathéter soit laissé en place et utilisé lorsqu'une chirurgie est programmée. De façon surprenante, nous avons remarqué qu'après un certain temps de perfusion, il était possible d'envisager d'arrêter la pompe et en l'absence de reprise de la douleur 48 heures après, de retirer le cathéter. L'action des traitements associés (chimiothérapie, radiothérapie, hormonothérapie...) peut expliquer la réduction de la douleur, notamment par une action de diminution des phénomènes de compression en lien avec la réduction de la masse tumorale. Cependant, il est probable qu'une action directe au niveau

de la mémorisation des phénomènes douloureux puisse être pris en compte [8]. Récemment, une patiente présentant un sarcome de l'épaule, avec pour seul projet thérapeutique une surveillance régulière, n'a pas signalé de récurrence douloureuse significative à l'ablation du cathéter au bout de 45 jours [9].

En permettant aux patients de vivre avec peu ou pas de fond douloureux, ces techniques sont généralement bien acceptées. Elles contribuent probablement à diminuer la consommation en soins et médicaments. Dans un certain nombre de cas, elles ont même permis au patient de recouvrer une vie sociale qu'ils avaient perdue (reprise des activités de loisir, voire du travail). La difficulté actuelle est liée à la réactivité nécessaire dans ces situations et notamment d'assurer un lien et une réponse rapide entre le patient et les différents intervenants : médecin de ville, infirmière de ville, prestataire de service, algologue du centre anticancéreux... De plus, il paraît évident que la possibilité de colliger les différents cas puisse permettre d'obtenir, à grande échelle, des résultats probants en termes d'amélioration des scores de douleur et de qualité de vie, consommation de soins et médicaments..., seul moyen pour permettre de proposer aux tutelles de mieux prendre en compte ces techniques dans la prise en charge de ces douleurs cancéreuses. C'est dans ce sens que nous avons créé une application (ADOCITIN : Application de suivi de la prise en charge de la Douleur Carcinologique chez les patients bénéficiant d'une pompe IntraThécale ou d'une Injection périNerveuse continue) pour smartphone, avec l'aide d'une start-up, qui permet de connaître de façon régulière l'état douloureux et la qualité de vie des patients qui bénéficient de ces techniques. Ces moyens permettent d'améliorer la réactivité en cas de douleur (appel du patient, de son infirmière ou de son médecin, orientation rapide vers la consultation douleur...). Ils permettent également une standardisation dans le recueil des informations, ce qui permettra dans un futur proche

une meilleure fiabilisation des données. Enfin, couplés aux données de la CPAM, ils permettront de mettre en évidence l'évolution de la consommation de soins et de médicaments. À nous d'arriver à implanter cette application de suivi à l'échelon régional voire national.

Pour terminer, un mot sur les effets indésirables qui restent somme toute limités. La sélection des patients est un critère important pour limiter le risque d'effets indésirables. Nous avons dans notre expérience eu le cas d'une décompensation respiratoire suite à la mise en place d'un bloc du plexus brachial, sur pneumopathie passée inaperçue. Le recours au repérage échographique améliore la précision de ces techniques [10] et diminue les volumes d'anesthésique local nécessaires, réduisant ainsi de 60% le risque de toxicité systémique de ces médicaments [11]. Dans certains cas, les patients finissent par mal supporter les troubles sensitifs, type paresthésie, ou les faiblesses musculaires qui peuvent persister. Paradoxalement, le risque infectieux n'est pas un élément majeur. Alors qu'il avait été démontré qu'une colonisation pouvait être retrouvée dans environ 30% des cathéters périmerveux, avec comme facteur de risque la durée de cathétérisation, notamment au-delà du 4^{ème} jour [12], il semblerait que cet effet indésirable ne soit pas majeur dans notre expérience, malgré des durées bien supérieures à celles habituellement utilisées en péri-opératoire. La mise en place en ambulatoire, le retour précoce à domicile, la tunnelisation des cathéters, le recours à la colle biologique peuvent expliquer ces résultats. En revanche des problèmes techniques liés au cathéter, bien documentés dans la littérature [13], peuvent survenir, avec en premier lieu des fuites d'anesthésique local au niveau cutané, obligeant parfois à retirer le cathéter.

En conclusion, la perfusion continue d'anesthésique local au contact de structure nerveuse devrait être prise en compte comme techniques alternatives aux opiacés pour des patients présentant des douleurs localisées en rapport avec une maladie cancéreuse. Le réseau de soins à domicile constitue un élément fondamental garantissant le succès de ces techniques.



Mise en place d'un cathéter sous échographie

Références

1. Van den Beuken-van Everdingen MH, Hochstenbach LM, Joosten BE, et al. Update on Prevalence of Pain in Patients with Cancer: Systematic Review and Meta-Analysis. *J Pain Symptom Manage* 2016; 51: 1070-90.
2. Ventafridda V, Tamburini M, Caraceni A, et al. A validation study of the WHO method for cancer pain relief. *Cancer* 1987; 59: 850-6.
3. Caraceni A, Hanks G, Kaasa S, et al. Use of opioid analgesics in the treatment of cancer pain: evidence-based recommendations from the EAPC. *Lancet Oncol* 2012; 13: e58-68.
4. Vallejo R, de Leon-Casasola O, Benyamin R. Opioid therapy and immunosuppression: a review. *Am J Ther* 2004; 11: 354-65.
5. Snyder GL, Greenberg S. Effect of anaesthetic technique and other perioperative factors on cancer recurrence. *Br J Anaesth* 2010; 105: 106-15.
6. Sun Y, Li T, Gan TJ. The effects of perioperative regional anesthesia and analgesia on cancer recurrence and survival after oncology surgery: A systematic review and meta-analysis. *Reg Anesth Pain Med* 2015; 40: 589-98.
7. Fuzier R, Izard P, Cabos C, et al. Chronic Cancer-Related Pain: Continuous Perineural Infusion of Local Anesthetics as Alternative to Systemic Analgesic Drugs. *J Pain Palliat Care Pharmacother* 2016; 30: 195-200.
8. Prinsloo S, Gabel S, Lyle R, et al. Neuromodulation of cancer pain. *Integr Cancer Ther* 2014; 13: 30-7.
9. Fuzier R, Izard P, Daboussi A, et al. A case report of sustained resolution of cancer pain by continuous perineural infusion of local anaesthetic. *Eur J Pain* 2019; 23: 31-34.
10. Griffin J, Nicholls B. Ultrasound in regional anaesthesia. *Anaesthesia* 2010; 65: 1-12.
11. Barrington MJ, Kluger R. Ultrasound guidance reduces the risk of local anesthetic systemic toxicity following peripheral nerve blockade. *Reg Anesth Pain Med* 2013; 38: 289-99.
12. Capdevila X, Pirat P, Bringuier S, et al. Continuous peripheral nerve blocks in hospital wards after orthopedic surgery: a multicenter prospective analysis of the quality of postoperative analgesia and complications in 1,416 patients. *Anesthesiology* 2005;103: 1035-45.
13. Ilfeld BM. Continuous peripheral nerve blocks: a review of the published evidence. *Anesth Analg* 2011; 113: 904-25.

Analgésie périnerveuse et douleurs du cancer

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

IUCT Oncopole. Toulouse

pouymayou.jacques@iuct-oncopole.fr

L'anesthésie est fille de la douleur.

Depuis toujours, les hommes se sont efforcés de diminuer, voire de supprimer la douleur, notamment lors des traumatismes et de la chirurgie. En retour il était licite que les techniques d'anesthésie locale ou locorégionale participent au traitement de la douleur.

L'anesthésie locale dans ce contexte remonte à la Haute Antiquité, notamment la civilisation mésopotamienne, avec l'application du suc de pavot, l'Opos, pour soulager les douleurs dentaires.

Décrite par Pline et Dioscoride (De Materia Medica), la Pierre de Memphis, carbonate de chaux, était aussi largement utilisée dans l'Égypte Antique comme anesthésique local en application cutanée. C'est l'ancêtre de la neige carbonique.

Ambroise Paré (1509/1590), « prince des chirurgiens et chirurgien des princes », décrit le premier la compression des troncs nerveux pour obtenir une anesthésie.

Mais il faudra attendre les progrès de la chimie avec la synthèse de la Morphine (F.W. Sertuerner Paderborn 1806), pour voir la première injection sous cutanée de pâte de Morphine à visée antalgique par Lafargue en 1836 à l'aide d'une aiguille simple.

La première injection de solution morphinique [3] par voie hypodermique est réalisée à New York en 1839 par les Dr. Isaac E. Taylor et James A. Washington.

Deux médecins écossais, Alexander Wood et F. Rynd renouvellent l'expérience avec la même efficacité en 1843 et 1845 respectivement.

Se posait toutefois le problème de l'injection à distance.

En effet, l'aiguille utilisée était pleine, avec un « œil » à son extrémité ce qui obligeait à effectuer plusieurs ponctions pour apporter la morphine en quantité suffisante.

Certes, on connaissait, depuis les injections intra veineuses de sir Christopher Wren en 1656 et de Sigismond Elsholtz en 1665, l'intérêt d'un Penne ou hampe creuse, mais cela restait hasardeux.

En 1853, Alexander Wood met au point l'aiguille creuse, quasi en même temps que Charles Pravaz, la seringue hypodermique.

La médecine, l'anesthésie et l'analgésie entrent dans l'ère moderne

En 1860, l'allemand Albert Niemann synthétise, à partir des feuilles de coca ramenées du Pérou à la suite des observations de son compatriote Scherzer, un alcaloïde dont il rapporte l'effet d'engourdissement sur sa langue.

Son compatriote Gaedicke l'avait précédé en 1855 nommant le produit obtenu Erythroxiline mais Niemann le fait entrer dans l'histoire sous le nom de **Cocaïne**.

Cette découverte va passer inaperçue jusqu'à la démonstration de ses propriétés anesthésiques par Alexander Bennet en 1873 et à l'auto-injection sous cutanée de Von Anrep cinq ans plus tard démontrant l'effet anesthésiant du produit.

Le premier usage de la Cocaïne en tant qu'anesthésique local va être l'œuvre d'un chirurgien de l'hôpital de Vienne, Carl Koller qui en avait entrepris l'étude des effets physiologiques avec son ami Sigmund Freud. Il sera le premier à faire état, lors du congrès d'ophtalmologie de Heidelberg le 15 septembre 1884, de l'anesthésie locale à la cocaïne pour la chirurgie oculaire (après avoir expérimenté en premier lieu sur la grenouille).

La même année, William S. Halsted bloque pour la première fois un nerf par injection de cocaïne : le nerf mandibulaire. La cocaïne sera, suite à la mise en évidence de ses effets délétères, remplacée à partir de 1905 par la Novocaïne synthétisée l'année précédente par le chimiste allemand Alfred Einhorn, puis en 1943, par la Lidocaïne (Lofgren et Lundquist) et ses dérivés au fur et à mesure de leur arrivée sur le marché.

À la fin du XIX^e siècle, l'anatomie descriptive du plexus brachial est bien connue depuis Marie François Xavier Bichat (1771-1802) et les conditions requises pour son anesthésie sont obtenues avec la seringue en verre, l'aiguille creuse et l'anesthésique local.

Le premier bloc du plexus brachial par infiltration à ciel ouvert est souvent attribué à William Stewart Halsted (1855-1922), ce qui est plausible mais pas certain. En effet, la seule certitude se trouve dans une lettre à Rudolf Matas (1862-1958) écrite le 30 mai 1921, dans laquelle Halsted dit que l'intervention la plus importante qu'il ait faite avec la cocaïne, se situe « pendant l'hiver 1884-85 avec la libération des faisceaux et des nerfs du plexus brachial après injection des troncs ».

Il est possible que le premier bloc percutané du plexus brachial ait été réalisé involontairement en 1853, par Alexandre Wood (1817-1884), mais c'est à Georg Hirschel (1875-1963) qu'en revient la première description par **voie axillaire** le 18 juillet 1911.

Peu de temps après, il fait imprimer « Lehrbuch der Lokal-anästhesie für Studierende und Ärzte », livre d'anesthésie locorégionale pour les étudiants et les médecins qui rencontrera un grand succès et sera traduit en Anglais, Français, Espagnol et Russe.

Dietrich August Gustav Kulenkampff (1880-1964) publie son article original sur l'anesthésie du plexus brachial le 7 octobre 1911, soit moins de 90 jours après le papier de

Hirschel et rapporte 25 observations, ce qui laisse à penser qu'il a effectivement précédé Hirschel (3 observations seulement) dans la pratique. Dans les 2 ans qui suivent, trois autres publications, en Allemagne, décrivent la **voie sus claviculaire** dont la technique se répand rapidement en Europe puis aux États Unis où l'article publié en 1928 dans « *Annals of Surgery* » fera référence.

Pierre Louis Jean Bazy (1883-1960) est le premier à décrire la **voie sous claviculaire** qui porte son nom et apparaît en 1917 dans la seconde édition du livre de Victor Pauchet, « *l'Anesthésie Régionale* » (1869-1936).

La mise au point de **l'abord paravertébral** est attribuée à Max Kappis (1881-1938) en 1912 par les auteurs anglophones et germanophones et à Santoni en 1917 par les francophones. Toutefois, ce dernier décrit son abord dans un but d'anesthésie du plexus brachial et non d'un bloc paravertébral exclusif comme Kappis.

Enfin, on ne saurait trancher sur la paternité du **bloc interscalénique** entre Victor Etienne July (thèse de 1925 sur le bloc omo-trapézoïdien), interne auprès de Victor Pauchet à l'Hôpital Saint Michel de Paris, et le polonais Henryk Hilarowicz (« *zentralblatt für chirurgie* », vol. 42, 1925), assassiné par la Gestapo le 4 juillet 1941.

Une légende tenace attribuée, à tort, à James Léonard Corning, médecin New Yorkais, la paternité de l'injection intra thécale le 31 octobre 1885, sans doute pour pouvoir la mieux récuser.

De fait, lui-même n'a jamais prétendu une telle chose, comme il le décrit dans ses notes "*I injected 20 ml of a 2% solution of the hydrochlorate of cocaïne into the space situated between the spinous process of two of inferior dorsal vertebrae. Five minutes after the injection there were evidences of marked inco-ordination in the posterior extremities... A few minutes later there was a marked evidence of*

weakness in the hind legs, but there were no signs whatever of feebleness in the anterior extremities”. Cela ressemble bien à une injection épidurale. Pour l’anecdote, cette première avait été réalisée sur un jeune chien.

Il faudra attendre 1901 pour la première description de la voie péridurale par Sicard et Cathelin.

Le premier à franchir la dure mère pour soulager une hydrocéphalie sera l’allemand Quincke en 1891, rapidement suivi par le britannique Winter.

C’est à August Bier que revient la paternité de l’injection intra thécale puisqu’il opère le 16 août 1895 un tuberculome de la cheville après injection de 15 mg de Cocaïne dans le cul de sac médullaire.

Cette dernière sera rapidement mise à l’index en raison de ses complications.

Le chirurgien lyonnais Matthieu Jaboulay a le premier l’idée en 1899 d’injecter de la morphine intra thécale, toujours dans une optique anesthésique.

Otojiro Kitagawa, médecin japonais injecte de la morphine intra thécale à visée antalgique pure le 2 avril 1901.

L’antalgie intra thécale venait de naître. Il faudra attendre plusieurs années pour en préciser les mécanismes intimes.

Nous connaissons les travaux de Melzack et Wall (théorie de la porte) mettant en évidence la notion de modulation spinale et supra spinale de la douleur (prix Nobel 1965), mais il est utile de citer les autres contributeurs plus confidentiels et aussi importants tels que Hagbarth et Keer (modulation descendante des relais sensoriels, 1954), Takagi en 1955 et Koll en 1963 (effets anti nociceptifs de petites doses de morphine intra thécale chez le chat spinal), Fischmann et Blumberg (existence de récepteurs opioïdes spécifiques 1961/1966) Mayer, Akil et Reynolds (concept de site spéci-

fique d'action des opioïdes 1963/1967), Goldstein (concept de récepteurs stéréo spécifiques 1971/1973), Snyder, Pert, Terenius et Simon (identification des récepteurs opioïdes en 1973) Hugues, Smith et Kosterlitz (les Endorphines 1975) Yashk et Rudy (analgésie stéréo spécifique, dose dépendante et réversible par la Naloxone de la morphine intra thécale 1976), Nordberg (mesure du pic de morphine dans le LCR 40 à 90 minutes après injection lombaire en 1983 et sa migration cervicale à 170 minutes en 1985/1987).

À cela ne manquait qu'une étude clinique de l'efficacité de la voie intra thécale dans la douleur du cancer. Ce sera chose faite avec la publication de Wang, Nauss et Thomas dans *Anesthesiology* de mars 1979 (50(2) 149-51) « *pain relief by intrathecaly applied morphine in man* » portant sur le traitement des douleurs rebelles de cancers pelviens.

Les publications vont se multiplier de manière exponentielle (plus de 100 000 articles entre 1981 et 1997) montrant l'efficacité de la technique, autant par voie péri-durale qu'intra-thécale (avec une plus grande fiabilité au long cours pour cette dernière) et les limites techniques et infectieuses inhérentes aux matériels disponibles (cathéters souples et pompes externes avec aiguilles transcutanées).

De nombreuses équipes ont recours l'antalgie spinale notamment en douleur cancéreuse, mais le risque de méningite et la limitation liée à l'utilisation de la morphine comme antalgique unique par voie intra thécale associés à la mise sur le marché de spécialités opioïdes par voie non invasive et au développement de l'administration autocontrôlée par le patient en dehors des établissements de soins (PCA IV ou sous cutanées) conduira la majorité d'entre elles à la réserver en dernier recours à un faible nombre de patients. Faute de ne pouvoir les citer tous ceux qui se sont obstiné en dépit de ces obstacles, nous leur de rendrons ici un hommage particulier en citant le Dr. J.G. Béchier de Nîmes.

L'utilisation de cathéters tunnellisés ou non, puis de systèmes avec chambre implantée et pompe externe demeurait en effet un frein à l'externalisation de la technique du fait des soins particuliers requis par la prise en charge d'une telle technique et du risque infectieux non négligeable et toujours redoutable (méningite bactérienne) variant selon les séries entre 8 et 10%.

En 1981, T. Yashk, pharmacologue et B. Onofrio, neurochirurgien de la Mayo clinic à Rochester (Minnesota USA) publient la première implantation à visée analgésique d'une pompe sous cutanée primitivement destinée à l'insulinothérapie, l'Infusaid 400 (*Shiley Infused Company, Massachusetts*) reliée à un cathéter intra thécal (10 G originellement conçu pour la chimiothérapie intra-artérielle) avec infusion continue de morphine.

Au milieu des années 1980, les pompes Medtronic 1 puis 2 (*Medtronic Minneapolis Minnesota*), utilisées pour le traitement de la spasticité se verront récupérées pour la douleur cancéreuse. La FDA en valide l'utilisation dans cette indication en 1991.

Il faudra attendre 2009 pour voir les autorités sanitaires françaises autoriser l'utilisation de la pompe Synchronmed 2 dans la douleur cancéreuse, avec toutefois un remboursement hors GHS.

Depuis, du fait de l'absence de toute externalisation de matériel et d'effraction cutanée permanente, les remplissages se faisant en tenue et milieu stériles avec des préparations magistrales sécurisées sur le plan bactériologique (hotte à flux laminaire), le problème infectieux a considérablement régressé.

Une seconde avancée a été, en 2013, la mise à disposition du cathéter armé « Ascenda » adaptable sur la pompe Synchronmed 2. Il présente une structure rigide qui permet, à partir d'une ponction dans le cul de sac médullaire de le

diriger sur la face postérieure de la moelle épinière et de le faire monter, si c'est anatomiquement possible, jusqu'en sous-cisternal pour les plus audacieux, et dans tous les cas, jusqu'aux racines impliquées dans la douleur. Radio visible, il est positionné à l'endroit choisi sous contrôle radioscopique lors de la pose. Il n'est dès lors plus nécessaire de recourir à un positionnement chirurgical « à ciel ouvert ».

La dernière avancée, pharmacologique, justifie la mise à disposition de ce cathéter. En effet, l'utilisation d'anesthésiques locaux, lipophiles, impose un positionnement précis et surtout postérieur du cathéter car, immédiatement fixés sur la moelle épinière, les anesthésiques locaux diffusent sur quelques métamères au-delà de leur point d'injection et ne passent quasiment pas sur la face antérieure de la moelle d'où partent les racines motrices. Avec un positionnement correct, le risque de bloc moteur est quasi inexistant.

En plus de la morphine et des anesthésiques locaux, d'autres médicaments viennent, à des degrés divers, s'intégrer au mélange injecté : la Clonidine, le Ziconotide, le Fentanyl. Ainsi, devant la constatation en cancérologie de « douleurs rebelles » malgré les spécialités orales, transdermiques, transmuqueuses ou injectables et avec la mise à disposition de matériels adaptés, l'antalgie intra thécale offre un regain d'intérêt.

Toutefois, il faut encore la faire connaître et former des équipes capables de gérer le suivi des patients pour en faire bénéficier tous ceux qui en sont justiciables mais encore privés.

Je profiterai de cette tribune pour rendre hommage à celui qui a promu la technique en France, le Dr. D. Dupoirion du CLCC d'Angers et à ceux qui l'ont soutenu et aidé dès le départ à savoir le Dr. D. Lefebvre Kuntz du CLCC de Lille, le Dr. D. Monnin du CLCC de Bordeaux et le Dr. Y. M. Pluchon de La Roche s/Yon.

Quant à l'anesthésie périphérique en douleur cancéreuse, elle attend encore son leader malgré les indications nombreuses et souvent ignorées au profit (pas pour le patient) de mélanges antalgiques oraux ou intra veineux pas toujours efficaces, loin s'en faut, mais souvent délétères en cas de douleur localisée.

Pourtant, l'utilisation de l'échographie pour la réalisation des blocs nerveux offre une efficacité, une sécurité et une simplicité de réalisation dont les anesthésistes font grand usage dans la pratique péri opératoire. Là aussi, et même encore plus qu'en analgésie spinale, le manque de recul (?), l'absence de séries et, pourquoi le passer sous silence, la faible motivation de quelques soignants et certaines pressions injustifiées sur les infirmières du domicile privent de nombreux patients de cette option thérapeutique.

Un progrès bouscule les idées reçues, à savoir la mise à disposition en rétrocession hospitalière (HAD, réseau de soins ou prestataire agréé) de la Ropivacaïne à 2 mg/ml (0,2%) et surtout la démonstration du faible taux d'infection sur des cathéter tunnellisés chez des patients diabétiques porteurs de plaies chroniques.

Le mérite en revient au Dr. E. Bures d'Angoulême qui a permis le retour et la prise en charge de ces patients au domicile grâce à son réseau « SOS Douleur Domicile ».

Maintenant, le plus difficile reste à réaliser, à savoir diffuser ces techniques d'analgésie axiale et appendiculaire à tous les patients cancéreux qui le justifient.

Il faut pour cela de la pédagogie à tous les niveaux pour dépasser les blocages.

« Il est plus facile de briser un atome qu'un préjugé »

A. Einstein

Bibliographie non exhaustive

- Gauthier Lafaye P. and al. : Anesthésie loco régionale et traitement de la douleur. Masson 2009.
- Gianino J. M., York M. M., Paice J. *Intrathecal therapy for spasticity and pain. Practical patient management.* Ed. Springer.
- Keys T.: *The history of surgical anesthesia.* Schuman's New York 1945.
- Krames E. S.: *A history of intraspinal analgesia, a small and personal journey.*
- Neuromodulation 2012; 15 172-93.
- Meldrum M.: *Opioids and pain relief. A historical perspective.* IASP Press Seattle.
- Melzack R. and Wall P.D. *Pain mechanism : A new theory.* Science 1965 150 (3699) 971-9.
- Pert C. B. and Snyder : *Opiate receptors : demonstration in nervous tissue.* Science 1973 179 (4077) 1011-4.
- Yashk T.: *Spinal drug delivery.* Elsevier 1999.

L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse Voiture balai ou universelle panacée ?

Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation - IUCT Oncopole. Toulouse

pouymayou.jacques@iuct-oncopole.fr

Longtemps apanage d'équipes spécialisées pour au bénéfice d'un petit nombre de patients, l'analgésie intra thécale elle connaît un regain d'intérêt en douleur cancéreuse du fait, d'abord de la mise à disposition de matériels adaptés, ensuite de la commercialisation de nouvelles molécules exclusivement actives par cette voie, enfin de la mise en évidence de la notion de douleur rebelle.

Le problème : Les douleurs rebelles

La douleur rebelle est définie comme une douleur non contrôlée par des traitements bien conduits selon les recommandations des sociétés savantes [1, 32, 56], qu'il s'agisse de l'absence d'efficacité malgré l'augmentation des doses (notamment en cas de douleur neuropathique) ou de l'apparition d'effets secondaires handicapants (neuro psychiques en particulier) altérant la qualité de vie du patient [7, 35, 38]. Certaines pathologies cancéreuses caractérisées par l'infiltration des plexus nerveux (brachial, coeliaque et lombo sacré) sont préférentiellement pourvoyeuses de ce type de douleurs et ce de manière très précoce.

La notion de douleur rebelle ou réfractaire est apparue au début du siècle devant l'échec thérapeutique, chez certains patients cancéreux, des galéniques innovantes correctement prescrites.

La commercialisation des opioïdes à libération prolongée dans les années 1980 (Moscontin*) avait fait naître de grands espoirs pour le contrôle de la douleur, espoirs vites déçus

par la persistance d'accès douloureux devant lesquels les morphiniques à libération immédiate, ou plutôt rapide, des années 1990 (Sevredol*) se sont révélés inopérants sur les « Accès douloureux Paroxystiques » (Breakthrough Pain 2004) malgré la mise sur le marché des OAR, Opioïdes à Action Rapide (Actiq*). [42]

Le problème de la prévalence douloureuse en cancérologie persiste dans des proportions identiques depuis les premières publications de Larrue en 1995 (57%) jusqu'à celles de Pérez en 2014 (54%). [43]

De fait, aucune amélioration significative en vingt ans malgré l'augmentation notable de 300% de la consommation de Morphine sur la même période. [64]

Le problème est d'autant plus prégnant que plus de 75% des patients cancéreux en phase avancée souffrent de douleurs moyennes ou fortes dans un cas sur deux, très fortes voire insoutenables pour un quart à un tiers d'entre eux.

De plus, l'augmentation du nombre des cancers (+ 19% en 10 ans) avec stabilisation de la mortalité (+ 3% dans la même période) pose clairement le problème de la prise en charge et de la qualité de survie chez ces patients [58].

Si l'on considère l'année 2015 avec 150 000 décès par cancer, on peut estimer le nombre des patients présentant une douleur rebelle entre 28.000 et 37.000 pour l'année. On est loin du compte pour un traitement adapté même en additionnant les bénéficiaires de toutes les thérapeutiques spécifiques disponibles (chirurgie, radiologie interventionnelle, radiothérapie externe ou métabolique, analgésie spinale [10]).

La technique : Les systèmes d'administration

Les premières injections intra thécales ponctuelles et répétitives ont cédé la place, pour des raisons évidentes de commodité, au cathéter, tunnellisé ou non.

Le taux élevé de complications mécaniques et infectieuses en limite la prescription en hospitalisation pour une durée de quelques jours.

Dans tous les cas, on peut faire installer au bloc opératoire un cathéter relié à une chambre implantée avec ou sans anesthésie générale et infuser par un gripper transcutané à l'aide d'une pompe externe avec cassette fermée (problèmes d'asepsie) type CADD ou Rythmic.

En dépit d'une morbidité infectieuse non négligeable (8 à 10%), ce dispositif permet, sous certaines conditions (HAD, Réseau) une autonomie significative avec possibilité de retour à domicile. Son coût est faible (aux alentours de 100 euros le système) et son implantation à la portée de tout anesthésiste et à fortiori de neuro chirurgien.

Toutefois, il ne permet pas l'utilisation optimale des anesthésiques locaux dans la mesure où la chambre adaptable sur le cathéter Ascenda n'est pas disponible en France (alors qu'elle est certifiée aux normes européennes et utilisée chez nos voisins).

Sous réserve des capacités physiques du patient, **la solution offrant la meilleure antalgie associée à l'autonomie la plus complète** (à l'exception de la plongée sous-marine avec bouteilles et des bains chauds ou bouillonnants), est la mise en place d'une **pompe implantée** (Synchromed 2 en France, avec une pile au lithium d'une autonomie de 7 ans maximum et plutôt de 2 à 3 ans en cancérologie) reliée au cathéter rigide radio visible Ascenda.



La pompe et le cathéter

Elle permet l'infusion d'un mélange actif à la fois sur la douleur par excès de nociception (morphine) et la douleur neuropathique (anesthésique local).

Le matériel est plus coûteux (9.000 euros en France, beaucoup plus ailleurs, remboursé hors GHS). La pose est réalisée en bloc opératoire sous anesthésie générale. Les recharges font appel à une préparation magistrale sécurisée, tant sur le plan bactériologique que quantitatif, en milieu stérile par des personnels formés, obligeant le patient à revenir régulièrement pour ce geste.



La position du système

Les résultats sont encourageants puisque, en plus du contrôle de la douleur (mais pas de la souffrance qui est un problème différent), on voit certains patients reprendre leur travail ou pratiquer des activités difficilement concevables avec les autres moyens d'analgésie (baignade en mer, tourisme à l'étranger, parachutisme...)

Cette technique est, dans les recommandations, réservée aux patients dont l'espérance de vie dépasse 3 mois (??). Nous aurons l'occasion de revenir sur la pertinence d'un tel argument.

L'infusion de la préparation magistrale peut être réalisée soit par boli itératifs, soit et c'est la technique la plus fréquente par **mode continu avec ou sans boli** déclenchés par le patient comme pour les PCA intra veineuses [40]. Dans ce cas, la période réfractaire est notoirement plus importante en raison de la diffusion des médicaments injectés aux alentours de 40 à 60 minutes.

À ce jour, existe un mode d'administration particulier dit « **modulable ou séquentiel** » programmable uniquement sur les pompes implantées. Il joue sur les effets volume et vitesse d'injection, en proposant une dose de base continue faible voire nulle et des boli pré programmés à heures déterminées, boli dont la dose élevée (pouvant atteindre 25% de la dose quotidienne) injectés en un temps court réalisent une injection comparable à celle d'une rachi anesthésie péri opératoire. La surface concernée par ce bolus donc la zone d'analgésie sont plus étendues que pour la méthode habituelle de la PCEA [25, 46].

Toutefois, il n'y a pas de différence clinique statistiquement significative entre les deux techniques et le ressenti du patient reste le seul critère pertinent à prendre en compte.

Le terrain d'action : La corne postérieure de la moelle épinière

Moelle épinière et racines métamériques sont des tissus graisseux baignant dans le liquide céphalo rachidien.

Les médicaments injectés vont se fixer sur des récepteurs spécifiques (morphiniques, adrénérgiques, canaux ioniques) pré ou post synaptiques au niveau médullaire, premier relai des voies sensibles.

La rapidité de fixation est conditionnée par le degré de lipophilie du médicament.

Les études récentes de pharmacocinétique dans le LCR ont bousculé les idées anciennes [4, 6, 30] :

Le LCR ne circule pas mais oscille sous l'effet des mouvements respiratoires et, à un degré moindre, du rythme cardiaque.

- La baricité peut influencer la distribution. [26]
- L'augmentation du débit d'injection ne semble pas améliorer l'effet clinique.
- L'administration de bolus pourrait augmenter la distribution.
- Des temps d'élimination longs favorisent la distribution dans le LCR. [2, 67]

Les médicaments utilisés

Si de nombreuses spécialités sont utilisables par voie intrathécale, certaines d'entre elles ne sont pas autorisées en France alors qu'elles sont disponibles dans la majorité des pays européens et nord-américains. Cette « exception française » parfois incompréhensible se révèle dommageable pour les patients notamment en terme d'autonomie au vu du rythme des remplissages de pompe.

La Morphine

Sous forme de sulfate, c'est le produit le plus couramment utilisé [46]. La dose initiale est déterminée en fonction de la consommation quotidienne du patient (entre 1/100 et 1/300 EMO, dose Équivalent Morphine Orale).

Hydrophile, son délai d'action est de 30 à 60 minutes pour une durée de 12 à 24 heures avec une acmé à 12 heures. Les augmentations varient de 30% (douleur moyenne à forte) à 50% (douleur forte à très forte) selon l'état du patient en respectant un intervalle de 48 heures.

Les autres opioïdes disponibles en France, Fentanyl et Sufentanyl, lipophiles [45, 47], ne présentent pas de supériorité clinique par rapport à la morphine et leur coût peut représenter un obstacle.

Quant à l'alternative Hydromorphone, elle n'est pas autorisée en France sous sa forme injectable.

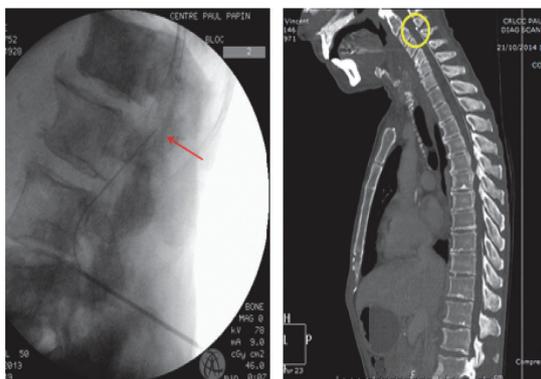
Les effets secondaires sont identiques à ceux des opioïdes administrés par les voies habituelles avec toutefois diminution et souvent disparition des effets neuro psychiques (c'est d'ailleurs le but recherché) mais prévalence d'une hypothermie et risque de globe vésical lors de l'installation de l'antalgie qui justifie la mise en place d'une sonde vésicale lors de la pose du cathéter.

L'interférence entre le métabolisme de la morphine et celui de l'hormone anti diurétique peut favoriser l'aggravation voire la survenue d'œdèmes notamment de la ceinture pelvienne et des membres inférieurs.

Le surdosage se manifeste avec la classique constatation de troubles de la conscience associée à la dépression respiratoire. Dans ce cas, la barrière méningée peut se représenter un frein au passage de la Naloxone.

Les anesthésiques locaux

La spécialité utilisée est la Ropivacaïne (Naropéine*) [11] sous sa concentration la plus élevée à 1%. Molécule hautement lipophile, elle se fixe très rapidement et impose un positionnement précis de l'extrémité du cathéter sous peine, au minimum d'échec et au maximum de troubles moteurs. Son effet débute au bout de 20 minutes pour durer entre 2 et 3 heures.



Positionnement du cathéter Ascenda

La posologie initiale varie entre 6 et 8 mg/J et les augmentations se font de manière identique à celles de la morphine. Le surdosage se manifeste par des myoclonies des membres inférieurs.

Le problème posé par la Ropivacaïne est le volume important occupé dans la pompe qui conditionne la fréquence des remplissages.

Une solution pourrait être apportée par la mise à disposition de la Bupivacaïne (Marcaïne*[34]) à 4% malheureusement indisponible en France pour des raisons peu compréhensibles alors qu'elle est prescrite dans la quasi-totalité des pays européens et nord-américains. Sans doute le « *french touch* ».

Le Ziconotide (Prialt*)

Molécule isolée à partir du venin d'un mollusque indopacifique, le Ziconotide est un bloqueur des canaux calciques [63], mortel par asphyxie en cas de piqure accidentelle pour laquelle n'existe pas d'antidote connu.

Sous forme purifiée, il est actif exclusivement par voie intrathécale [45, 48, 49] en perfusion continue stricte.

Médicament orphelin hydrophile, son pic d'action apparaît au bout de 5 heures et ses effets dans le temps sont remarquablement stables. Il est dégradé par des peptidases.

On l'introduit à la dose de 0,3 à 0,5 µg/J avec des augmentations progressives tous les 3 jours minimum jusqu'à une dose théorique maximale de 21 µg/J.

Il est nécessaire, dans un premier temps, d'imprégner le système avec le Prialt* [33] en augmentant progressivement jusqu'à une dose de 1,5 à 2,1 µg/J, après quoi on peut attendre la résurgence de la douleur pour procéder aux augmentations ultérieures.

L'augmentation prudente des doses est indispensable en raison des effets secondaires nombreux et handicapants, neuropsychiques à type de troubles cognitifs (confusion, troubles mnésiques) réversibles 1 à 4 semaines après l'arrêt du

traitement, psychiatriques (hallucinations, réactions paranoïdes, délire, psychose, réactions maniaques, aggravation d'une dépression et majoration du risque suicidaire chez les patients souffrant de douleurs intenses), troubles de la conscience sans dépression respiratoire (?), nausées, vertiges, troubles de la démarche, flou visuel, céphalées, asthénie, vomissements, rétention urinaire, élévation des CPK sans traduction clinique.

Tous ces troubles ont été notablement diminués depuis que l'augmentation de dose se fait progressivement et par paliers. Enfin, un dernier problème et non des moindres reste son prix élevé de 373 euros le ml...

Les mélanges infusés : Préparations magistrales

L'association des médicaments à des concentrations diverses permet un traitement plus adapté aux douleurs complexes présentées par ces patients [52, 61] sachant que la morphine a une action élective sur la douleur par excès de nociception et les anesthésiques locaux sur la douleur neuropathique.

Quant au Ziconotide, utilisé seul, il a une action antalgique mais la nécessité d'augmentation lente et progressive de ses posologies et le risque de d'apparition d'effets secondaires limitent son intérêt en prescription isolée dans la douleur cancéreuse. En revanche, en association, il présente un effet de potentialisation croisée [22] avec la morphine.

Sans trop entrer dans les détails, il faut mentionner certains problèmes posés par l'utilisation de mélanges.

D'abord, l'administration de mélanges binaires voire ternaires oblige à des calculs de concentration complexes en fonction des doses de chacun des composants nécessitant l'utilisation de programmes informatiques.

Ensuite, la préparation doit satisfaire à des impératifs de sécurité bactériologique (hotte à flux laminaire) et analytique.

Enfin les problèmes de stabilité de telles préparations en conditionnent le délai d'utilisation. En effet, le Ziconotide fait l'objet d'une dégradation rapide dans les seringues qui

limite la stabilité de la préparation à 24 heures. De même, dans la pompe implantée, on constate une dégradation progressive du Ziconotide en présence de morphine qui amène à une diminution lente mais régulière de sa concentration au fil du temps.

Au final cependant, le bénéfice retiré des préparations magistrales [24] est suffisamment patent pour justifier les quelques investissements nécessaires à leur réalisation, la solution optimale étant de regrouper leur préparation dans **des pharmacies spécialement dédiées** avec distribution aux centres voisins sur la région dans le cadre d'un réseau ou d'accords ponctuels inter établissements.

La réalisation : sélection, pose et suivi

La décision d'antalgie intra thécale repose sur des recommandations de sociétés savantes (AFSOS, SFAR, SFETD [54, 47, 18]) et la sélection des patients par leurs thérapeutes. Elle fait la plupart du temps l'objet d'une validation collégiale RCP.

L'antalgie intra thécale est formellement contre indiquée en cas de trouble de l'hémostase (Pl.< 100.000 et ou TP<60%), d'hypertension intra crânienne, de sepsis en évolution et de trouble psychique grave.

De plus, les problèmes de compliance du patient doivent inciter à la prudence.

En revanche, elle est envisageable au prorata du rapport bénéfice/risque devant une tumeur cérébrale, une compression médullaire, des antécédents de chirurgie du rachis avec ou sans matériel, une épidurite, des foyers septiques latents ou des conditions de vie défavorables.

Enfin, la présence d'une ascite fera récuser le choix d'une pompe implantée en raison de la diffusion du liquide péritonéal dans la loge de pompe avec risque septique majoré.

Une évaluation multidisciplinaire pré implantation en hôpital de jour est fortement conseillée pour faire un point global, s'assurer de la bonne compréhension du patient et anticiper la prise en charge en cas d'évolution future péjorative comme c'est malheureusement le cas pour la quasi-totalité des patients.

Quant à l'évaluation psychiatrique, elle est indispensable devant la douleur séquellaire d'un cancer guéri ou en rémission prolongée, conseillée sans caractère impératif en cas d'évolutivité. Elle n'a pas d'indication en cas d'évolution rapide ou d'urgence douloureuse.

En ce qui concerne le mode d'administration, il n'existe aucun standard décisionnel validé

1/ La péridurale est le dernier recours pour une durée brève en établissement de soins si l'accès intra thécal n'est pas possible.

2/ La pose d'un cathéter tunnélisé est toujours réalisable en établissement de soins pour une durée brève.

3/ Il est la plupart du temps possible d'installer un cathéter avec chambre implantée et pompe externe.

4/ L'implantation d'une pompe ne doit s'envisager que pour une survie d'au moins 3 mois.

5/ La présence de stomies, de plaies ou la notion de retour à domicile remettent en cause toutes ces assertions.

L'implantation du système est réalisée sous anesthésie générale en bloc opératoire en cas d'implantation de pompe et de cathéter Ascenda.

La pose d'un système avec cathéter simple et chambre sous cutanée est réalisable sous anesthésie locale, tout comme la pose d'un cathéter péri-dural ou intra-thécal sous réserve de la compliance du patient.

Ces deux derniers gestes peuvent, si les circonstances l'exigent, être faits en SSPI.

Le passage des premières heures en soins continus est obligatoire pour éviter deux complications majeures :

- La dépression respiratoire par surdosage morphinique.
- La compression médullaire par hématome.

On considère que le risque d'apparition de ces deux complications est négligeable au-delà de 24 heures. Le patient peut alors regagner le service traditionnel où il reprend une déambulation et une autonomie à la mesure de ses capacités en même temps que commence son éducation thérapeutique.

La surveillance pendant la durée de l'hospitalisation de 3 à 7 jours va porter sur :

- L'efficacité de l'antalgie avec le relai imposé par le passage à l'intra thécal ;
- L'autonomisation du patient ;
- La gestion du système implanté notamment du déclencheur ;
- La qualité de la cicatrisation ;
- Le dépistage et le traitement des complications précoces dont un syndrome post PL (traité par Blood Patch) et un syndrome de sevrage.

L'objectif pour la sortie reste le retour au domicile et la récupération d'autonomie.

Le patient et ses soignants disposent des numéros de téléphone permettant un contact immédiat avec l'équipe pour toute information ou toute urgence.

Points et agrafes sont retirés lors de la première consultation de suivi (J15) en même temps que la recharge et la reprogrammation de la pompe.

Les recharges sont effectuées en milieu stérile dans des conditions d'asepsie chirurgicales à intervalles fonction de l'évolution de l'antalgie et du débit de la pompe (en moyenne toutes les 2 à 3 semaines).

L'évaluation téléphonique anticipée quelques jours avant la date prévue permet la préparation sécurisée de la préparation

magistrale par la pharmacie hospitalière la veille du rendez-vous.

Les adaptations thérapeutiques sont fonction de l'efficacité antalgique et des effets secondaires observées.

On admet une augmentation de 30% pour une douleur moyenne à forte et de 50% pour une douleur forte à très forte.

De même, en cas de douleur par excès de nociception, on augmente préférentiellement la morphine alors que ce sera la Ropivacaïne en cas de prédominance neuropathique.

En pratique, les habitudes du médecin et sa connaissance du patient priment pour la conduite du traitement.

Il est exceptionnel de devoir modifier la prescription au dernier moment du fait d'une distorsion entre l'appréciation anticipée et l'évaluation « in vivo » lors de l'hospitalisation. Dans une telle circonstance, il est toujours possible de préparer extemporanément le mélange à condition de respecter une asepsie maximale (salle propre type salle d'intervention ou SSPI, habillage chirurgical).

En aucun cas, il est concevable d'effectuer un remplissage en salle de consultation.

Il est toujours possible d'associer d'autres médicaments

par voie systémique classique :

- Le Paracétamol selon les modalités habituelles.
- Les opioïdes en privilégiant la Morphine pour rester en accord avec le mélange infusé et attendre le remplissage suivant et la nouvelle programmation.
- Les anti-neuropathiques.
- La prescription concomitante d'antalgiques par d'autres voies peut se justifier en cas de phénomènes douloureux non contrôlés par l'antalgie intra thécale, de délai bref entre deux remplissages, de dysfonctionnement du système ou d'impossibilité de transport du patient, notamment en toute fin de vie.

Pas d'anticoagulation systématique

L'anticoagulation chez les patients porteurs de tels systèmes et notamment de pompe implantée ne doit être prescrite qu'en cas de problème thrombo-embolique dûment documenté. Les HBPM sont à privilégier et les NACO à proscrire.

Au décès, la pompe doit être retirée et traitée comme un stimulateur cardiaque en raison de la pile au lithium.

En revanche, les systèmes d'infusion externe et les chambres implantées ne posent pas problème.

Les complications peuvent concerner [27, 39]

Le cathéter 3,8% (migration, plicature, rupture ou déconnection)

- Syndrome post PL 20% (fuite de LCR autour du point de ponction) à rechercher systématiquement devant la constatation de céphalées même à distance de la PL (plusieurs mois) avec la réalisation d'une IRM encéphalique.
- Blocage accidentel de la tubulure sur un système externe (supprimer systématiquement tous les clamps)

La pompe 3,8%

- Dysfonctionnement (piles sur pompes externes, sur le déclencheur des pompes implantées).
- Retournement du boîtier implanté et impossibilité de remplissage (échographie).
- Collection dans la loge par ascite ou fuite de LCR.

Dans tout cas, l'imagerie (TDM, IRM) doit être réflexe en cas de problème [20].

Les médicaments

- Erreur de prescription, de préparation. En cas de doute, vidange immédiate de la pompe et envoi du liquide pour contrôle analytique.

- Injection dans la loge hors de la pompe.
- Syndrome de sevrage.

L'asepsie 2,9%

- Infection localisée (loge ou du boîtier) ou généralisée (méningite, abcès, encéphalite).
- Problème de la conservation du matériel.

En cas d'échec de l'antalgie intra thécale

Il est d'abord licite de s'interroger sur la pertinence de l'indication et la qualité de la mise en œuvre.

Toutefois, on peut faire appel à des *thérapeutiques d'exception* dont il est bon de connaître l'existence et les indications pour ne pas faire perdre de chance au patient.

La mise en place d'un cathéter en position sous cisternale voire cisternale avec un cathéter Ascenda permet la prise en charge de douleurs oro faciales.

Un autre abord pour ces douleurs est la **voie intra ventriculaire** [36] au travers de la voûte crânienne et de l'hémisphère non dominant. Réalisée par les neuro chirurgiens, cette voie, comme la précédente, nécessite une titration prudente avec des doses de l'ordre du millième de la voie orale.

Peu d'équipes malheureusement ont l'expérience de ces pratiques dont l'intérêt est évident notamment dans la pathologie cancéreuse ORL.

Il est possible de faire appel à des techniques chirurgicales [60] codifiées pour certaines douleurs chroniques et réfractaires chez un patient dont l'état permet un acte chirurgical.

- La DREZ Tomie efficace à moyen et long terme nécessite une AG et l'ouverture du canal médullaire mais ne concerne qu'un territoire limité.

- La cordotomie antéro latérale.
- La tractotomie mésencéphalique.
- La thalamotomie médiane.

Sont des techniques réalisables sous AG ou AL chez des patients pour lesquels tous les recours ont été épuisés.

Il ne faut pas hésiter à contacter les quelques équipes qui pratiquent ces gestes pour en faire bénéficier les patients éligibles (douleur réfractaire, espérance de vie limitée, environnement aidant).

La problématique actuelle des pompes implantées

Considérée jusqu'à ces dernières années comme thérapeutique de dernier recours, l'antalgie intra thécale voit ses indications évoluer en dehors des recommandations traditionnelles en raison d'abord de l'évolution des matériels facilitant l'autonomisation des patients, ensuite de l'augmentation de la durée de survie de certains cancers, enfin de la réhabilitation des patients [24] avec le développement des soins de support.

Le patient cancéreux n'a pas le temps

La tendance de la part des praticiens de terrain est de proposer très précocement le recours à l'analgésie intra thécale pour des patients autonomes [9] en tout début de traitement. C'est notamment le cas pour les localisations dont le potentiel douloureux majeur est connu à savoir les syndromes de Pancoast Tobias des cancers de l'apex pulmonaire, les syndromes coeliaques pour les tumeurs pancréatiques [51], les douleurs abdomino pelviennes et sciatiques des envahissements pelviens.

Le contrôle précoce de la douleur est d'autant plus important qu'on est en présence de pathologies mortelles à court ou moyen terme, en dépit des progrès thérapeutiques. Les patients n'ont pas le temps d'essayer, selon les standards

classiques, la concaténation des traitements recommandés par les sociétés savantes.

Il est évident que les recommandations officielles deviennent pour certaines obsolètes (comme la notion de dose morphinique supérieure à 300 mg EMO, les diverses « rotation d'opioïdes ») au vu de la réalité de terrain et une révision s'impose, déjà spontanément entamée par les équipes au contact des patients.

Nous constatons tous les jours les indications trop tardives qui nous sont adressées.

Il faut toutefois éviter la précipitation et une discussion collégiale s'impose dans tous les cas, notamment s'il existe des lésions accessibles à un geste local chirurgical ou radio interventionnel.

Bien qu'il n'existe pas d'étude probante en ce sens, il paraît logique que le contrôle de la douleur augmente l'espérance de survie, en minimisant les effets délétères des fortes doses de morphiniques nonobstant les soupçons qui pèsent sur le rôle de ces derniers dans la résurgence des cancers.

Le problème majeur est celui de l'accès pour tous les patients à de telles thérapeutiques proposées par quelques équipes spécialisées encore peu nombreuses. Au début 2019, on ne compte pas 10 centres posant au moins une pompe implantée par mois en France et les remplissages, à quelques exceptions notables près, se font dans ces mêmes centres.

De plus, l'absence d'information et de formation à l'antalgie intra thécale associée à la méfiance de certains soignants, aux légendes colportées par les détracteurs et, il faut le souligner, à l'hésitation bien compréhensible des patients représentent, en plus de l'aspect comptable (je ne dis pas financier car aucune étude n'a jusqu'ici pris en compte l'aspect global des économies de santé que peut apporter cette thérapeutique) un frein notable à sa diffusion, au détriment de ceux qui pourraient en bénéficier.

L'instruction DGOS/R3/Inca2017/62 du 23 février 2017 relative à l'amélioration de l'accès aux soins de support

pour les malades atteints de cancer pointe la nécessité de mise en place de réseaux intra thécaux avec centres poseurs experts, externalisation des remplissages dans les établissements de soins et préparation centralisée des mélanges dans une pharmacie hospitalière de référence pour distribution à toute la région. Les moyens financiers et humains seront-ils au rendez-vous ? C'est ce qu'il faut souhaiter.

Pour conclure, soulignons la nécessité de promouvoir une alternative thérapeutique de traitement des douleurs cancéreuses qui, si elle n'est pas, tant s'en faut, l'Universelle Panacée ne doit cependant plus être reléguée au rang de voiture balai des douleurs cancéreuses rebelles.

Bibliographie

- 1/**Andrieu J.M. et Colonna P.** : Cancers : Évaluation et surveillance. Éd. ESTEM 1997.
- 2/**Ackerman Laurie L., Kenneth A.** : Pain Long-Term Outcomes During Treatment of Chronic Pain with Intrathecal Clonidine or Clonidine/Opioid Combinations Pain Symptom Manage 2003; 26: 668–677.
- 3/**Atweh S.F. and Kuhar M.J.** : Distribution and physiological significance of opioid receptors in the brain. Br. Bull med. 1983 : 39 (1) 47-52.
- 4/**Bernards Ch. M.** : Cerebro spinal fluid and chord distribution of Baclofen and Bupivacaine during slow intrathecal infusion in pigs. Anesthesiology 2006 : 105 (1) 169-78.
- 5/**Bernards C.** : Understanding the physiology and pharmacology of epidural and intrathecal opioids. Best practice and clinical anesthesiology 2002 : 16 (4) 489-505.
- 6/**Bulat M. and Klarica M.** : Recent insights into a new haemodynamics of CSF. Brain res. review 2011 : 65 (2) 99-112.
- 7/**Breiviki H. and al.** : Cancer related pain. A pan european survey of prevalence treatment and patient attitudes. Annals of oncology 20 : 2009 : 1420-143.
- 8/**Brogan S.E. and al.** : A cost utilisation of intrathecal therapy for refractory cancer pain : identifying factors associated with cost benefit. Pain medicine 2013 : 14 (4) 478-86.
- 9/**Brogan S.E and al.** : Prospective observationnal study of patient with Patient Controlled Intrathecal Analgesia : impact on cancer associated symptoms, breakthrough pain control and patient satisfaction. Reg. Anesthesia pain medicine 2015 : 40 (4) 369-7.
- 10/**Burton A. W. and al.** : Epidural and intrathecal analgesia is effective in treating refractory cancer pain. Pain medicine 2005 : 3 : 2004 : 3239-47.
- 11/**Casati A., Putzu M.** : Bupivacaine, levobupivacaine and ropivacaine: are they clinically different? Best Practice & Research Clinical Anaesthesiology 2005: 19 (2) 247–268.
- 12/**Chan J., Heilpern G., Packham I. et al.** : A prospective randomized double-blind trial use intrathecal fentanyl patients undergoing lumbar spinal surgery randomized trial. *Spine* 2006;31: 2529–2533.
- 13/**Coffey R.J. and al.** : Mortality associated with implantation and management of intrathecal opioid drug infusion systems to treat non cancer pain. Anesthesiology 2009;111: 881-891.
- 17/**Dariusz Kosson** : Intrathecal antinociceptive interaction between the NMDA antagonist ketamine and the opioids, morphine and bupivacaine, European Journal of Pain 2007.
- 18/**Deer R.T. and al.** : The polyanalgesic consensus conference (PACC). Recommendations on intrathecal drugs infusion systems best practices and guidelines. Neuromodulation 2017.
- 19/**Delhaya, Reynolds, Waldman E.** : Epidural and intrathecal treatment for cancer pain. Best practice and research. Clinical anesthesiology 2002 : 16 (4) 651-65.

- 20/Dupoiron D., Carvajal G.** : High resolution three dimensionnal computed tomography reconstruction as first line imaging modality to detect intrathecal catheter dysfunction. *Neuromodulation* 2018
- 21/Dupoiron and al.** : Ziconotide adverse effects in patients with cancer pain ; A multicenter observationnal study of a slow titration, multidrug protocol. *Pain physician* 2012 : 395-403.
- 22/Dupoiron D. and al.**: Rationale for Prospective Assays of Intrathecal Mixtures Including Morphine, Ropivacaine and Ziconotide: Prevention of Adverse Events and Feasibility in Clinical Practice. *Pain Physician* 2015;18: 349-357.
- 23/Dupoiron D.** : Intrathecal therapy for pain in cancer patients. *Supportive and palliative care* 2019: 13 (2).
- 24/Dupoiron D. and al.** : Optimizing initial intrathecal drug ratio for refractory cancer related pain in early pain relief. A retrospective monocentric study. *Pain medicine* 2019.
- 25/Eldabe S. Perruchoud C. and al.** : Comparison of the effects of intermittent boluses to simple continuous infusion on patients. Global percieved effect in intrathecal therapy for pain : a randomized double blind crossover study ; *Pain medecine* 2016.
- 26/Flack S.H. and al.** : Morphine distribution in the spinal chord after chronic infusion in pigs. *Anesthesia analgesia* 2011 : 112 (2) 460-4.
- 27/Follet K.A. and al.** : A prospective study of catheter related complications in intrathecal drug delivery systems. *Journal of pain symptom management* 2000 19 (3) 209-15.
- 28/Gianino J. M., York M. M., Paice J. A.** : Intrathecal therapy for spasticity and pain. *Practical patient management*. Ed. Springer.
- 29/Hassenbuch S.J. and al.** : clnical realities and economic considerations : Economics of intrathecal therapy. *Journal of pain symptom management* 1997 : 14 (3).
- 30/Hettiarachi H.D. and al.** : The effect of pulsatile flow on intrathecal delivery in spinal canal. *ann. Biomed eng.* 39 (10) 2592-2602.
- 31/Kosterlitz H.W. and Waterfield A.A.** : In vitro models inthe study of structure activity relationships of narcotic analgesics. *Annu. Rev. pharmacology* 1975 :15 :29-47.
- 32/Krakowski I. et al.** : Recommandations pour une bonne pratique dans la prise en charge des douleurs du cancer chez l'adulte et l'enfant. *Bull.Cancer* : 1996, 9s-79s.
- 33/Kress G. and al.** : Intrathecal Therapy: What has changed with the Introduction of Ziconotide *Pain Practice* 2009: 9 (5) 338–47.
- 34/Kristensen J.D. and al.** : Spinal Cord Blood Flow After Intrathecal Injection of Ropivacaine : A Screening for Neurotoxic Effects. *Anesth Analg* 1996 : 82.
- 35/Larue F.** Multicenter study of cancer pain and his treatment in France. *BMJ* 1995 : 22 :310 (6986) 1034-7.
- 36/Leveque M. and al.** : *Chirurgie de la douleur*. Ed. Springer.
- 37/Melzack R. and Wall P.D.** *Pain mechanism : A new theory*. *Science* 1965 150 (3699) 971-79.

- 38/Meuser T. and al.** : Symptoms during cancer pain treatment following WHO guidelines. A longitudinal follow up study of symptom prevalence, severity and etiology. *Pain* 2001 : 93 : 247-57.
- 39/Miele V.J. and al.** : A review of intrathecal morphine therapy related granulomas. *European journal of pain* 2006 : 10 : 251-61.
- 40/Onofrio B.L Yashk T.L., Arnold P.G.** : Continuous low dose intrathecal morphine administration in the treatment of chronic pain of malignant origin. *Mayo clon. Proc.* 1981 56 (8) 510-20.
- 41/Pert C. B. and Snyder** : Opiate receptors: demonstration in nervous tissue. *Science* 1973 179 (4077) 1011-4.
- 42/Prevalence of undertreatment in cancer pain.** A review of published literature. *Ann. Of oncology.* 2008 19 (12) 1985-91.
- 43/Rafael M.** : The fourth step in the WHO analgesic ladder? *Cancer control* 2007 : 2 : 149-56.
- 44 Rauck L.R. and al.** : Long term intrathecal opioid therapy with a patient activated implanted delivery system for the treatment of refractory cancer pain. *The Journal of pain* 2003 : 4 : (8) 441-7.
- 45/Rauck L. R.** : A Randomized, Double-Blind, Placebo-Controlled Study of Intrathecal Ziconotide in Adults with Severe Chronic Pain. *J Pain Symptom Manage* 2006 : 31 : 393-406.
- 46/Reck T. and al.** : Applying a part of the daily dose as boli may improve intrathecal opioid therapy in patients with chronic pain. *Neuromodulation* 2016 : 19 (5) 533-40.
- 47/ Recommandations AFFSSOS 2014** concernant l'analgesie intra thecale en cancérologie.
- 48/Schmidtko A. and al.** : Ziconotide for treatment of severe chronic pain *LANCET*, 2010 : 375 : 1569-77.
- 49/Staats P.** : Intrathecal Ziconotide in the Treatment of Refractory Pain in Patients with Cancer or AIDS. *JAMA.* 2004 : 291 : 63-70.
- 50/Staquet H. and al.** : Intracerebroventricular pain treatment with analgesic mixtures including Ziconotide for intractable pain. *Pain Physician* 2016 : 19 (6) 205-15.
- 51/Stearns L.J.** : Pancreatic cancer survivorship. Intrathecal drug delivery system for pain management. *journal of clinical oncology* 2006 : 24 (18).
- 52/Stuart L. Du Pen and al.** : Epidural bupivacaine-opioid infusion in intractable cancer pain. *Pain*, 49 : (1992) 293- 300.
- 53/Tangen K.M., Hsu Y., Zhu D.C. et al.** : CNS wide simulation of flow resistance and drug transport due to spinal microanatomy *Biomech* 2015:48: 2144-2154.
- 54/Techniques analgésiques loco-régionales et douleur chronique.** SFAR-SFETD. Recommandations formalisées d'experts. *Annales Françaises d'Anesthésie et de Réanimation* 2013 : 32 : 275-284.
- 55/Thomas J. and al.** : Randomized clinical trial of implantable delivery system compared with comprehensive medical management in refractory cancer pain ; impact on pain drug related toxicity and survival. *Annals of oncology* 2005 : (16) 825-33.

- 56/Traitement de la douleur cancéreuse.** W.H.O. Geneva 1986.
- 57/Ummerhofer W. and al.** : Comparative spinal distribution and clearance kinetics of intrathecally administered morphine, fentanyl, alfentanil and sufentanil. *Anesthesiology* 2000 : 92 :739-53.
- 58/Van der Beuken van everdingen M.H. J. and al.** : Prevalence of pain in patients with cancer. A systematic review of the past 40 years. *Annals of oncology* 2007 :18 : 1437-49.
- 59/Van Dongen B.** : Long-term intrathecal infusion of morphine and morphine/bupivacaine mixtures in the treatment of cancer pain: a retrospective analysis R.T.M, B.J. *Pain*: 55 :(1993) 119-123.
- 60/Van Dongen B., Van Egmond J.** : Intrathecal Coadministration of Bupivacaine Diminishes Morphine Dose Progression During Long-term Intrathecal Infusion in Cancer Patients. *Clinical Journal of Pain* : 1999 : 15 (3) 166-72.
- 61/Van Dongen B.** : Long-term intrathecal infusion of morphine and morphine/bupivacaine mixtures in the treatment of cancer pain : a retrospective analysis of 51 cases. *Pain* : 55 (1993)) 119-123.
- 62/Wang J.K., Nauss L.A., Thomas J.E.** Pain relief by intrathecally morphine in man. *Anesthesiology* 1979 : 50 :(2) 149-51.
- 63/ Weiss N., Waard M.** : Les canaux calciques voltage dépendants au cœur de la douleur. *Médecine Sciences* 2006: 22 :396-404.
- 64/Wissers K.C. and al.** : Pain in patients with cancer. *Pain Pract.* 2011 : 11 :453-75.
- 65/Yashk T.L. and Rudy T.A.** : Analgesia mediated by a direct spinal action of narcotics. *Science* 1976 : 192 : (4246) 1357-8.
- 66/Yashk T.L. and al.** : Pharmacokinetics analysis of Ziconotide, An intrathecal N Type calcium channel blocking analgesic delivered by bolus and infusion in the dog. *Neuromodulation* 2012 : 15 : (6) 508-19.
- 67/Yong-Xiang Wang, Da Gao, Mark Pettus, Cora Phillips, S. Scott** : Interactions of intrathecally administered ziconotide, a selective blocker of neuronal N-type voltage-sensitive calcium channels, with morphine on nociception in rats *Bowersox Pain* 84 : (2000) 271-81.

**Que peut la raison
face aux émotions ?**

Que peut la raison face aux émotions ?

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire

Dr en Lettres et Sciences Humaines

DEA de philosophie

De prime abord, ce sujet suggère qu'il existe un antagonisme entre les concepts de *raison* et *d'émotions*. Aussi semble-t-il important de les articuler autour du pouvoir de la Raison à assigner des limites aux émotions ou, au contraire, à être débordée par elles. Autrement dit, quelles sont les conditions de possibilités pour la Raison de maîtriser les émotions sinon de ne pouvoir exercer aucun contrôle sur elles.

Et pourtant, à bien des égards, il conviendrait de constater que la Raison ne peut s'exprimer dans certains cas. Comment ne pas comprendre l'émotion qui étreint un individu victime d'une injustice flagrante, si criante qu'il en étouffe de colère et d'indignation ? Ou celle des esclaves maltraités par des maîtres cruels sans aucun motif valable sinon de les dominer ? Comment réagir de manière mesurée et rationnelle (puisque « *ratio* » est le sens étymologique du mot *Raison*) quand l'émotion étouffe et sidère des victimes innocentes et impuissantes face à l'arbitraire et à la cruauté de certains hommes ou systèmes de domination ? Immédiatement, le désir de vengeance envahit tout l'être des victimes et la question qui s'impose vise un possible passage à l'acte. Et malgré tout, pour tâcher de survivre à de telles infamies, il faudrait prendre le temps de pouvoir se raconter, raconter aux autres et tenter de se réparer. C'est la raison pour laquelle il ne faudrait pas perdre de vue que l'une des dimensions essentielles des émotions, « c'est son orientation vers autrui² ». Les individus expriment leurs émotions en visant les autres et la partagent avec eux.

² Cf Encyclopédie de l'Agora, entrée « émotion ».

Les définitions³ communément admises mettent l'accent sur l'opposition entre ces deux domaines de l'action humaine : « En tant que faculté de connaissance, la Raison s'oppose à l'intuition, à l'instinct : la raison est la faculté de juger en s'appuyant sur des principes logiques. En tant qu'objet de connaissance, une raison est une preuve, une explication juste d'un phénomène ». Quant aux émotions, elles seraient « une modalité particulière du sentiment⁴ ». De manière générique, l'émotion désigne un « bouleversement affectif, violent et momentané. L'être ému ne s'appartient pas. Il est, à la lettre, « hors de lui » (e-motio).

Souvent assimilées aux passions, les émotions sont passagères. C'est ainsi que, chez Descartes, le mot "passion" désigne « tout état affectif, tout ce que le corps fait subir à l'âme tandis qu'au sens moderne, la passion est le développement exclusif d'un sentiment aux dépens de tous les autres ». On verra ce qui distingue les émotions des passions. Par ailleurs, Jacqueline Russ⁵ réaffirme le lien existant entre l'émotion et le corps : « les émotions sont des troubles affectifs et passagers d'un sujet, accompagnés d'une réaction organique. Elle met l'accent sur la perturbation corporelle qui en résulte et cite le philosophe Alain : « Toute émotion va à la convulsion animale⁶ ».

Cependant, si les domaines d'activités de la Raison restent à peu près constants, ceux des émotions évoluent quelque peu et donnent au pouvoir de la Raison quelques évolutions notables qui orienteront le sens de cette exploration.

³ Cf *Petit dictionnaire de philosophie*, André Vergez et Denis Huisman, Nathan, abc n° 23, 1971 : raison, p. 124 ; émotion, p. 46 ; phénomène, p. 114 ; passion : p. 111.

⁴ Définition donnée par l'Encyclopédie de l'Agora, entrée « émotion ».

⁵ Jacqueline Russ, *Les chemins de la pensée. Philosophie*, Armand Colin 1991, p. 436.

⁶ Alain, in *Vingt leçons sur les beaux arts*.

Le pouvoir de la Raison est nul face au bouleversement violent de l'émotion, lorsque le sujet est « hors-de-lui »

L'*Atè* et le *daïmon* dans la pensée mythique à l'époque de la Grèce archaïque

Dans un ouvrage publié par Dodds⁷, l'auteur met l'accent sur un ensemble de croyances irrationnelles dans la société grecque du cinquième siècle, que le fatalisme populaire oppose aux forces surnaturelles qui provoquent en lui anxiété et sentiment d'insécurité croissants, et qu'il appelle « le conglomerat hérité et irrationnel ». C'est sur ce terrain que la philosophie classique va opérer et faire évoluer les concepts d'âme et de purification (catharsis). Platon fera subir une véritable mutation à ces concepts en se référant constamment au Logos et à l'âme rationnelle. Dans ses *Dialogues*, il utilise des procédés par lesquels l'âme va acquérir une véritable autonomie et définir son nouveau domaine d'activité qui va la propulser vers le statut « d'âme rationnelle ». En quoi consiste cette mutation ? A l'époque archaïque, les hommes faisaient référence à un état de l'âme, une force émotionnelle, qu'ils appelaient « l'*Atè* ». Ils prétendaient qu'ils agissaient sous l'emprise de l'*Atè*, c'est-à-dire que des actes « criminels » pouvaient leur être insufflés par un souffle et une divinité extérieurs, une « insufflation de la folie divine⁸ ». Les dieux peuvent alors rendre fou, insensé, l'homme le plus sensé. L'*Atè* est toujours ou presque un état de l'âme, un obscurcissement, une perturbation momentanée de la conscience normale. C'est un état de folie passagère attribuée à un agent extérieur *démonique* et dont le sujet ne s'attribue aucune responsabilité. Sous l'emprise de l'*Atè* insufflée par une force extérieure, l'individu commet des actes terribles et ne ressent ni culpabilité ni aucun sentiment de responsabilité. Dans l'*Odyssée*, par

⁷ Dodds, E.R., *Les Grecs et l'irrationnel*, Champs Flammarion, 1977.

⁸ Dodds, *ibid*, p. 13.

exemple, les personnages attribuent de nombreux événements de leur vie à l'action de « *daïmon* » anonymes qui peuvent prendre des aspects différents. C'est d'ailleurs un *daïmon* qui pousse à l'*Atè*, notamment le *daïmon* furieux dans *Médée*.

On remarque des similitudes entre le comportement des personnes sous l'emprise d'une forte émotion colérique et celles qui sont sous l'emprise de l'*Atè* à l'époque de la Grèce archaïque.

Encore aujourd'hui, dans certains cas, la question de la responsabilité serait en discussion. En tout cas, c'est sur ce point que Platon reprend l'idée de *daïmon* et la transforme en récusant la notion de « culpabilité héréditaire » et en attribuant à chaque individu la responsabilité de ses actes, opérant un véritable renversement par rapport au passé mythique⁹.

La maîtrise des émotions par la Raison

Le statut des émotions dans la philosophie rationnelle grecque à l'époque classique : De manière générale, après l'avènement de la philosophie rationnelle, ce qui relève du registre sensible, les sensations, les passions, les vices et les émotions sont connotés négativement. Dans la cité, le citoyen vertueux doit se conduire de manière rationnelle ; il doit se méfier des émotions et les maîtriser autant que possible. Dans la division tripartite de l'âme élaborée par **Platon**, la partie la plus basse est celle des désirs, des passions et des émotions. Inutile de préciser qu'elle est considérée de manière négative par le philosophe au point de déclarer dans le *Phédon* que le corps sensible est le tombeau de l'âme rationnelle. Dans d'autres dialogues, il prend position contre les poètes et les tragédiens qui font appel à la sensibilité pour émouvoir l'auditoire et provoquent la confusion dans les esprits. Il explique que les poètes tragiques fabriquent

⁹ Platon, *République X*, voir le « mythe d'Er » en 617d-621b.

des « simulacres avec des simulacres (*phantasma*) ». Or, les simulacres sont des apparences qui n'ont que peu de rapport avec le vrai, la réalité conçue par Platon. Il va jusqu'à demander leur expulsion de la Cité car la « tragédie est capable de contaminer même les sages¹⁰ ».

Aristote prend acte de manière plus pragmatique de l'existence des passions et des émotions mais il cherche à les connaître afin de permettre aux hommes de s'en libérer et d'en tenir compte dans la construction de leurs délibérations. Il enseigne que « la tragédie est une imitation faite des personnages en action et non par le moyen de la narration et qui, par l'entremise de la pitié et de la crainte, accomplit la purgation des émotions de ce genre¹¹ ». Il conseille de procéder à la « *catharsis* des passions et des émotions » en assistant à des représentations théâtrales, des tragédies. Ainsi, le spectateur déplace le registre émotionnel par la représentation mimétique, se libère des émotions qui l'assaillent et peut reprendre une vie rationnelle. Paradoxalement, mais pas tout à fait, si l'on songe que le philosophe se préoccupe de la formation de bons citoyens dans la Cité grecque, c'est dans le *Politique* qu'Aristote montre comment la tragédie opère en libérant les spectateurs-citoyens des « passions tristes » : « Nous voyons ces mêmes personnes, quand elles ont recours aux mélodies qui transportent l'âme hors d'elle-même, remises d'aplomb comme si elles avaient pris un remède et une purgation. C'est à ce même traitement, dès lors, que doivent être nécessairement soumis à la fois ceux qui sont enclins à la terreur, et tous les autres qui, d'une façon générale, sont sous l'empire d'une émotion quelconque pour autant qu'il y a en chacun d'eux tendance à de telles émotions, et pour tous, il se produit une certaine purgation et un allègement accompagné de plaisir.

¹⁰ Platon, *République* X, 600e.

¹¹ Aristote, *Poétique*, livre II, 1449b28.

Or, c'est de la même façon aussi que les mélodies purgatrices procurent à l'homme une joie inoffensive¹² ».

On ne pourrait pas affirmer qu'Aristote voit les émotions de manière positive puisqu'il cherche à les purger du domaine de la sensibilité par le biais de la mimésis tragique. Et cependant, dans la *Rhétorique*¹³, il en prend acte et élabore une « théorie des passions et des émotions » afin de pouvoir construire des discours rationnels qui tiennent compte des caractères humains. Car, dans un débat, il faut pouvoir mener une délibération avec des arguments pertinents et ajustés. Il considère « qu'on ne s'adressera pas de la même manière à quelqu'un en colère ou à quelqu'un envahi par la tristesse¹⁴ ». Il convient, écrit-il, « de connaître les passions de façon à saisir la nature et la qualité de chacune d'elles¹⁵ ». Dans le *livre II*, il analyse un grand nombre de caractères humains, des émotions et des passions humaines, positives et négatives, de l'amitié à la pitié, l'indignation, le mépris, la colère et l'envie, l'émulation, etc. Il précise que « la passion, c'est ce qui, en nous modifiant, produit des différences dans nos jugements et qui est suivi de peine et de plaisir. Telles sont, par exemple, la colère, la pitié, la crainte et toutes impressions analogues ainsi que leurs contraires¹⁶ ». Traitant de l'envie¹⁷, il déclare : « on voit aisément quels motifs suscitent l'envie, quelles personnes nous font envie et dans quel état d'esprit sont les envieux ; s'il est vrai que l'envie est la peine que l'on éprouve à la vue d'un succès en fait des choses que nous avons considéré comme avantageuses par rapport à ceux d'une condition semblable à la nôtre, non pas eu égard à notre intérêt, mais à leur intérêt, à eux. En effet, on aura un sentiment d'envie vis-à-vis de

¹² Aristote, *Politique*, Livre VIII, 7, 1342a 10, Vrin 1995.

¹³ Aristote, *Rhétorique, Le livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4607*.

¹⁴ Aristote, *Rhétorique*, *ibid*, introduction par Michel Meyer, p. 9.

¹⁵ Aristote, *Rhétorique*, *ibid*, p. 84.

¹⁶ *Ibid*, p. 183.

¹⁷ Aristote, *Rhétorique*, *ibid*, chap. X, p. 227-229.

personnes qui sont, ou paraissent être nos semblables¹⁸ ». Un peu plus loin, évoquant le concept d'émulation il juge que l'envie est {un sentiment} « vil et particulier aux âmes viles¹⁹ ». Finalement, Aristote recommande « d'observer une juste mesure » dans la conduite des vies humaines.

Restauration de la vie sociale grâce à l'action de la Raison Spinoza²⁰ considère les émotions comme des affects humains qui obéissent aux lois et les règles de la Nature. Il ne leur attribue pas de charge négative et les observe de manière « scientifique » pourrait-on dire. Il en tient compte, nécessairement, lorsqu'il examine la conduite des êtres humains. Dans son introduction à l'étude des Affections, Spinoza donne des indications concernant la méthode qu'il entend appliquer, « à la manière des Géomètres²¹ ». Puisque les Affections et la conduite de la vie humaine suivent les « lois communes de la Nature » et que « les lois et les règles de la Nature sont universelles, toujours les mêmes²² », il s'agit de « déterminer la nature et les forces des Affections et les actions humaines en suivant les lois et les règles de la Nature ». Il compte procéder en expliquant que « les Affections de la Haine, de la colère, de l'envie, etc, considérées en elles-mêmes, suivent de la même nécessité et de la même vertu de la Nature que les autres choses singulières ; en conséquence, elles reconnaissent certaines *causes*, par où elles sont clairement connues, et ont certaines *propriétés* aussi dignes de connaissance que les propriétés d'une autre chose quelconque. Je traiterai donc de la nature des Affections et de leurs forces, du pouvoir de l'Âme sur elles, suivant la même méthode que les parties

¹⁸ Ibid, p. 227.

¹⁹ Aristote, *Rhétorique*, ibid, p. 230.

²⁰ Baruch Spinoza, *Ethique*, troisième partie, « De l'origine et de la nature des affection », p. 133-216, GF Flammarion 1965.

²¹ Spinoza, ibid, p. 133.

²² Spinoza, ibid, p. 134.

précédentes²³ ». Puis il définit les notions de *cause adéquate* et de *cause inadéquate* qu'il attribue aux affections considérées. « J'appelle cause adéquate celle dont on peut percevoir l'effet clairement et distinctement par elle-même ; j'appelle cause inadéquate ou partielle celle dont on ne peut connaître l'effet par elle seule. (...) J'entends par Affections, les affections du Corps par lesquelles la puissance d'agir de ce Corps est accrue ou diminuée, secondée ou réduite, et en même temps les idées de ces affections. *Quand nous pouvons être la cause adéquate de quelqu'une de ces affections, j'entends donc par affection une action ; dans les autres cas, une passion*²⁴ ».

Avec la référence aux « idées claires et distinctes » du *Discours de la méthode* de Descartes, Spinoza détermine le domaine propre aux « affections inadéquates », c'est-à-dire celui des émotions et passions. Dans le corollaire à la proposition qui vient d'être présentée, il déduit qu'il « suit de là que l'Âme est soumise à d'autant plus de passions qu'elle a plus d'idées inadéquates et au contraire, est active d'autant plus qu'elle a plus d'idées adéquates²⁵ ». Dans le second argument qu'il développe, Spinoza montre que les hommes ne savent « ni se taire ni gouverner leurs appétits » aux moments opportuns. Il les exhorte à ne pas parler à tort et à travers, à ne pas se laisser aller : « S'ils ne savaient d'expérience cependant que maintes fois nous regrettons nos actions et que, souvent, quand nous sommes dominés par des affections contraires, nous voyons le meilleur et faisons le pire, rien ne les empêcherait de croire que toutes nos actions sont libres (...) alors, cependant qu'ils ne peuvent contenir l'impulsion qu'ils ont à parler²⁶ ». Plus loin, il rappelle dans la proposition III que « les actions de l'Âme

²³ Spinoza, *ibid.*, p. 134-135.

²⁴ Spinoza, *ibid.*, p. 134.

²⁵ Spinoza, *ibid.*, p. 136.

²⁶ Spinoza, *ibid.*, p. 139.

naissent des seules idées adéquates, les passions dépendent des seules idées inadéquates²⁷ ».

Les “passions tristes” qui animent les hommes les poussent les uns contre les autres ; soumis aux passions, les hommes s’opposent nécessairement. Comme Aristote, c’est dans le *Traité politique* qu’il incrimine avec force les affects qui conduisent les hommes, d’autant plus redoutables qu’ils ont plus de pouvoir, à se dresser les uns contre les autres : « En tant que les hommes sont en proie à la colère, à l’envie ou à quelque sentiment de haine, ils sont entraînés à l’opposé les uns des autres et contraires les uns aux autres, et d’autant plus redoutables qu’ils ont plus de pouvoir et sont plus habiles et rusés que les autres animaux. Comme maintenant les hommes (...) sont très sujets par nature à ces sentiments, ils sont aussi par nature ennemis les uns des autres : celui-là en effet, est mon plus grand ennemi, qui est le plus redoutable pour moi, et de qui je dois le plus me garder²⁸ ».

Cependant, si « l’homme a conscience de lui-même par les affects qui le déterminent à agir » Spinoza estime que la Raison vient réparer les troubles causés par les émotions et permet la restauration de la vie sociale. De ce point de vue, il est proche d’Aristote pour lequel l’Homme est un animal politique. Il considère que la raison est un mode de connaissance constitué d’un système d’idées adéquates (claires et distinctes) des choses ainsi que de notions communes (comme l’étendue, qui est commune à un corps et à tous les corps), système par lequel nous formons des raisonnements (de nouveaux rapports entre les choses).

Et pourtant, bien qu’il n’ignore pas les difficultés dues aux émotions qui les animent, Spinoza pense encore plus fort que l’homme dispose d’une faculté inestimable pour mener une vie sociale avantageuse et « utile » à tous, sans s’isoler.

²⁷ Spinoza, *ibid*, p. 141.

²⁸ Spinoza, *Traité politique*, chap. II, parag. 14, Garnier-Flammarion.

Il déclare que « L'homme est un dieu pour l'homme quand il vit sous la conduite de la Raison. Il est rare cependant que les hommes vivent sous la conduite de la Raison ; telle est leur disposition que la plupart sont envieux et cause de peine les uns pour les autres. Ils ne peuvent cependant guère passer la vie dans la solitude ; et la plupart agréent fort cette définition que l'homme est un animal sociable, et en effet les choses sont arrangées de telle sorte que, de la société commune des hommes, naissent beaucoup plus d'avantages que de dommages²⁹. »

La volonté et la conduite rationnelle permettent la maîtrise des émotions

Kant ne considère pas l'émotion autrement que comme une « rupture dans la maîtrise de soi et de son rapport au monde ». C'est d'ailleurs lui qui distingue l'émotion de la passion en introduisant la notion de durée dans le temps, propre à la passion. L'auteur procède alors à une étude comparative de ces deux phénomènes : ce sont des « dispositions de l'âme appartenant à la faculté appétitive, (...) la passion se donne le temps, si violente qu'elle puisse être, d'atteindre sa fin ; elle est réfléchie³⁰ ». Elle prend son temps. Tandis que l'émotion, écrit-il, « est une surprise de l'âme par la sensation, qui ôte l'empire sur soi-même (*animus sui compos*). Elle est donc précipitée, c'est-à-dire qu'elle s'élève rapidement à un degré tel de sentiment que la réflexion en devient impossible (il y a étourderie). Ce que l'émotion de la colère ne fait pas dans le moment de l'exaspération, elle ne le fait pas du tout ; de plus, elle l'oublie aisément. (...) L'émotion agit comme une eau qui rompt la digue, la passion est comme un torrent qui se creuse

²⁹ Spinoza, *Éthique*, 4^{ème} partie, « De la servitude de l'homme », proposition 35, Garnier-Flammarion, p. 249.

³⁰ Emmanuel Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, traduction par Joseph Tissot (1863). ouvrage consulté in Wikisource.org. Livre troisième, parag. LXXIII, « De l'opposition des émotions et de la passion », p. 83 (sur 136).

un lit de plus en plus profond. L'émotion agit sur la santé comme un coup de sang ; la passion comme une phthisie ou une consommation. L'émotion est comme une ivresse qu'on cuve, quoiqu'un mal de tête s'ensuive ; mais la passion est comme une maladie résultant de l'absorption d'un poison ou d'une constitution viciée, qui a besoin d'un médecin interne ou externe de l'âme, capable sinon de la guérir tout à fait, ce qui est très difficile, du moins de lui administrer des palliatifs³¹ ». Il ajoute que « les émotions sont loyales et ouvertes ; les passions sont rusées et dissimulées³² ». Si les émotions peuvent atteindre un « paroxysme », elles sont passagères tandis que les passions « enchaînent » et ne laissent « pas libres » les individus qui y sont asservis.

Comment parvenir à la maîtrise des émotions ? La Raison pratique, la conversation réglée :

Kant remarque que « le *flegme*, c'est ce qui constitue cette qualité de l'homme courageux de ne point se laisser priver de la réflexion par la violence des émotions³³ ». Mais, elle n'est pas donnée à tout le monde. En ce qui concerne le « gouvernement de l'âme par rapport aux émotions », son argument chemine par les notions que la *Raison pratique* conçoit à cet effet : la volonté d'action d'un sujet autonome et libre. Il rappelle, néanmoins, que la nature a doté les êtres humains « d'une disposition à la *sympathie*, pour tenir les rênes en attendant que la *raison* ait acquis la force nécessaire (...) pour déterminer sa *volonté*. (...) La raison peut néanmoins, dans la représentation du bien moral par la liaison de ses idées avec des intuitions (des exemples) qui leur sont soumises, produire une excitation de la volonté (...) et par là, échauffer l'âme (...) Dans ce cas, la raison tient toujours les rênes et l'*enthousiasme* de la bonne résolution

³¹ Kant, *ibid.*, p. 82-83.

³² Kant, *ibid.*, p. 83.

³³ Kant, *ibid.*, p. 82.

est opéré mais il doit être positivement attribué à la faculté appétitive et non à l'émotion³⁴ ».

Le philosophe reste attaché aux notions de « liberté³⁵ » et de volonté autonome d'un sujet. Il examine ensuite les différentes sortes d'émotions et repère les *vertus* auxquelles les humains peuvent recourir, en particulier le rire et le courage³⁶. Il rappelle que les hommes sont des êtres sociaux et met l'accent sur « le *désir* de vivre en société avec ses semblables et d'être en rapport avec eux, état où chacun obtient ce que le *droit* lui accorde (...) ; c'est un principe de détermination pour le libre arbitre par la raison pratique pure³⁷ ». Plus loin, il préconise le recours à la conversation présidée par « un goût de société³⁸ » et aux repas pris en commun au cours desquels « la conversation compte ordinairement trois degrés : le récit, le raisonnement et la plaisanterie (...) de sorte que le repas finit par le rire qui, lorsqu'il est éclatant et de bon cœur, est une attention de la nature³⁹ ».

Le renversement romantique

Le rapport entre Raison et émotion s'inverse avec la poussée du romantisme. L'émotion est considérée de manière positive dans le courant romantique et idéaliste européen tandis que la philosophie vitaliste se développe dans le but de sentir la vie de manière intense. Alors que les philosophes rationalistes et les écrivains du siècle des Lumières construisent leurs œuvres sous la conduite de la Raison et comptent bien arriver à la maîtrise de leurs affects et émotions, ceux du XIX^e siècle s'intéressent davantage aux sentiments, passions et émotions etc. La raison est refoulée en dernière catégorie. Certains poètes romantiques sont aussi

³⁴ Kant, *ibid.*, p. 83-84.

³⁵ Kant, *ibid.*, paragraphe 243-244.

³⁶ Kant, *ibid.*, p. 85.

³⁷ Kant, *ibid.*, p. 95.

³⁸ Kant, *ibid.*, p. 100.

³⁹ Kant, *ibid.*, p. 101.

philosophes, notamment **Friedrich Hölderlin**, poète lyrique, mystique (et philosophe) allemand de la période classico-romantique (1770-1843). Quelques vers extraits de l'*Hyperion*⁴⁰ exprimeront clairement les positions du poète et celles de ce courant idéaliste: « L'intellect pur n'a rien produit d'intelligent, ni la raison pure rien de raisonnable » ; « L'homme est un Dieu quand il rêve et un mendiant quand il réfléchit ». « Nous cheminons vers le sens dans la mesure où nous habitons en poète sur la terre ». C'est, en substance, la mise à l'écart de la rationalité dans les productions humaines et le déploiement du lyrisme émotionnel et sentimental jusqu'à l'exacerbation, parfois. La sensibilité, les sentiments, le sentiment de la Nature, au contraire, occupent une place prépondérante. En Allemagne ce courant est caractérisé par le mouvement « Orage et tempête » : ces termes doivent être compris au sens figuré car il s'agit là d'une météorologie émotionnelle et sensible. En France, les poètes Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Musset ou encore Gérard de Nerval sont les représentants du romantisme. Des vagues de passions et de lyrisme expriment le sentiment du moi, la subjectivité exacerbée, la sensibilité, les émotions, la nostalgie, l'imagination et le sentiment de la nature. On est loin de la morale et de la raison qui s'exprimaient au XVIII^e siècle.

On ne peut occulter que, parallèlement à ce courant, le mouvement positiviste rationaliste existe et diffuse largement les progrès scientifiques tandis que se met en place la « méthode expérimentale » par Claude Bernard.

Réhabilitation de l'émotion : c'est une réalité humaine significative, une transformation du monde

Au début du XX^e siècle, alors que les fondements de la psychologie et la psychanalyse se mettent en place, les travaux sur les structures de la conscience et la phénoménologie

⁴⁰ F. Hölderlin, *Hyperion*, Roman épistolaire, 2 tomes publiés en 1797 et 1799.

s'affirment de plus en plus. Sartre se fonde sur les « structures essentielles de la conscience » selon Husserl pour mener une étude de l'émotion puisqu'il considère qu'une « émotion est précisément une conscience⁴¹ ». En se référant à la notion de « l'être-au-monde » conçue par Heidegger, il appréhende l'émotion comme la « réalité humaine qui s'assume elle-même et se “dirige-émue” vers le monde⁴² ». Et, comme pour la phénoménologie, « tout fait humain est par essence, significatif. (...) La tâche sera donc d'étudier la signification de l'émotion⁴³ ». L'émotion n'est pas un accident, affirme-t-il, elle « signifie à sa manière, le tout de la conscience ou, si nous nous plaçons sur le plan existentiel, de la réalité humaine. (...) Elle est cette *réalité humaine* elle-même se réalisant sous la forme “émotion”. (...) Elle est une forme organisée de l'existence humaine⁴⁴ ». C'est à travers ce prisme qu'il envisage de traiter l'émotion comme un *phénomène* significatif.

Il constate que le monde dans lequel évoluent les individus est un « monde difficile (...) Lorsque toutes les voies sont barrées, il faut pourtant agir. (...) La conscience le saisit ou tente de le saisir autrement (...) Alors nous essayons de changer le monde. A présent, nous pouvons concevoir ce qu'est une émotion. C'est une transformation du monde⁴⁵ ». En un mot, ajoute-t-il, « dans l'émotion, c'est le corps qui, dirigé par la conscience, change ses rapports au monde pour que le monde change ses qualités (...) le corps est bouleversé (...) Le bouleversement du corps n'est rien d'autre que la croyance vécue de la conscience, en tant qu'elle est vécue de l'extérieur⁴⁶ ». La conscience vit le monde

⁴¹ Jean-Paul. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions* (1938), Paris, Hermann 1995, p. 23.

⁴² Sartre, *ibid*, p. 23.

⁴³ Sartre, *ibid*, p. 24.

⁴⁴ Sartre, *ibid*, p. 36.

⁴⁵ Sartre, *ibid* p. 78-79.

⁴⁶ Sartre, *ibid*, p. 96-100.

comme un monde *magique* et veut le perpétuer de sorte que « toutes les émotions ont ceci de commun qu'elles font apparaître un même monde cruel, terrible, morne, joyeux, etc, mais dans lequel le rapport des choses à la conscience est toujours et exclusivement *magique*⁴⁷ ». Ainsi « les superstructures construites par la raison s'écroulent (...) la conscience saisit le magique comme magique, elle le vit avec force comme tel. (...) La conscience plongée dans ce monde magique y entraîne le corps en tant que le corps est croyance. Elle y croit⁴⁸ ».

Ce qui conduit le philosophe à définir l'émotion de la manière suivante : « Nous appellerons émotion une chute brusque de la conscience dans le magique (...) c'est le retour de la conscience à l'attitude magique⁴⁹ ». Sartre distingue « une conscience pragmatique et rationnelle » du monde et une « conscience émotionnelle et magique ». Mais il ne considère pas qu'il s'agisse là d'un phénomène naturel ; au contraire, il pense que « cela manifeste sans aucun doute la *facticité* de l'existence humaine⁵⁰ ». Pour conclure, il précise encore que « l'émotion n'est pas un accident, c'est un mode d'existence de la conscience, une des façons dont elle *comprend son "être dans le monde"*. (...) C'est le retour de la conscience à l'attitude magique (...) elle a un sens, elle signifie quelque chose pour ma vie psychique⁵¹. »

Dans un article⁵² commentant *L'Esquisse d'une théorie des émotions*, Cormann présente la critique du texte de Sartre par Günther Stern et ce qu'il conçoit comme une réponse

⁴⁷ Sartre, *ibid.*, p. 102-103.

⁴⁸ Sartre, *ibid.*, p. 109-110.

⁴⁹ Sartre, *ibid.*, p. 115-116.

⁵⁰ Sartre, *ibid.*, p. 124.

⁵¹ Sartre, *ibid.*, p. 115-124.

⁵² Grégory Cormann, « Emotion et réalité chez Sartre : Remarques à propos d'une anthropologie originale », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique* (En ligne), volume 8 (2012), numéro 1 : Le problème de la passivité (Actes n°5),

URL : <https://popups.uliege.be:443/1782-2041/index.php?id=536> (p. 1-7)

sartrienne à la critique de Stern et conduite par Cormann lui-même. Stern crédite Sartre d'avoir défini l'émotion autrement que comme un désordre, mais regrette que cette « réhabilitation de l'émotion bute sur le dualisme du *pragmatisme et du magique* et en annule pour ainsi dire la percée ». (...) Il s'étonne de la définition du "magique" comme "action à distance, sans intermédiaire". Selon Stern, le problème consiste en ce que Sartre aurait conçu « deux grandes formes de rapport au monde, l'une pragmatique et rationnelle ; l'autre émotionnelle et magique ». (...) Il considérerait « l'émotion comme un mode spécifique du rapport de la conscience au monde ». (...) Il met en évidence ce qu'il appelle "la normalité de l'être dans le monde émotionnel" et y voit deux motifs d'insistance... L'un concerne la distinction posée par Sartre entre « conscience rationnelle pragmatique » et « conscience émotionnelle-magique »... Stern fait remarquer qu'il y a de bonnes raisons de penser que l'émotion s'articule, de plusieurs façons d'ailleurs, avec l'action. (...) Agir suppose de se mettre dans un certain état émotionnel à l'égard du monde (...) les émotions sont les vrais moteurs de l'action. (...) Stern conclut qu'il est inadéquat et faux de considérer l'émotion comme une action futile qui projette l'homme dans un monde magique. Dans la mesure où l'émotion est aussi une forme de maîtrise de soi, c'est-à-dire aussi une forme de combat avec soi-même, il ne convient pas de la décrire comme "fuite" ou comme "court-circuit" de l'action. (...) Les émotions ont une *dimension sociale* dans la mesure où elles permettent de traiter les conflits interindividuels ou sociaux sur un autre mode que celui de la *violence*. Autrement dit, les émotions sont fondamentalement des formes d'expression et il n'est pas possible de les décrire correctement si on n'étudie pas la façon dont ces émotions exprimées sont destinées à autrui et reçues par lui.

Une réponse sartrienne, de Cormann s'énonce ainsi : « La théorie sartrienne des émotions est une théorie conséquente

de l'action ... qui prend en compte la précarité ou la vulnérabilité de notre ouverture au monde et de notre relation à autrui. (...) Cela signifie que les émotions, chez Sartre, ne sont pas autant de dénégations du monde, elles ne sont pas autant de manières de chercher à échapper aux contraintes du monde ; elles désignent au contraire, la manière dont "nous faisons avec" ces contraintes (...) c'est une conscience qui n'est pas indifférente au monde où elle est située ; elle est, au contraire, ce par quoi la conscience *tient à son action*, "ne lâche pas le morceau", quitte à s'enfoncer dans ce qui empêche cette action. (...) Tel est le sens de l'authenticité chez Sartre. (...) L'émotion chez Sartre est une conscience confrontée à un monde difficile, qui se fait magique, non pas en cherchant l'évasion, mais en mobilisant cela du monde qui reste à sa disposition, à savoir son propre corps... (...) Dans l'*Esquisse...*, l'articulation des notions d'*émotion* et d'*action*, de *magie* et de *socialité* marque un écart décisif qui renvoie Sartre vers un autre site de la philosophie française, celui ouvert par Bergson et qui incite à penser l'émotion comme création⁵³ ».

La fabrication publique des émotions dangereuses **François Dubet⁵⁴ : *La publicité des émotions***

Face à la montée des populismes et à l'expression débridée, sans limites et de plus en plus violente des individus

⁵³ La référence à Bergson est liée au fait que ce dernier « s'intéresse à la manière dont apparaissent les émotions à notre conscience. Voici quelques notions extraites d'un article de F. Caeymaex, « Émotion et création dans la philosophie de Bergson » (2006) : « Intelligence et instinct obéissent au même principe qui est celui de l'action utile. Une émotion véritable (...) est l'événement d'une transformation de nous-mêmes et par conséquent, l'émergence de quelque chose de nouveau, une création. *L'émotion est créatrice* sans le sens où une création véritable suscite une émotion (...) C'est ainsi qu'une émotion peut se révéler génératrice d'idées (qu'une citation de Bergson vient étayer) : « Qu'une émotion neuve soit à l'origine des grandes créations de l'art, de la science et de la civilisation en général, cela ne paraît pas douteux ».

⁵⁴ François Dubet est un sociologue contemporain. *Le temps des passions tristes. Inégalités et populisme*, Seuil : La république des Idées, 2019.

dans les réseaux sociaux sur Internet, des chercheurs s'interrogent sur ces nouveaux phénomènes incontrôlés. Des opinions publiques diverses et variées déversent leurs humeurs, sans retenue ; c'est ce qu'il appelle les *passions tristes*. Il explique que « l'expression de la colère est d'autant plus immédiate que chacun est seul devant son écran et qu'il échappe aux contraintes de l'interaction. La colère et le ressentiment, jusque là enfermés dans l'espace intime, accèdent à la sphère publique... on y dénonce tout le monde⁵⁵ ». Il n'est plus nécessaire de former un groupe organisé « pour accéder à l'espace public. (...) Cette expression directe est souvent envahie par les passions tristes lorsqu'il n'y a pas de médiations ni de filtres refroidissant les réactions des internautes. (...) Sur le Web, tout peut être dit sans auto-centrage (ou sans civilité, pour utiliser un mot plus civilisé)⁵⁶. Un flot continu de paroles agressives, d'insultes, d'invectives, d'attaques racistes, antisémites, haineuses, cruelles, de graffitis, de fausses accusations, de délations, de dénonciations y sont publiés en permanence sous forme de bouffées d'émotions, de sentiments, de passions exprimant la haine et la violence plus ou moins extrêmes. Ainsi se fabrique chaque jour, et dans un « style paranoïaque⁵⁷ » cette « publicité des émotions⁵⁸ » arbitraire, malfaisante et dangereuse. Elle est, précise-t-il, caractéristique des « populismes » : « La combinaison émotionnelle de l'appel au peuple et de l'indignation procède d'une profonde rationalité politique (...) nous sommes dans un registre émotionnel dont l'indignation est le ressort essentiel. « Votez avec votre ventre pas avec votre cerveau ! » disait Beppe Grillo⁵⁹.

⁵⁵ F. Dubet, *ibid.*, p. 73.

⁵⁶ F. Dubet, *ibid.*, p. 72.

⁵⁷ F. Dubet, *ibid.*, p. 75.

⁵⁸ F. Dubet, *ibid.*, p. 73.

⁵⁹ F. Dubet, *ibid.*, p. 94. Beppe Grillo est le chef du Mouvement populiste 5 Étoiles, en Italie.

En France aussi, tous les organes de presse écrite et audiovisuelle, ont diffusé et relayé largement, *ad nauseum*, des discours émotionnels chaotiques, exprimant rage, haine, etc pendant des mois. Et cependant, F. Dubet souhaite que la société se retienne davantage pour pouvoir procéder à la recherche de solutions : « S’il nous faut comprendre les colères, les ressentiments et les indignations, nous devons plus encore, résister à leur vertige⁶⁰ ».

Pour finir, il convient de signaler la publication récente d’un ouvrage collectif sous la direction de la philosophe Gloria Origgi, *Passions sociales*⁶¹ : il se présente comme un dictionnaire avec plusieurs entrées éclairant le sujet. Le mot “passion” y est discuté dès l’introduction, « un mot qui relève plutôt de l’histoire de la philosophie que de l’étude contemporaine des phénomènes affectifs, où le terme d’*émotion* – mot scientifiquement plus courant – semble avoir pris la relève⁶² ».

⁶⁰ F. Dubet, *ibid*, p. 104.

⁶¹ Sous la direction de Gloria Origgi, *Passions sociales*, Puf, avril 2019.

⁶² G. Origgi, p. IX, Introduction.

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue – Toulouse
Directeur de la revue Médecine et Culture

Raison et Émotion sont deux concepts que nous allons définir puis nous aborderons quelques situations où l'émotion laisse peu de place à la raison.

La raison

« La raison est le pouvoir par lequel l'homme est capable d'organiser, de systématiser sa connaissance et sa conduite, d'établir des rapports vrais avec le monde, de juger et agir, conformément à des principes. Dans le langage courant, c'est le bon sens⁶³ ». C'est aussi la faculté de calculer puis d'analyser, d'élaborer, de raisonner, de bien juger ou de discerner le vrai du faux, le bien du mal et de mettre en œuvre des moyens en vue de l'atteinte d'un objectif donné. Selon Aristote, « le rôle du philosophe est d'ordonner. Il pèse et évalue toute chose⁶⁴ ». Étant donné que la raison décrit des normes, elle nous donne des règles d'action qui régulent notre comportement. Elle nous permet ainsi de voir clairement l'objectif que nous voulons atteindre et de mettre en œuvre des moyens corrects. Mais elle nous donne aussi les moyens de vivre en accord avec nous-mêmes, avec les principes que nous nous sommes fixés pour conduire notre vie.

Au sens strict, la raison a deux valeurs

- *Subjective* : c'est la faculté de calculer ou de combiner des idées, propositions ou discours, mais aussi

⁶³ Le Robert.

⁶⁴ Aristote, *Métaphysique*, livre A.

la faculté de réfléchir. Elle s'oppose ainsi à l'intuition ou au sentiment.

- *Objective* : elle est cause finale (le pourquoi des choses) ou raison dernière, ou encore « la raison suffisante ou dernière » des contingences (Leibniz) ; ou dans son rapport à l'être, son sens objectif (Hegel) et, dans son rapport à l'action, son sens intentionnel (Wittgenstein) ou sa cause objective (Davidson)⁶⁵ ». Le *principe de raison suffisante* désigne un principe directeur de la connaissance humaine : tout ce qui est a sa raison d'être, rien n'arrive sans raison.

Définitions des philosophes⁶⁶

Dans le but de comprendre comment ces concepts ont évolué dans l'histoire de la philosophie.

Épictète

« La raison consiste à analyser les choses et à les élaborer⁶⁷ ».

Descartes

« La puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes...⁶⁸ »

Et l'homme doit s'appuyer sur la raison seule pour comprendre le monde : « Je pense donc je suis » et non « Je ressens, donc je suis ».

Locke

« Nous pouvons fort bien considérer dans la Raison ces quatre degrés : le premier et le plus important consiste à découvrir des preuves ; le second à les ranger régulièrement,

⁶⁵ *Grand dictionnaire de la philosophie* sous la direction de Michel Blay, pages 889 à 892.

⁶⁶ Jacqueline Russ, *Dictionnaire de Philosophie*, Bordas, Paris 1991, pages 85, 237 à 239.

⁶⁷ Épictète, *Entretiens*, in *Les Stoïciens*, p. 847, La Pléiade, Gallimard.

⁶⁸ Descartes, *Discours de la méthode*, 1^{ère} partie, in *Descartes, Œuvres, lettres*, p. 126, La Pléiade, Gallimard.

et dans un ordre clair et convenable qui fasse voir clairement et facilement la connexion et la force de ces preuves ; le troisième à apercevoir leur connexion dans chaque partie de la déduction ; et le quatrième à tirer une juste conclusion de tout⁶⁹ ».

Leibniz⁷⁰

« La raison est l'enchaînement des vérités, mais particulièrement (...) de celles où l'esprit humain peut atteindre naturellement, sans être aidé des lumières de la foi⁷¹ ».

Nos raisonnements sont fondés sur « deux grands principes⁷² » :

- celui de la contradiction,
- « et celui de la raison suffisante, en vertu duquel nous considérons qu'aucun fait ne saurait se trouver vrai ou existant, aucune énonciation véritable, sans qu'il y ait une raison suffisante, pourquoi il en est ainsi et non pas autrement ; quoique ces raisons le plus souvent ne puissent pas être connues ».

En réunissant les deux principes et leurs actes, on prend conscience que toute vérité est de raison, que toute vérification est un compte rendu à la raison.

La raison, chez Leibniz, n'a pas seulement une réalité logique, par quoi elle commande nos raisonnements, *elle a et elle est l'existence réelle et justifiée*.

Rousseau

« La raison est la faculté d'ordonner toutes les facultés de notre âme convenablement à la nature des choses et à leurs rapports avec nous⁷³ ».

⁶⁹ Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. P. 559, Vrin.

⁷⁰ *Grand dictionnaire de la philosophie* sous la direction de Michel Blay.

⁷¹ Leibniz, *Essais de Théodicée*, §1, p. 50, Garnier-Flammarion.

⁷² Leibniz, G.W., *Monadologie*, §29-30. §31, 32.

⁷³ Rousseau, *Lettres morales*, in *Rousseau, Œuvres complètes*, t. 4, p. 1090, La Pléiade, Gallimard.

Kant

« La raison ne se rapporte donc jamais immédiatement ni à l'expérience, ni à un objet quelconque, mais à l'entendement⁷⁴ ».

« La *raison pure* est le pouvoir qui nous fournit les principes de la connaissance *a priori*. Aussi la raison pure est-elle celle qui contient des principes qui servent à connaître quelque chose absolument *a priori*⁷⁵ ».

« Elle peut être pratique, c'est-à-dire déterminer la volonté par elle-même, indépendamment de tout élément empirique⁷⁶ ».

Schopenhauer

« Cette faculté que (l'homme) possède de former des notions abstraites, et qui le distingue du reste des animaux, est ce qu'on a de tout temps appelé *raison*⁷⁷ ».

Spinoza⁷⁸

Il a fait, le premier, de la raison non seulement le pouvoir de connaître, mais encore un *mode* de connaissance et une manière d'être et d'agir. Il n'a cependant pas admis, comme Descartes, que la raison était notre essence et ne lui a même pas accordé d'être l'origine ou la cause de la situation humaine où elle peut s'épanouir et jouir d'elle-même.

Chez Spinoza, on peut distinguer deux domaines de juridiction de la raison :

- celui de la connaissance (*l'Éthique*, II) où elle s'oppose à l'imagination, mais constitue son dépassement, comme science intuitive, elle est le dépassement de l'entendement.

⁷⁴ Kant, *Critique de la raison pure*, « Dialectique transcendantale », pp. 255, 256, PUF.

⁷⁵ Kant, *Critique de la raison pure*, Introduction VII, p. 46, PUF.

⁷⁶ Kant, *Critique de la raison pratique*, « Doctrine élémentaire de la raison pure pratique », liv. I, p. 41, PUF.

⁷⁷ Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, liv. I, § 3, t. 1, p. 7, Alcan.

⁷⁸ *Grand dictionnaire de la philosophie* sous la direction de Michel Blay.

- celui de l'action (*l'Éthique*, IV, V) où elle s'oppose à la manière spontanée et immédiate, qui signifie notre passivité en même temps que l'inadéquation de nos pensées.

Fondamentalement la raison, chez Spinoza, est action (action rationnelle de l'âme) et, quand l'âme est active, l'homme est actif. « Un homme libre, c'est-à-dire qui vit suivant le seul commandement de la raison, n'est pas dirigé par la crainte de la mort ». Sa sagesse est une méditation de la vie ; un tel homme n'a que des idées adéquates, n'agit jamais en trompeur, mais toujours de bonne foi ; un tel homme, enfin, « qui est dirigé par la raison est plus libre dans la cité où il vit selon le décret commun que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même⁷⁹ ». La raison, comme puissance du vrai, est donc aussi puissance de paix et de liaison des hommes, et c'est dans la concorde qu'elle trouve à s'exprimer et à s'épanouir.

Les Limites de la Raison

Descartes pensait pouvoir recourir à la raison seule, sans les lumières de la foi, pour atteindre avec certitude la vérité. La raison donne des normes mais l'expérience, au minimum, est indispensable. Elle pourrait être confrontée à la complexité de la réalité et à une certaine forme d'irrationalité. Par ailleurs, la raison n'apparaît jamais, ou presque jamais de façon pure et autonome. Peut-on, par exemple, justifier le sentiment et l'élan amoureux par la raison ? « Pour justifier nos actes, la raison est suffisamment éclairante. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher de douter de la capacité de la raison à rendre compte de tout⁸⁰ », tout expliquer, tout justifier. Mais la raison n'abdique pas et ne se résigne pas facilement. L'homme cherche les explications même tardives. Pour Paul Ricœur, « cette raison interprétative est

⁷⁹ *Ibid.*, IV, 63, 67, 68, 72, 73 (démonstration).

⁸⁰ Nicolas Tenaillon, philomag.com

animée par une sagesse pratique qui mêle l'explication et la compréhension ».

Concluons donc que si la raison est légitimée à rendre raison de tout, ce n'est pas par excès de scientificité, mais simplement pour maintenir vive la question du sens de ce que l'homme peut faire ou découvrir.

L'émotion

« L'émotion est un mouvement qui affecte un individu et qui a pour effet de le soustraire à l'état de repos et d'équilibre⁸¹ ». Pour Descartes, « La définition des passions de l'âme (...) On peut encore mieux les nommer des émotions de l'âme, non seulement à cause que ce nom peut être attribué à tous les changements qui arrivent en elle, c'est-à-dire à toutes les diverses pensées qui lui viennent, mais particulièrement pour ce que, de toutes les sortes de pensées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent et l'ébranlent si fort que font ces passions⁸² ».

En psychologie, « c'est un état de conscience complexe, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques. Par extension, *Émotion* se dit de toutes les sensations considérées au point de vue affectif, agréables ou désagréables dont les principales sont : admiration, amour, attente, chagrin, colère, crainte, dépit, désir, enthousiasme, frayeur, haine, indignation, jalousie, joie, peur, plaisir, tendresse, timidité, tristesse... »

Kant distingue la « passion » liée à la faculté de désirer, de « l'émotion violemment brève et irréfléchie. L'émotion (...) est le sentiment d'un plaisir ou d'un déplaisir actuel qui ne laisse pas le sujet parvenir à la réflexion (...). Dans l'émotion, l'esprit surpris par l'impression perd l'empire de soi-même (...) Elle se déroule dans la précipitation : c'est-

⁸¹ Le Robert.

⁸² Descartes, *Passions de l'âme*, I, 27-28.

à-dire qu'elle croît rapidement jusqu'au degré de sentiment qui rend la réflexion impossible (elle est inconsidérée)⁸³ ». Pour Sartre, « (Une émotion) est une transformation du monde. Lorsque les chemins tracés deviennent trop difficiles (...) nous essayons de changer le monde, c'est-à-dire de le vivre comme si les rapports des choses à leurs potentialités n'étaient pas réglés par des processus déterministes mais par la magie⁸⁴ ».

Paul Ricœur souligne que « l'émotion ne jette pas d'emblée l'individu hors de lui. Sa spontanéité lui donne un rôle fonctionnel. Elle nous tire de l'inertie, en obligeant notre volonté à se reprendre. Ainsi, elle ne constitue pas un motif d'action, et elle est un moyen pour notre volonté. L'analyse cartésienne de l'admiration doit servir de guide. Comme le pensait Kant, l'attitude émotive la plus simple est la surprise, mais celle-ci dynamise notre activité⁸⁵ ».

Y a-t-il une dualité entre la raison et l'émotion ? Les émotions « leviers de la pensée »

Cette question est à l'origine de débats passionnés depuis de nombreuses années. Il est courant d'opposer la raison à l'émotion. Historiquement, l'émotion fut longtemps considérée par Platon puis Descartes et Spinoza, pour n'en citer que quelques uns, comme une perturbation d'un état normal. Nos émotions ou *passions* représentaient une *affection* nuisant au raisonnement logique. Mais est-il vraiment irrationnel (ou déraisonnable) de ne pas écouter ses émotions ? Les recherches récentes en psychologie et neurosciences montrent que la plupart de nos comportements dépendent de la combinaison d'influences à la fois *émotionnelles* et

⁸³ E. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1^{ère} partie, p. 109, Vrin.

⁸⁴ J.P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, p. 33, Hermann.

⁸⁵ P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, I. *Le volontaire et l'involontaire* (1950), Aubier, Philosophie, Paris, 1988.

rationnelles. Cependant, la question d'une dualité entre raison et émotion reste particulièrement d'actualité, notamment dans le domaine de la prise de décision. Il existe de nombreuses situations dans lesquelles il est possible de dissocier les deux types d'influence et de déterminer un comportement optimal. Dans un certain nombre de ces situations particulières, l'émotion peut effectivement s'opposer à la raison. De nombreuses études sont venues confirmer l'idée que les émotions exerceraient un influence sur nos jugements et sur nos décisions.

En 1994, Antonio Damasio, professeur de psychologie et de neurologie à l'université de Californie du Sud, lance un pavé dans la mare avec un livre au titre provocateur : *L'Erreur de Descartes*. En étudiant des patients incapables de ressentir certaines émotions après des lésions cérébrales, le chercheur constate qu'il leur est également impossible de prendre des décisions rationnelles. « Sans émotions, nos raisonnements sont biaisés et nos choix les plus simples peuvent déboucher sur des décisions aberrantes », conclut-il. Les émotions seraient désormais reconnues comme les véritables leviers de la pensée. Mais si « Le rationalisme a péché par excès, il ne faudrait pas qu'on entre dans une ère d'*émotionalisme*, – la publicité, les médias font constamment appel à nos pulsions – avertit le philosophe Michel Lacroix.

En conclusion, il existe bien sûr, de nombreuses situations où l'émotion pourrait effectivement s'opposer à la raison. Leur séparation est alors utile pour permettre de mieux comprendre certains comportements. Par contre, on pourrait dans certains cas, s'intéresser à leurs interactions réciproques. En effet, si la dichotomie entre raison et émotion est parfois utile pour permettre de mieux comprendre certains comportements, cette vision un peu simpliste a peu à peu laissé place à une approche plus intégrative qui s'intéresse à leurs interactions réciproques. Il existe bien sûr de

nombreuses situations dans lesquelles il est possible de dissocier les deux types d'influences et de déterminer un comportement optimal (sans pour autant être rationnel). Dans un certain nombre de ces situations particulières, l'émotion peut effectivement s'opposer à la raison.

Pour le sociologue, Gérald Bronner, nous constatons un peu, chaque jour que « la crédulité va plus vite que l'émotion⁸⁶ »... et l'émotion court plus vite que la raison ! Nous sommes accablés par un déferlement continu de *fake news* et de théories du complot, par la haine ordinaire sur les réseaux sociaux. La situation est telle que la défense de la rationalité dans le débat public devient de plus en plus inaudible.

Nous retenons trois exemples où la réaction émotionnelle est prépondérante et où la raison est affaiblie :

- dans la superstition,
- le résultat du référendum sur le Brexit en juin 2015,
- les rumeurs sur les vaccins.

La superstition

Les progrès de la science et la généralisation de l'instruction nous avaient autorisé à penser que les croyances absurdes ou fausses étaient en régression et continueraient à régresser. Même dans les pays développés où la culture scientifique est la plus répandue, des convictions aberrantes affichent leur présence avec insolence. La superstition est au mieux de sa forme. Elle est contraire à la raison, se fonde sur la crainte et l'ignorance et stimule la part émotive de chaque individu. L'émotion envahit alors l'être superstitieux qui va s'illusionner sur quelque chose qui n'existe pas et adopter une attitude tout à fait irrationnelle.

⁸⁶ Gérald Bronner, *Déchéance de la rationalité*, Éditions Grasset, mars 2019.

La superstition court à travers les âges et survit toujours parce que l'homme, submergé par l'émotion, supporte mal les incertitudes et les moments de peur et d'angoisse. Il va se donner l'illusion qu'il contrôle les événements de sa vie ou de mieux supporter ses épreuves, puis se rattacher avec une grande conviction à des chimères, à des conclusions absurdes et contradictoires.

Pour Spinoza, ces croyances s'opposent à la raison et empêchent toute pensée logique, bien que la réponse à leur extrême crédulité et à leur crainte face à l'avenir soit démentie par les faits. Ainsi, l'homme superstitieux tente de supprimer toute possibilité d'expliquer la nature et les lois qui la régissent à l'aide de sa raison. Il va devenir prisonnier de la superstition et rien ne peut l'empêcher d'y croire. Et « lorsque les hommes se trouvent dans le doute, surtout concernant l'issue d'un événement qui leur tient à cœur, la moindre impulsion, *on peut dire la moindre émotion*, les entraîne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... D'infimes motifs suffisent à réveiller en eux soit l'espoir, soit la crainte...⁸⁷ » Et, mû par l'émotion, l'être humain se trouve alors dans l'impossibilité de rationaliser les événements qui l'entourent.

Nous assistons ainsi à l'apparition anarchique et envahissante de nombreuses croyances ésotérico-mystico-magiques dans un univers social que nous imaginons habité par « la raison qui devient fragile comme démoralisée⁸⁸ ». Les publicitaires vont alors chercher à élaborer ou valoriser « une imagerie pieuse destinée à capter l'adhésion – irrationnelle – du consommateur, en s'appuyant sur une connaissance toujours plus fine des ressorts psychologiques qui déclenchent l'acte d'achat⁸⁹ », stimulant notre émotion plus que notre raison.

⁸⁷ Spinoza, *Traité des Autorités Théologiques et Politiques*, Pleiade, p. 606-607.

⁸⁸ Olivier Abel, « Repenser la laïcité à partir de sa fragilité », in *L'Irrationnel, menace ou nécessité*, *op. cit.*, p. 149.

⁸⁹ Jean Claude Guillebaud, *La force de conviction*, Éditions Le Seuil, août 2005.

Mais ce n'est pas du folklore car les problèmes que soulève la superstition ne peuvent être résolus par l'indifférence ou la raillerie. Les débats de tous les jours, la sociologie, la réflexion politique ou philosophique ne doivent pas négliger cette immense question qui touche au « statut de la pensée ». Mais les voix qui s'élèvent au nom de la raison et de l'intelligence demeurent sans écho, tellement l'individu superstitieux est submergé par l'émotion.

Aujourd'hui, il est certain que la généralisation de l'accès à l'internet et aux réseaux sociaux a permis le réveil et la diffusion de cette vaste encyclopédie de la crédulité qui s'empare bien plus de la part émotive de chaque individu.

La théorie du complot

L'expression *théorie du complot* peut être utilisée de façon idéologique ou politique⁹⁰ et servir à discréditer une opinion ou une théorie. Elle déstabilise et fonctionne sur le mode de la rumeur. Ainsi, l'écrivain et dramaturge, Steve Tesich a introduit en 1992, l'expression *post-truth politics*, l'ère post-vérité, c'est-à-dire, la conviction qu'une idée est vraie en dépit de l'évidence du contraire. Ce symptôme du profond malaise de nos sociétés prolifère sur internet et grâce aux réseaux sociaux⁹¹ où 62% de la population adulte s'y informe. Comme internet est ouvert, il peut être détourné par les *Troll*, des personnes qui postent des messages tendancieux sur les forums internet afin d'alimenter les polémiques et nous faire ingurgiter des informations fallacieuses, des *fake news*, *infox* ou fausses nouvelles, délinquantes dans le but de tromper et de manipuler son auditoire.

⁹⁰ Stéphane Stapinsky, *Théorie du complot et idéologie* (Archive) sur l'*Encyclopédie de l'Agora*, 2015-03-12.

⁹¹ Marc Peltier, *L'Ère du complotisme, la maladie d'une société fracturée*, Éditions Les petits matins.

Il peut devenir un outil de séduction pour les politiciens, surtout pendant les périodes électorales qui cherchent à faire passer des émotions avant la réalité des faits. Et là, comme le souligne Paul Valéry, « le mélange du vrai et du faux est énormément plus toxique que le faux ». Ces fausses informations sont les délires des complotistes et se propagent sur les sites les plus obscurs et sur les réseaux sociaux les plus en vue. Elles n'ont pas pour fonction de dire la vérité, ni de faire appel à la raison mais de susciter de l'émotion afin de tromper ceux qui sont pris au piège. Elles concernent la politique, les faits divers, mais aussi le domaine de la santé. Leur but est d'exprimer, de manière détournée, la colère et le ressentiment d'une partie de l'opinion, de l'influencer afin de mettre en doute le discours et le pouvoir officiels, changer le cours d'une élection ou tout simplement gagner de l'argent. Ces fausses informations et le complotisme sont en train de détruire nos bases démocratiques et risquent même de détruire un état.

Rappelons deux faits marquants⁹² où l'émotion ainsi créée l'a emporté sur la raison : le résultat du référendum sur le *Brexit* en juin 2015 et les fausses rumeurs sur les vaccins.

1 - Résultat du référendum sur le Brexit en juin 2015

Il y a eu une manipulation de l'information quand une vidéo virale a été lancée sur les réseaux sociaux, à huit mois du référendum et qui a pu sensibiliser une majorité de concitoyens. Durant les semaines de la campagne officielle, un milliard de publicités digitales micro ciblées, principalement *via Facebook*, ont été diffusées. Alors que le gouvernement restait figé dans les vieilles méthodes du 20^e siècle. On a raconté que le Royaume-Uni envoyait 350 millions de livres par semaine à l'Union Européenne, soit 200 milliards

⁹² Émission France 5, *La fabrique du mensonge*, 5 avril 2019.

de livres par an. Le message fut le suivant : « Imaginez tout ce que nous pouvons faire avec cet argent ! Nous pouvons bâtir un hôpital neuf entièrement équipé ou soutenir l'industrie métallurgique qui en a besoin : c'est à vous de décider ! Si vous votez pour le pour le *Brexit*, nous pouvons économiser de l'argent et sauver le pays ». L'effet émotionnel fut immédiat. De nombreux médias ont tenté de rétablir la vérité et de prouver que la Grande-Bretagne n'envoie pas autant d'argent à l'Union Européenne. Mais la réponse est restée technique, ennuyeuse et le travail des journalistes n'a pas été efficace.

Ce fut une manipulation parfaite de l'opinion où l'émotion créée par de faux arguments l'a emporté sur la raison et qui a laissé des traces ! Le *Brexit* aura été un tournant dans la manière de penser et de mener les campagnes politiques.

2 - Les vaccins : les rumeurs ne meurent jamais

Le 20.10.17, on retrouve sur le site d'information du Monde, la liste des fausses informations diffusées durant l'année sur *Facebook*. Réapparaît une vieille rumeur, née en 1998 et diffusée par un médecin malhonnête et affairiste, qu'« il y aurait un lien entre la vaccination et l'autisme », une des plus grandes fraudes scientifiques du 20^e siècle, une théorie qui aurait dû mourir : mais que d'émotion, à faire perdre la raison !

En 1998, à Londres, le Dr Wakefield convoque la presse et lui livre ses études affirmant qu'« un enfant vacciné est un enfant vacciné de trop ! Il préconise de dissocier le triple vaccin R.O.R. (rubéole, rougeole, oreillons) et de prévoir d'une part, trois vaccins uniques afin de diminuer les risques d'effets secondaires, mais également, parce qu'il serait à l'origine de certains cas d'autisme (?).

Mais bien que sa démarche n'ait pas été scientifique, elle fut jugée crédible et, par la suite, diffusée dans le journal médical *Lancet*, un journal très influent. Des journalistes qui avaient assisté à cette démonstration furent très intrigués.

La théorie du Dr Andrew Wakefield va alors faire des ravages parce qu'il a mis en place un vrai plan de communication qui lui a permis de propager ses idées en suscitant des émotions considérables chez les gens. Le taux de vaccination contre la rougeole va alors chuter lourdement et passer des 95% nécessaires à l'éradication de la maladie à 80% ! Un journaliste, Drian Deer commence à s'intéresser au travail du Dr Wakefield. Après plusieurs mois d'enquête, il révèle dans un article du *Times* que lorsque ce médecin remet en cause le triple vaccin, il est motivé par un intérêt financier, ce qu'il a caché à ses confrères. Et quand il avait demandé la suspension du triple vaccin R.O.R., il avait auparavant déposé un brevet pour fabriquer le vaccin unique contre la rougeole qu'il a ensuite recommandé à ses parents. Avec le brevet de ce vaccin unique, il espérait gagner des dizaines de millions de dollars. Mais ces révélations n'ont eu que peu d'effet sur les thèses du docteur Wakelfield. Partie d'Angleterre, cette fausse étude a eu des conséquences concrètes dans toute l'Europe : des épidémies de rougeole vont sévir dans plusieurs pays. En France, l'épidémie de 2008 relève plus de 3000 cas déclarés et le nombre de cas s'envole dans l'Hexagone.

En janvier 2010, devant les caméras, le Dr Wakefield est entendu par le Conseil de l'Ordre britannique qui doit se prononcer en vue d'une éventuelle radiation. Les conclusions du verdict sont sans appel : « le protocole de travail a été irresponsable, malhonnête, il a failli à son devoir éthique ». Dans la foulée, la revue *The Lancet* se rétracte et bannit, à son tour l'équipe de Wakefield.

Mais qu'importe ! Le jour même de sa radiation, il publie sa biographie. Puis, il est allé vivre aux États-Unis où il veut faire de son exclusion une chance car le marché américain est plus important que le marché britannique. Il se constitue d'abord un réseau de personnes influentes. Un mouvement est susceptible de relayer ses idées, l'*Alt Right*, la droite

extrême américaine. Il crée ses propres médias, s'oppose aux médias traditionnels et diffuse les informations nécessaires, qu'il y a évidemment complot derrière les politiques de vaccination. Il suscite ainsi l'adhésion de ses lecteurs et de ses auditeurs. Et il va faire mouche ! Il va continuer à répandre des mensonges. Cent mille partisans le suivent sur les réseaux sociaux, pour son bénéfique personnel. Nous constatons que, dans une partie de la population, l'émotion l'emporte sur la raison.

En France, la recrudescence de la rougeole – 324 cas en Occitanie cette année – et la mort d'un enfant d'une encéphalite liée à la rougeole fait réfléchir certains médias et la ministre de la santé qui va rendre les onze vaccins obligatoires, dont le fameux triple vaccin R.O.R. Il a été prouvé, par ailleurs, que « la fameuse étude de 1998 qui évoquait l'hypothèse qu'il y a quand même des vaccins qui donneraient la sclérose en plaques et qui rendraient autiste, était non seulement mensongère mais malhonnête ! »

La ministre ouvre alors une page de prévention sur *Facebook*, en partenariat avec le ministère de solidarité et de la santé et paie des *youtubeurs stars* afin de faire la promotion des vaccins. Cette technique fut payante mais tardive ! Même si la loi est votée et entre en vigueur, les anti-vaccins se sont servis du débat pour pousser leur théorie : « vaccin R.O.R. = autisme » !

Dominique Cardon⁹³, sociologue et fin observateur des réseaux sociaux, se déclare peu inquiet parce que le Web a développé une vraie culture de l'exactitude, du *fact-checking*, c'est-à-dire, la vérification des faits. Mais il

⁹³ Dominique Cardon, *La Démocratie Internet*, Éditions Le Seuil, 2010 et Philosophie magazine, *Que répondre à une théorie du complot ?* Numéro 113, octobre 2017.

semble, aujourd'hui, n'avoir aucune prise sur les esprits. Il faudrait donc accepter d'être bousculé par le réel et ne pas se fier aux réseaux sociaux. Et, comme le conseillait Michel Serres, « le remède tient à l'éducation⁹⁴ ».

⁹⁴ Michel Serres, *Hermès*, Éditions de Minuit ; *Petite Poucette*, Éditions Le Pommier ; *Le Gaucher boiteux. Figures de la pensée*, Éditions Le Pommier... analyse rapportée dans *Philosophie Magazine*, octobre 2017, *Y a-t-il encore une vérité ?*

La fragilité de Médée

Florence NATALI

Professeure agrégée de Philosophie

« Cependant un feu violent s'allume dans le cœur de la fille d'Ætès ; elle lutte longtemps ; mais la raison ne peut triompher de son délire : « C'est en vain que tu résistes, Médée, se dit-elle ; un dieu, je ne sais lequel s'oppose à tes efforts ; je serais surprise si ce n'était pas là (ou du moins quelque chose qui y ressemble) ce qu'on appelle l'amour. (...) Chasse de ton cœur virginal cette flamme qui le dévore, si tu le peux, malheureuse. Si je le pouvais, je serais guérie ; mais malgré moi, une force inconnue m'accable ; la passion me donne un conseil, la raison m'en donne un autre ; je vois le bien, je l'approuve et c'est le mal qui m'entraîne ».

Ovide, *Les métamorphoses*, VII, 20

« Et de même que l'enfant doit vivre en se conformant aux prescriptions de son gouverneur, ainsi la partie concupiscible de l'âme doit-elle se conformer à la raison. C'est pourquoi il faut que la partie concupiscible de l'homme modéré soit en harmonie avec la raison, car pour ces deux facultés le bien est le but visé, et l'homme modéré a l'appétit des choses qu'on doit désirer, de la manière dont elles doivent l'être et au moment convenable, ce qui est également la façon dont la raison l'ordonne. »

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, livre III, 15, 1119 b 15, trad. Tricot, éd. Vrin

Un coup de foudre. Une raison qui s'y asservit, jusqu'à provoquer la mort des enfants de cette union. Tout le tragique de l'existence de Médée, et de celles qu'elle entraîne sur son passage, tient dans ce renversement. Médée sait pertinemment ce qu'elle fait. Elle est savante, intelligente et calculatrice. Mais c'est une femme blessée. Sa raison devient

manipulatrice quand elle se met tout entière au service de sa passion amoureuse puis de sa tristesse morbide. Bien que sa raison continue de lutter contre ses émotions, qu'elle se raisonne, analyse les situations, anticipe les événements, intuitionne immédiatement ce qui est dans son intérêt⁹⁵, c'est une intelligence perverse et perversie. Les émotions ont provoqué une distorsion de l'usage de sa raison. Son amour fou pour Jason la fait trahir son père, sa patrie, tuer son jeune frère, ses propres enfants... Plus tard, remariée au roi d'Athènes Égée, elle tente à nouveau d'empoisonner son fils Thésée.

Faisons-nous l'avocat du diable : Médée est une jeune femme follement amoureuse de son époux Jason. Il la trompe avec la princesse Créuse, la fille du roi de Thèbes Créon, lui apportant ainsi une position confortable. Comme Jason, Créon veut leur union. Il commande l'exil à Médée et à ses deux jeunes fils qu'elle a eu avec Jason et la menace de mort si elle ne le fait pas. Médée l'apprend brutalement par Jason et Créon. Sa colère est à la hauteur des chocs qu'elle reçoit, de l'injustice qu'elle subit après tout ce qu'elle a fait pour Jason. C'est une femme acculée et profondément blessée, bouleversée, qui n'entrevoit alors d'issue que dans le pire, la mort de ses proches et la sienne.

Mais Médée raisonne, beaucoup, pour elle-même et avec les autres, avec pertinence. Elle sait exactement ce qu'elle fait. Elle a pleinement conscience des tenants et des aboutissants de ses actes et c'est pourquoi elle les fait. Difficile, donc, de ne voir en elle qu'une victime d'émotions trop fortes pour elle, qui la dépassent et asservissent sa raison. Médée est trop consciente, trop manipulatrice et calculatrice pour n'être que victime. Sa colère est à la hauteur de

⁹⁵ À l'image de sa rencontre avec Égée, roi d'Athènes, auprès de qui un exposé rapide de sa situation puis un apitoiement bien senti rendent immédiatement Égée dévoué à sa cause. Il ne fera pas que l'accueillir à Athènes : il l'épouse en vue d'une descendance. Voir Euripide, *Médée*.

son orgueil. Elle reste volontairement sourde aux consolations de ses amis, aux explications de Jason, aux alternatives qui lui sont proposées.

Alors, Médée est-elle victime de ses émotions ? Comment expliquer que sa raison, impuissante à lutter contre des émotions morbides, soit pourtant si vivace à leur service ? Dans quelle mesure Médée veut-elle réellement ce qui lui arrive ? En un mot, est-elle coupable ou innocente des crimes qu'elle commet par amour ?

Les enjeux sont multiples : moraux, juridiques, mais aussi éducatifs. Nous envisagerons d'abord en quoi la raison est traditionnellement un rempart contre les tempêtes émotionnelles (I). Cependant ce rempart est bien souvent lui-même dépassé voire renversé par les émotions (II). Comment, dès lors, s'y prendre pour accéder à une vie bonne (III) ?

I - La raison, un rempart contre les tempêtes émotionnelles ?

A. La maîtrise des émotions par la raison

L'opposition entre la raison et les émotions est une opposition classique, qui traverse les tragédies grecques. La raison est ce qui fait le propre de l'homme, sa grandeur. Elle fait de lui un être semblable aux dieux. Mais l'homme est aussi un animal, un être de chair tenaillé par ses émotions et la bassesse terrestre de ses désirs. Ces derniers sont les « *épathumai* », siège des pulsions naturelles, situées dans le bas-ventre. C'est la bestialité qui parle en nous. Ils sont contre-carrés par le « *noûs* », l'intellect, situé dans la tête, la partie supérieure du corps est aussi la partie la plus élevée de l'homme, corporellement et qualitativement. Le « *noûs* », ou intelligence rationnelle, définit l'homme comme « animal rationnel ». Grâce à lui, nous pouvons connaître le Beau, le Bien et le Vrai, pourvu qu'il maîtrise ses émotions et passions corporelles (les « *épathumai* »), fasse preuve de courage et de recherche de la connaissance vraie, grâce au

« *thumos* », dans le cœur, siège du courage. Les émotions ne sont pas nécessairement mauvaises, mais elles doivent être dressées, canalisées, afin de ne jamais provoquer l'emportement du sujet s'il veut espérer atteindre une vie vertueuse et par là, heureuse. Cet idéal est celui de la vie contemplative, que l'on retrouve aussi bien chez Platon que chez Aristote.

L'une des images célèbres de cette dynamique est celle de l'attelage que Platon expose dans *Phèdre*, notamment par rapport au désir amoureux :

« *Nous avons dans chaque âme distingué trois parties : deux qui ont forme de cheval, une troisième qui a forme de cocher. Gardons cette image. Des deux chevaux, disons-nous, l'un est bon, l'autre ne l'est pas. Mais nous n'avons pas expliqué en quoi consiste l'excellence de l'un, ou le vice de l'autre. C'est ce qu'il faut dire à présent. Le premier, qui tient la meilleure place, a le port droit, il est bien découplé, il a l'encolure haute, la ligne des naseaux recourbée ; sa couleur est le blanc ; ses yeux sont noirs ; il aime l'honneur en même temps que la modération et la réserve ; il est attaché à l'opinion vraie ; nul besoin de le frapper pour le conduire, l'encouragement et la parole suffisent. Le second, au contraire, est de travers, épais, bâti au hasard ; il a l'encolure massive, sa nuque est courte et sa face camarde ; sa couleur est le noir ; ses yeux sont gris et injectés de sang ; il a le goût de la violence et de la gloriole ; ses oreilles sont velues, il est sourd, et il obéit à peine au fouet et à l'aiguillon. »⁹⁶*

Le cocher est la partie délibérative de l'âme : il lui appartient de mener l'attelage, avec raison, en augmentant l'allure, donnant la direction, ou freinant la puissance des chevaux. Mais ces derniers étant opposés de nature, la conduite est on ne peut plus chaotique, surtout si le cheval noir de la

⁹⁶ Platon, *Phèdre*, 243 d, trad. Paul Vicaire, éd. Tel Gallimard.

passion s'emporte. Le cocher peut alors avoir bien du mal à mener son attelage !

B. La nécessité du tiers

Pour maîtriser les émotions, la raison mobilisée est d'abord celle du sujet ému. La conscience de la situation fait entrer dans un dialogue intérieur, où la prise de conscience de ce qu'il faut faire ou non suffit généralement à orienter l'action. La raison intervient comme un tiers entre la situation et l'émotion. Elle objective la situation en l'analysant. Elle peut prendre la forme d'une voix intérieure qui s'exprime, tel le « *daimon* » de Socrate qui souvent l'incite à ne pas agir ou lui dicte une conduite particulière. Ce discours qu'on se tient à soi-même, c'est la raison contre les émotions, qui essaie de prendre du recul sur la situation, évalue, juge les conséquences...

Cependant la raison du sujet peut être comme paralysée par l'émotion, qui reste alors bouche bée ou en proie à des dilemmes intérieurs comme Médée. La raison tierce n'est alors pas nécessairement celle du sujet ému mais celle d'autrui, qui a le recul nécessaire, n'étant pas pris dans l'émotion subjective qui paralyse la réflexion. C'est l'ami qui incite à se calmer lors d'une bagarre, le parent ou l'adulte qui sépare des enfants qui se disputent, le professionnel à l'écoute d'un individu en colère et qui veut en découdre... La raison du tiers est extérieure : elle peut garder le calme et l'objectivité de celui qui les a provisoirement perdus.

C. La volonté d'une réduction et d'une suppression des émotions au profit d'une absolue maîtrise de soi

La réduction voire la suppression des émotions est une piste privilégiée de l'accès à la vie bonne, notamment chez les Stoïciens. Bien que les émotions fassent partie de nous parce que nous sommes des êtres sensibles, il faut absolument travailler

à les maîtriser, voire à les faire disparaître. Si la raison définit l'homme, alors elle doit être l'unique centre de décision. Pour bien vivre, vertueusement, il faut maîtriser ses émotions et, à plus forte raison, ses passions. Pas question pour autant de renier la nature, mais notre sensibilité doit être disciplinée afin de nous rendre disponible pour la pensée et la vertu. Ainsi Diogène Laërce, dans *La Vie des philosophes illustres*, rapporte un épisode éclairant de la vie d'Épictète. Esclave d'un maître violent, celui-ci, un jour, lui casse la jambe dans un accès de colère : « c'est ma jambe que tu as cassée, mais ce n'est pas moi que tu as atteint ». Bien évidemment, une telle modération et une telle dissociation entre le corps et l'âme ne peut être que le fruit d'un long travail sur soi-même, quotidien, répété, appuyé par une volonté à toute épreuve. Sans être réservée à une élite, la maîtrise de soi et de ses émotions par la raison n'en reste pas moins un exercice exigeant et patient.⁹⁷

En bon cocher de notre attelage, la raison peut donc nous faire prendre du recul sur les situations, objectiver nos sentiments. Nous pouvons nous exercer à maîtriser nos désirs, à les réduire, à nous empêcher de les poursuivre. La raison agit en nous comme un tiers qui guide nos actions vers le bien. Mais elle peut aussi succomber aux charmes des émotions, qui l'aiguillonnent alors vers ce qu'elles désirent.

II - La force des émotions fait céder les digues de la raison

A. L'impuissance de la raison face aux émotions fortes

Lisons la suite de *Phèdre*, lorsque l'émotion amoureuse s'empare du cocher et met en branle l'attelage :

⁹⁷ Le *Manuel* d'Épictète a comme colonne vertébrale cette maîtrise des émotions et la conformité à la loi naturelle, qui s'atteignent toutes deux par un exercice permanent de la raison.

« Quand donc le cocher, contemplant le bel objet de son amour et sentant une chaleur se répandre dans toute son âme, se laisse envahir par le chatouillement et les aiguillons du désir, le cheval docile au cocher se contraint comme toujours à la réserve et se retient de bondir sur le bien-aimé ; mais l'autre, sans souci de l'aiguillon du cocher ni du fouet, saute et s'emporte avec violence ; il donne toutes les peines du monde à son compagnon d'attelage et à son cocher, et il les contraint à se porter vers le jeune garçon et à lui parler des délices d'Aphrodite. » (idem, 253 e - 254 a).

Le cheval blanc résiste, modère, avec le cocher, l'emportement du cheval noir. Mais avec toute la force de sa fougue et de son désir, il finit par mener l'attelage tout entier. L'amant perd la tête, s'abandonne au délice de sa passion. Dans ce combat contre soi-même, la violence de la passion fait céder la vertu :

« Tous deux, au début, résistent, et s'indignent qu'on les oblige à une démarche hardie et criminelle, mais à la fin, quand il n'y a pas de limite à leur mal, ils se laissent entraîner, ils cèdent et acceptent de faire ce qu'on leur demande. » (254 a-b).

C'est bien là le propre de l'émotion, comme l'indique son étymologie : l'émotion est ce qui met en mouvement, dans un rapport complexe entre le corps et les représentations de la conscience. L'émotion s'exprime physiologiquement, avec des rougeurs, des pâleurs, des palpitations, des bégaïements... Mais elle exprime une conscience troublée, déstabilisée, où le corps n'est plus tout à fait sous son contrôle. C'est bien ce qui arrive à Médée lorsqu'elle aperçoit Jason pour la première fois : elle est troublée, son cœur palpite, elle se sent entraînée malgré elle par une force qui la déborde de toutes parts et la fait céder au charme de Jason qui lui propose même de l'épouser en échange de son aide pour remporter la

Toison d'Or⁹⁸. Céder à ses émotions apparaît comme l'aveu de faiblesse d'une raison trop désirante pour résister.

B. L'imprévisibilité des émotions

Revenons à l'attelage de Platon : le cheval noir gronde et s'impatiente, mord et devient impétueux à la moindre occasion. Une maîtrise absolue des émotions par la raison est impossible. Les émotions ne sont en effet pas absolument contrôlables : elles surgissent, parfois de manière inattendue, faisant remonter à la surface des souvenirs oubliés, des traumatismes enfouis. Comme la madeleine de Proust, certaines émotions peuvent rester intactes malgré le temps qui passe.

De même, un accès de colère rend l'individu imprévisible, rendant les tentatives « d'arraisonement » difficiles voire impossibles, surtout si l'individu en question ne veut rien entendre. Il se produit même l'inverse : ce sont les émotions fortes, les passions qui arraisonnent la raison. Elles la font succomber à ses désirs, telle Médée qui, jalouse et en colère contre Jason, ne peut envisager autre chose que le meurtre :

« Allons ! N'épargne pas ta science, Médée, pour dresser tes plans et ourdir tes ruses. Va jusqu'à l'horrible. C'est maintenant l'épreuve de ton courage. Tu vois ce que tu endures. Il ne faut pas que tu sois condamnée à la risée par l'hymen de la fille de Sisyphes avec Jason, toi la fille d'un noble père, issue du Soleil. Tu as la science. En outre la nature nous a faites, nous autres femmes, absolument incapables de faire le bien, mais pour le mal les plus habiles des ouvrières. »
(Euripide, *Médée*, trad. Remacle.org).

⁹⁸ À cet égard, la description de la secousse intérieure et du dilemme de Médée lorsqu'elle rencontre Jason est admirablement rendu par Ovide dans les *Métamorphoses*, au livre VII, dont nous avons indiqué un extrait au début de cet article.

La voix intérieure peut être de mauvais conseil, surtout si elle est aveuglée par la colère. Quand le cheval noir est trop fougueux, il écrase toute autre possibilité sur son passage. Lorsque la colère est trop forte, rien n'y résiste, même si le sujet sait très bien que ce n'est pas bien. Il éprouve sa propre impuissance, devient ennemi de lui-même. Or Médée est incapable de faire taire cette colère en elle. Quant à l'intervention de Jason pour lui expliquer la situation, la rassurer sur son amour pour elle et la protection qu'il souhaite pour leurs enfants, cela ne fait qu'attiser davantage son courroux. Elle se sent encore plus humiliée. La rencontre avec Égée ferme définitivement en elle toute possibilité de repentir. La promesse de son accueil inconditionnel et de l'épouser offre à Médée une perspective de reconstruction après ce qui lui paraît être nécessaire pour tourner définitivement la page de son histoire douloureuse avec Jason : elle doit aller jusqu'au bout, tuer ses propres enfants, afin qu'il ne reste absolument rien d'elle à Jason après son départ, qu'il resente absolument le vide qu'elle laisse derrière elle.

En ce sens, la raison ne peut rien contre les émotions ; elle est impuissante à lutter contre elles et leur devient servile. Tout se passe comme si l'individu était captif de ses propres émotions, qui le poussent à agir par devers ce qu'il sait, en conscience, être juste.

Montaigne prend un exemple d'une émotion, la colère, qui peut faire prendre un tour inattendu aux événements, contre le bon sens et l'évidence des faits :

« C'est une passion qui se plaît en soi et qui se flatte. Combien de fois, nous étant ébranlés sous une fausse cause, si on nous vient à nous présenter quelque bonne défense ou excuse, nous dépitons-nous contre la vérité même et l'innocence ? J'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité. Piso, un personnage par tout ailleurs de notable vertu,

s'étant ému contre un sien soldat parce que, revenant seul du fourrage, il ne savait rendre compte où il avait laissé un sien compagnon, tint pour avéré qu'il l'avait tué, et le condamna soudain à la mort. Ainsi qu'il était au gibet, voici arriver ce compagnon égaré. Toute l'armée en fit grande fête, et, après forces caresses et accolades des deux compagnons, le bourreau mène l'un et l'autre en la présence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que celui serait à lui-même un grand plaisir. Mais ce fut au rebours : car, par honte et par dépit, son ardeur qui était encore en son effort, se redoubla ; et d'une subtilité que sa passion lui fournit soudain, il en fit trois coupables par ce qu'ils en avait trouvé un innocent, et les fit dépêcher tous trois : le premier soldat, parce qu'il y avait arrêt contre lui ; le second qui s'était écarté, par ce qu'il était cause de la mort de son compagnon ; et le bourreau, pour n'avoir obéi au commandement qu'on lui avait fait. »⁹⁹

C. La colère, comme toute émotion, transforme le jugement, le fait plier

Ce fait que rapporte Montaigne, ne nous apprend-il pas que la colère, comme émotion, a sa logique propre qui échappe à la logique ordinaire ? En effet, les émotions font plier le jugement, elles le font aller là où on ne l'attend pas. Aristote avait déjà discerné ce point :

« Nous portons autant de jugements différents, selon que nous anime un sentiment de tristesse ou de joie, d'amitié ou de haine. » (Aristote, *Rhétorique*, livre I, chapitre 2, 1356 a).

Montaigne reprend cette idée à sa façon : *« Au travers d'elle [la colère], les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. »* (Montaigne, *Les Essais*,

⁹⁹ Montaigne, *Les Essais*, livre II, chapitre 16, « De la colère », p. 717, éd. Villey-Saulnier aux PUF (nous avons modernisé l'orthographe).

II, 16). La colère nous rend aveugle et sourd à toute alternative. Elle plie les jugements à sa propre logique, comme une grille de lecture obligée, paralysant au passage les jugements alternatifs.

Que faire alors ? Trop de raison tue l'émotion, et donc l'humanité en nous ; mais trop d'émotions tue la raison, qui se débat, tournoie, sans trop savoir que faire et parfois, se fait la servante d'une passion démesurée et irrationnelle.

III - Comment maîtriser notre attelage en vue d'une vie bonne ?

A. Le conseil de Montaigne : ne jamais juger « à chaud » ; l'enjeu juridique

Pour Montaigne, il ne faudrait jamais juger sous le coup de l'émotion, de l'emportement. Un jugement, pour être adéquat, doit être neutre, froid, distancié : en ce sens, le vrai progrès de la vengeance à la justice est le passage obligé par le tiers (de la loi, du juge) qui permet de rendre un jugement exempt d'émotion et de passion. Montaigne, homme de droit, sait de quoi il parle :

« Nous-mêmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la colère nous dure. Pendant que le poulx nous bat et que nous sentons de l'émotion, remettons la partie ; les choses nous sembleront à la vérité autres, quand nous serons calmés et refroidis : c'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous. (...) Celui qui a faim, use de viande ; mais celui qui veut user de châtiment, ne doit avoir faim ni soif. Et puis, les châtiments qui se font avec paix et discrétion (discernement), se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit de celui qui les souffre. Autrement, il ne pense pas avoir été justement condamné par un homme agité d'ire et de furie ; et allègue pour sa justification les mouvements extraordinaires

de son maître, l'inflammation de son visage, les serments inusités, et cette sienne inquiétude et précipitation téméraire. » (idem).

Ce passage soulève un autre effet pervers de l'émotion : qui juge autrui sous le coup de l'émotion rend son jugement disproportionné et teinté de son humeur ; mais du coup il le rend aussi illégitime pour celui qui le reçoit, qui devient alors à son tour victime d'une injustice. Comment une sentence rendue sous le coup de l'émotion pourrait être adéquate ?

En réalité, c'est la conception même de la justice comme juste mesure qui est en jeu. Selon Aristote, la justice est « *rendre à chacun ce qui lui est dû* » (*Éthique à Nicomaque*). Son principe est donc l'égalité. Or ce principe est discernable rationnellement, surtout lorsque l'égalité stricte ne peut être respectée (c'est alors l'équité qui entre en jeu, bien plus exigeante du point de vue du jugement). La peine doit être proportionnée à l'acte qui a enfreint la loi ; personne ne voudrait d'une justice qui obéisse aux sentiments des juges. Ce serait le règne de l'arbitraire, au mieux de la fantaisie, au pire de la tyrannie. Rendre justice et plus largement gouverner selon les émotions n'est donc pas un bon calcul. En ce sens, faudrait-il les supprimer ? Une justice et une société réellement justes, bonnes, devraient-elles être ne juger que selon la raison ?

En effet, la moralité ne serait pas troublée par les jugements émotifs. Les sentences seraient absolument justes, les décisions non arbitraires. Le jugement serait « pur », pour reprendre l'expression de Kant. Si c'est impossible pour l'homme, étant viscéralement sensible, nous pourrions, par exemple, entrer les faits dans des algorithmes qui calculeraient objectivement les peines, les remises de peines selon le profil et les données statistiques... Ainsi la justice rendue ne pourrait pas être soupçonnée de favoritisme, ou de partialité.

B. Le danger d'une suppression des émotions : l'enjeu moral

Pourtant, il serait calamiteux de vouloir supprimer les émotions ou de vouloir trop les mettre à distance. La justice, ainsi que l'État, seraient alors bien « *le plus froid des monstres froids* » tel que le décrit Nietzsche.

Or, la justice est aussi dans son humanité, sa sensibilité, le doute qui s'empare des juges. L'émotion garantit l'empathie, ouvre la compréhension d'autrui, parce qu'elles sont ressenties dans notre chair. Au fond, les émotions nous mettent en mouvement, dans l'action, mais aussi vers autrui.

Cela ne veut pas dire que tout est pardonnable et excusable, mais au moins elle rend possible, encore, l'humanité de l'individu. Que reste-t-il une fois qu'on a tout perdu ? Le regard d'autrui est bien celui source de honte, mais aussi de réconciliation, de pardon possible. C'est dans le regard d'autrui que j'accède à son humanité, à notre humanité. L'humanité et la faillibilité de la justice sont-elles ou non préférable au jugement froid, impartial, statistique ?

Nous pourrions dire la même chose de la médecine : une médecine qui n'a affaire qu'à des corps, des statistiques, des probabilités, des éléments chimiques... est-elle encore médecine ou réparation de machines défectueuses ? Qui veut évacuer les émotions au nom de la raison s'expose radicalement à l'inhumanité des rapports humains¹⁰⁰. Il n'y a certainement rien de pire.

Kant nous rappelle que le respect est un sentiment envers autrui, mais le seul qui puisse être à la fois un devoir et être universel. Je ne peux pas aimer tout le monde, ni être tenu

¹⁰⁰ Sur ce point, comment ne pas penser à la barbarie nazie ? Elle a moins péché par défaut de raison que par excès de raison, en évacuant toute empathie et donc tout sentiment d'humanité envers nos semblables, comme l'atteste la réduction à des numéros des déportés et le traitement inhumain des camps.

de le faire. En revanche, je me dois de respecter l'humanité de l'autre, parce qu'il est une personne et non une chose. Il en fait un impératif catégorique et moral universel. Il met ainsi en garde contre toute tentative d'instrumentalisation d'autrui ou de soi-même, qui peut être un réflexe sous le coup de l'émotion et notamment dans un désir de vengeance.¹⁰¹ C'est le cas de Médée : elle est instrumentalisée par Jason pour obtenir la Toison d'Or, jetée aux oubliettes lorsqu'elle lui est moins utile que Créuse pour affermir sa position politique et sociale. Or elle-même, dans son désir de vengeance, instrumentalise ses enfants pour le pire : en les tuant, elle veut se venger du père qui la délaisse. La faute morale absolue de Médée, c'est la négation du respect de l'humanité, de la bienveillance nécessaire et désintéressée d'une mère pour ses enfants, au nom d'une vengeance parce que son orgueil a été blessé lui-même.

C. L'enjeu éducatif

Gérer ses émotions est primordial en société, si nous voulons pouvoir vivre ensemble. L'éducation n'est pas qu'une transmission de savoirs : elle est aussi l'apprentissage du vivre ensemble avec autrui, dans un monde commun, avec des lois, des règles, qui ne sont pas forcément celles que nous voudrions. Certes, cela bride la personnalité. Mais l'épanouit aussi : c'est parce que les rapports avec autrui peuvent être apaisés par la discussion, par l'expression pacifique et respectueuse des sentiments, des idées, des émotions, que nous pouvons nous épanouir en société et dépasser nos représentations subjectives. L'émotion bien comprise, avec la raison, permet de bâtir une intersubjectivité pacifiée et

¹⁰¹ « Traite l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours et en même temps comme une fin, jamais simplement comme moyen » (*Fondements de la métaphysique des mœurs*).

épanouissante, où le désaccord est une étape et non une fermeture.

Ainsi, plutôt que de supprimer les émotions ou de chercher à les anesthésier, il faut donc apprendre à les dompter, à composer avec, à les dresser. Descartes est tout à fait confiant dans cette hypothèse : « *Ceux même qui ont les plus faibles âmes pourraient acquérir un empire très absolu sur toutes leurs passions, si on employait assez d'industrie à les dresser et à les conduire* » (Descartes, *Les Passions de l'âme*, article 50).

C'est pourquoi l'éducation est essentielle à une telle maîtrise. Kant, par exemple, estime que la maîtrise de ses émotions et la discipline du corps est un vecteur essentiel de la maîtrise de sa raison. En effet, l'enfant a la tentation de céder à tous ses désirs, à tous ses caprices. Il est gouverné par ses émotions. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, après tout, nous sommes des êtres sensibles : nous ne pouvons les éradiquer sans supprimer une partie de notre humanité (ce qu'il manque aux robots, ce sont bien les émotions !). Mais laisser les émotions en friche et couvrir le terrain de notre humanité est une erreur : pour pleinement réaliser notre raison, nous devons dompter nos émotions. C'est l'enjeu de « la partie négative de l'éducation » (Kant, *Réflexion sur l'éducation*) : il s'agit d'apprendre à discipliner le corps pour mieux discipliner l'esprit et le rendre ouvert au travail intellectuel. D'où l'importance des rituels et du « dressage » éducatif : rester assis plusieurs heures sur une chaise, se concentrer, se forcer à tracer des lettres, à répéter, à mémoriser, selon des emplois du temps et des habitudes déterminées... alors qu'il fait beau dehors et que nous n'avons qu'une envie, courir et profiter du soleil. Cette éducation « négative » permet l'apprentissage, ou « éducation positive » (au sens où le sujet apprend quelque chose alors que le négatif est au sens de la limitation).

Chez les Grecs, l'éducation se double d'une dimension éminemment éthique : elle vise l'apprentissage de la vertu, par

l'habitude (« *hexis* ») de bien agir. Il s'agit de tendre à la vie bonne en élevant son esprit et en le tournant vers la sagesse :

« Supposons à présent que la partie supérieure de l'esprit l'emporte, et conduise à une vie réglée et à l'amour de la sagesse : ils passent leur existence d'ici-bas dans le bonheur et l'union. Maîtres d'eux-mêmes, réglés dans leur conduite, ils ont réduit en esclavage ce qui faisait naître le vice de l'âme, et libéré ce qui produisait la vertu. A la fin de leur vie, porté sur leurs ailes, allégés, ils sortent vainqueurs de la première de ces trois manches véritablement olympiques, et ni la sagesse humaine ni le délire divin ne peuvent donner à l'homme plus grand bien. » (Platon, *Phèdre*, op. cit., 256 b).

Chez Aristote, le temps de la formation de la vertu dure toute la vie. L'acquisition de la disposition morale passe par de bonnes habitudes, qui se pratiquent quotidiennement. Cette acquisition de la vie morale est à la fois l'accomplissement et la finalité de la vie humaine. Le but est la capacité de mettre en œuvre de la meilleure façon possible, des choix qui répondent à la juste mesure et à la prudence dans l'action, alors qu'on se trouve confronté à des choix teintés de contingence et de marge incompressible d'erreur.¹⁰²

Les émotions sont-elles donc un danger contre lequel la raison devrait se dresser tel un rempart ? Elle-même, telle Médée, est fragilisée par les émotions, qui dénaturent ses jugements, lui font perdre la tête. Cependant, ce serait profondément une erreur de vouloir trop contenir les émotions, de tenter de les éradiquer. Notre humanité est en jeu dans nos émotions : une raison trop froide, trop imperméable, qui ne serait plus sujette au doute et à l'empathie, incapable de colères justes, serait tyrannique et, en un mot, inhumaine.

¹⁰² Sur ce point, voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, notamment en X, 3.

Toute la difficulté est alors de se trouver une disposition qui sache écouter les émotions, vectrices de sincérité, tout en gardant le cap d'une vie bonne, où la bonne action s'effectue en temps opportun. Cela est le travail d'une vie, et qui-conque s'attache à cela sait combien ce chemin difficile appelle à la modestie et ôte la tentation de juger trop hâtivement autrui.

Ce que dit l'émotion à la raison

Charlotte HEBRAL

Professeure agrégée de Lettres Modernes



**Pierre Paul Rubens, *Le Jugement de Pâris*, 1638-1639,
Musée National du Prado, Madrid¹⁰³**

Que peut la raison face aux émotions ? Quelle drôle de question posée à la littérature. Le premier élan, le plus instinctif, celui de la lectrice, serait de dire : ne faut-il pas plutôt inverser le propos et demander : comment faire de la littérature sans émotions, sans passions ? Quel écrivain, qu'il soit romancier, poète, homme ou femme de théâtre, prône la raison ? Racine a-t-il pensé à modérer sa *Bérénice*, sa *Phèdre* ou son *Andromaque* ? Molière s'est-il dit que le *Bourgeois*

¹⁰³ Ce tableau fait référence à l'épisode mythologique de la pomme de la discorde, apportée par Eris, déesse de la discorde, pour semer le trouble dans le cœur de Pâris, qui dut dire que d'Athéna, Aphrodite ou Héra était la plus belle.

Gentilhomme ou *l'Avare* seraient peut-être un peu trop caricaturaux pour l'époque ? Bien sûr que non, et heureusement. Sans émotions, la littérature n'existerait pas. Sans passions, pas d'émotions ; et sans émotions, pas de livres.

Qu'elles provoquent le désir d'écrire, et soient alors la source de motivation de l'écrivain, ou qu'elles soient la matière même du livre, et prennent alors le visage et le ton voulu pour transporter le lecteur dans un univers particulier, les émotions sont la source de toute littérature. Nous avons tous le souvenir d'une page où l'émotion est telle qu'elle renverse le lecteur, qu'elle l'emporte en son sein et le convainc de la véracité du sentiment exprimé par les mots.

Comment, par exemple, ne pas succomber à la plume de Louis Aragon lorsque son personnage principal, Aurélien¹⁰⁴, parle de Bérénice, la femme dont il est en train de tomber amoureux. Lui, le célibataire, le cartésien, le solitaire. Elle, la femme mariée, laide, sans attraits, banale, mais transformée, fantasmée, par l'œil de celui qui lui succombe :

« Qui n'a jamais éprouvé ce sentiment étrange de se retrouver en face d'une inconnue à un rendez-vous d'une femme passionnément aimée, dont on était tout entier occupé, mais qu'on connaissait encore à peine ? Il avait suffi d'un changement léger de la coiffure, d'une robe différente, ou de l'atmosphère d'un lieu public pour rendre méconnaissable celle qu'on croyait déjà à jamais fixée dans la mémoire. Qui n'a pas éprouvé ce désappointement ne sait rien du véritable amour.

Aurélien l'éprouvait rien qu'à imaginer Bérénice, sans avoir besoin de la voir. Mais comme il n'avait jamais aimé, il ne savait pas que cette irritation devant l'image évoquée, l'insatisfaction qu'elle lui apportait, c'était autre chose que l'effet d'une observation distraite. Il ne rêvait pas que ce pût être l'amour.

¹⁰⁴ *Aurélien*, Paris, Gallimard, collection Folio, p. 147-148, 1966.

Il se gourmandait d'être si mauvais à rétablir une physionomie, n'importe quelle physionomie. C'était pour lui soudain un dogme établi qu'il avait ce défaut. « C'est cela – pensait-il –, je ne suis pas physionomiste ». En réalité, il avait plusieurs instantanés de Bérénice, mais si divers qu'il n'arrivait pas à les concilier. Il ne lui semblait pas que ce fut la même femme. Ces lueurs qu'il avait d'elle étaient discordantes, comme ses traits, même au vrai. Mais c'était cela qu'il acceptait quand il la voyait, parce que la vue ne se discute pas ; et qu'il rejetait dans ses souvenirs, parce que la mémoire a la réputation d'être infidèle, et que tout le monde sait qu'elle embellit ou qu'elle est incapable de reproduire ce qui fait le charme d'un visage. Ce rien fugitif...

Alors il se prenait à reconstituer par le détail ces traits auxquels il prenait un si inexplicable intérêt. Il tenait le menton, les pommettes, le front, l'auréole des cheveux, la lèvre, le sourire, un geste, il n'y manquait presque plus rien quand il retrouvait les yeux : et les yeux venaient tout détruire. Ils s'éveillaient dans ce visage, ils l'éclairaient, de leur clarté noire, plus grands que nature, comme des charbons polis, non, plus brillants que cela. Cette lumière anéantissait le reste, elle devenait l'essentiel, elle faisait disparaître l'essence...

Il se disait qu'il ne l'avait vraiment bien vue qu'à cette minute, en dansant, où elle avait les yeux clos. La femme aux yeux ouverts venait à chaque instant s'interposer entre lui et la femme aux yeux fermés, celle de qui l'image pour quelque trouble raison lui paraissait se prolonger dans son propre passé, dans des rêves, des fantaisies de son cœur et de ses sens¹⁰⁵ ».

Une femme double. Une femme trouble aux yeux de l'homme qui l'aime. Voilà comment Bérénice apparaît aux yeux d'Aurélien. La raison de cet homme ne peut rien face à ses

¹⁰⁵ *Ibid*, Chapitre XIV, p. 143.

émotions. Il aime, et cet amour les perdra. Elle mourra dans ses bras des années plus tard, après une soirée pendant la guerre, fauchée par une rafale de mitrailleuse allemande au détour d'un chemin de campagne, comme pour honorer le *fatum* inhérent à son nom. *Aurélien* est le roman d'une histoire d'amour, mais c'est aussi une tragédie.

Le visage de Bérénice, tantôt belle, tantôt laide, est partout dans le roman. Comment ne pas penser aux premières lignes du livre, si pleinement teintées d'ironie : « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. » Pour autant, tout le roman tourne autour de cette question : comment résister ? Comment éviter de succomber au charme de Bérénice, mariée, honnête, inaccessible ? Aurélien met toutes ses forces dans la bataille, et use de sa raison, de son raisonnement, pour s'éloigner de cette femme. Il y réussira pendant vingt ans, sans pour autant oublier Bérénice. La raison a donc permis ici d'éviter tout passage à l'acte, mais les émotions, elles, sont restées intactes dans le cœur du personnage, et ce pendant des années. La raison ne serait-elle donc capable que d'éloigner les émotions ? Peut-elle les vaincre, et d'ailleurs, s'agit-il véritablement d'un combat ? Les deux notions sont-elles antagoniques à ce point ?

Pour mieux cerner l'imbrication entre raison et passion en littérature, il faut revenir aux questions fondamentales. Qu'est-ce au juste que la raison ? Est-ce la capacité de dire ce qui est bien ou ce qui ne l'est pas, serait-ce un synonyme de la morale ? Est-ce la façon dont on raisonne, nous pourrions alors envisager un fonctionnement logique, quasi-scientifique de la raison ? Est-ce enfin ce qui contrebalance les émotions, et qui serait le pendant des sensations, de leur expression ?

Ce qui se joue dans le rapport entre émotions et raison, ce n'est pas tant les dichotomies éventuelles entre les termes, que la perception que nous avons de ces termes. En particulier

en littérature. Quel point commun entre Paul Scarron, auteur du dix-septième siècle, mari de Françoise d'Aubigné, future madame de Maintenon, homme qui se définit lui-même comme un être « tout circonflexe » dans la préface de son *Roman Comique*¹⁰⁶, à cause de ses rhumatismes déformants et atrocement douloureux ; Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, le dramaturge Rococo, celui que l'on classe souvent dans les préévolutionnaires, qui exprime l'amour avec de nombreuses mais nécessaires circonvolutions pour arriver au cœur des hommes ; et Gustave Flaubert, qui, dans son *Éducation Sentimentale*¹⁰⁷ nous livre un personnage, Frédéric, incapable de faire des choix, faible face à ses émotions et à celles des autres, et pourtant, relativement heureux dans sa velléité à la fin d'une vie que d'autres ont gâché bien davantage. Quels points communs entre ces trois auteurs, si ce n'est l'usage de leur raison dans le monde ?

Il est nécessaire alors d'entrer un peu dans la littérature de ces auteurs. Il est indispensable de se demander comment trois siècles de littérature peuvent, en quelques œuvres, répondre à cette question : que peut la raison face aux émotions ? Comment la perception du monde par l'auteur, et par le prisme de la fiction, constitue-t-elle en soi un exercice de la raison face aux émotions, et donc dans une certaine mesure une réponse, personnelle, subjective, incomplète mais véritable face aux mystères du monde ?

Commençons avec Paul Scarron. Un être malade, qui ne pouvait sortir de sa chambre que très difficilement, qui a passé une grosse partie de sa vie sur un fauteuil adapté à son corps déformé, et qui a beaucoup souffert, tant les rhumatismes et autres maladies associées lui causaient de violentes

¹⁰⁶ Paul Scarron, *Le roman comique*, Paris, collection folio, 1985.

¹⁰⁷ Gustave Flaubert, *L'Éducation Sentimentale*, Paris, collection les classiques de poche, 2002.

crises inflammatoires. Il avait même rédigé son épitaphe, dans un style caustique irrésistible, de la manière suivante :

« Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde qu'aucun ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille¹⁰⁸. »

Dans son *Roman Comique*, l'écrivain met en scène une troupe de comédiens qui va de ville en ville pour gagner sa vie. Il décrit une réalité du dix-septième siècle, celle des troupes itinérantes, et ce dans la région du Mans. Ce qui semble intéressant dans ce roman, c'est la manière dont l'auteur lui-même a mis en mots ses émotions, afin d'atténuer ses souffrances, insupportables, dans la vie. Je m'explique : l'auteur a passé plus de la moitié de sa vie dans un fauteuil, les jambes plus ou moins paralysées, et pour combattre les émotions qui l'assaillaient parfois, il a choisi le genre comique. Coïncidence ? Non seulement le rire a été choisi par l'auteur, mais il s'est pour ainsi dire donné des avatars dans son roman, il s'est dédoublé, faisant de ce qu'il était dans la vie deux personnages opposés mais complémentaires.

C'est ainsi que Destin, un des personnages principaux, le beau comédien, l'homme aux valeurs chevaleresques, incarne dans le roman l'être valeureux et fort que Scarron aurait aimé être. Il évolue dans une troupe de comédiens, à laquelle se greffe très vite un avocat de province, Ragotin, dont le nom évoque la médisance aussi bien qu'une apparence physique disgracieuse, tout à fait semblable à celle de Scarron lui-

¹⁰⁸ Paul Scarron, « Épitaphe », dans *Œuvres*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, David, Durand, Pissot, 1752, 12 volumes.

même. Mais le personnage, s'il est souvent moqué, victime de « disgrâces », est surtout présenté comme le bouc émissaire, le trublion nécessaire dans la farce, celui que l'on adore détester. Ce sentiment ambivalent, de pitié et d'amusement, ou d'agacement, prend corps dès la description du personnage, toute à son image :

« Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier et le clergé de la province de se faire prêtre et même de se faire prélat à beaux sermons comptants. C'était le plus petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie ; et, quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant et assez mauvais poète pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. »¹⁰⁹

C'est assez transparent à la lecture de ces quelques lignes : Scarron a beaucoup d'humour. Faire de ce petit être de Ragotin un « poète », c'est faire de lui le double de l'auteur, et admettre des tares, certes augmentées pour les besoins de la comédie, mais bien réelles.

Ainsi, en riant, les émotions s'expriment et paradoxalement, s'éloignent, ce qui permet ensuite de revenir à des sujets plus sérieux, comme la condition des comédiens au dix-septième siècle, condition dont se préoccupe beaucoup Scarron dans son roman. Cela lui permet aussi de poser avant l'heure la question du statut du comédien, dans une société où vivre en marge posait déjà problème.

Pour autant, suffit-il d'évoquer le pouvoir de distanciation du rire pour résoudre l'équation et dire que les émotions,

¹⁰⁹ Paul Scarron, *Le roman comique*, Paris, collection folio, 1985, p. 86-87.

en étant exprimées, sont évacuées ? Ce serait réduire le pouvoir de la littérature et de ses mots, et Marivaux, aussi comique que complexe, est là pour en attester. Dans une pièce comme *La Dispute*¹¹⁰, le dramaturge exprime l'opposition entre la raison – du plus fort –, et les émotions – des plus faibles. En effet, un Prince, accompagné d'une jeune aristocrate qu'il tente de séduire, Hermiane, lui propose de vivre une étrange expérience : il lui avoue que son père, vingt ans plus tôt, a mis en nourrice quatre enfants blancs, et qu'il les a fait élever hors du monde. Une fois adolescents, les jeunes gens sont confrontés les uns aux autres, au compte-goutte, afin d'interroger l'inconstance des deux sexes. Le débat inaugural de la pièce, oppose le Prince et Hermiane autour de cette question. le Prince défend le sexe masculin, sous couvert d'une certaine galanterie, et Hermiane défend son sexe, persuadée que les a priori de la gent masculine sur les femmes sont faux.

Largement teintée par la préoccupation liée à l'éducation au dix-huitième siècle¹¹¹, et influencée par les recherches scientifiques qui se sont interrogées sur la capacité des hommes à vivre dans la nature¹¹², la pièce permet de montrer que le tempérament naturel, celui qui n'est pas éduqué ni poli par une connaissance de l'autre, et sa méfiance associée, est le creuset de bien des émotions, que le spectateur de l'époque comme celui de notre temps qualifierait volontiers de comique, mais qui font aussi réfléchir sur la portée de ce comique.

Quand les deux femmes se rencontrent par exemple, ce n'est pas l'amour ni la fraternité qui prime, mais bien la haine.

¹¹⁰ Marivaux, *La Dispute*, Paris, collection folio plus classiques, 1987.

¹¹¹ Citons entre autre une lecture fondamentale pour les écrivains du siècle : Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation*, 1762.

¹¹² Le questionnement sur le rapport nature/culture est lié à l'accroissement du mouvement colonial européen. La question du rapport entre les peuples se pose alors dans tous les domaines. En littérature par exemple, Jean-Jacques Rousseau dénonce la suprématie blanche dans son *Discours sur les fondements et l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

Chacune se pense plus belle que l'autre, et le narcissisme exacerbé par la présence toute nouvelle d'un ruisseau, d'un miroir et d'un portrait, trois objets propres à refléter les corps, déclenche une rivalité que rien ni personne ne peut, à priori, raisonner :

« Eglé : Mais que vois-je ? Encore une autre personne ?

Adine : Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que ce nouvel objet-ci ?

Elle avance.

Eglé : Elle me considère avec attention, mais ne m'admire point ; ce n'est pas là un Azor.¹¹³ (Elle se regarde dans son miroir) C'est encore moins une Eglé... je crois pourtant qu'elle se compare.

Adine : Je ne sais que penser de cette figure-là, je ne sais ce qui lui manque, elle a quelque chose d'insipide.

Eglé : Elle est d'une espèce qui ne me revient point.

Adine : A-t-elle un langage ?... Voyons... Êtes-vous une personne ?

Eglé : Oui assurément, et très personne.

Adine : Eh bien ! N'avez-vous rien à me dire ?

Eglé : Non, d'ordinaire on me prévient, c'est à moi qu'on parle.

Adine : Mais n'êtes-vous pas charmé par moi ?

Eglé : De vous ? C'est moi qui charme les autres. »

(...)

« Adine : C'est à la plus belle à attendre qu'on la remarque et qu'on s'étonne.

Eglé : Et bien étonnez-vous donc !

Adine : Vous ne m'entendez donc pas ? On vous dit que c'est à la plus belle à attendre.

Eglé : On vous répond qu'elle attend.¹¹⁴ »

¹¹³ Un homme.

¹¹⁴ Marivaux, *La Dispute*, Paris, collection folio plus classiques, 1987, scène 6, p. 22-23.

Ces deux femmes ne s'aiment pas, pourtant, elle ne se connaissent pas, c'est leur première rencontre. Malgré leurs similitudes physiques, elles ne se reconnaissent pas de points communs, et c'est une scène qui oscille très nettement entre comique et tragique, entre le rire que peut provoquer cette situation ubuesque : deux femmes attendent que l'une s'incline devant la beauté de l'autre; et la sensation de malaise, très souvent présente dans cette pièce, puisque le dialogue se tend immédiatement, dévoilant la noirceur des cœurs et des intentions.

En effet, c'est bien un jeu de domination qui se noue ici, où l'une et l'autre attendent que la plus faible cède. Ce jeu de dupe se prolonge ensuite dans la pièce au point de créer une dispute générale, qui suscite de la part d'Hermiane, la jeune femme témoin de cette mise en scène, la réaction suivante dans la dernière scène :

« Non, laissez-moi, Prince, je n'en veux pas voir davantage, cette Adine et cette Eglé me sont insupportables ; il faut que le sort soit tombé sur ce qu'il y aura jamais de plus haïssable parmi mon sexe ». ¹¹⁵

Les émotions, dans cette pièce, l'emportent, ou du moins semblent l'emporter. Si l'on se contente de considérer les éclats de voix des différents personnages, il semblerait que tous ne cherchent qu'à attirer l'attention sur eux, pour mieux briller. Pour autant, il ne faut pas oublier la question de la motivation dramaturgique. Peut-on envisager cette pièce comme la simple volonté de montrer une discorde générale ? Ne peut-on pas comprendre que si Marivaux met en scène ces passions, c'est justement pour faire apparaître un au-delà des apparences, une vérité du cœur, une connaissance de l'homme et de sa nature, dont l'homme lui-même ignorait peut être, jusqu'à sa mise en mots, l'existence.

¹¹⁵ *Ibid*, p. 41.

Dès lors, il faudrait envisager que ce qui est dit, montré, écrit en littérature, ne soit pas toujours à lire directement. Il s'agit d'interroger la raison du lecteur, qui devient capable de juger en creux de l'usage à faire de telle ou telle page, de telle ou telle réflexion. Nous revenons alors à la notion de perception. La perception objective est donnée par les mots, mais les mots, par leur polyphonie, peuvent être interprétés de multiples façons. Pour comprendre ce que la raison peut face aux émotions, il faudrait donc, dans un dernier temps de la réflexion, penser que la perception des textes dépend aussi – et surtout ? – de la clairvoyance du lecteur. Un lecteur qui sait ce qu'il lit, qui le comprend, est capable d'exercer sa capacité de raisonnement, en un mot : son sens critique.

Si nous parlons de sens critique, j'invoquerais, pour terminer ce trop rapide cheminement dans la perception subjective que je peux avoir du rapport entre la raison et les émotions, Gustave Flaubert et la troisième partie de l'*Éducation Sentimentale*. Il faut rappeler les faits. En 1869, juste avant les événements de la Commune de Paris¹¹⁶, paraît ce roman en trois parties qui se veut – Flaubert le dit lui-même – « un roman d'amour, de passion, mais de passion comme il en existe maintenant, c'est-à-dire inactive ».¹¹⁷ Seul problème, cette passion se déploie pendant les années 1840-1851, soit entre la fin de la Monarchie de Juillet et l'ascension de Napoléon Bonaparte au pouvoir par son coup d'État du 2 décembre 1851. Autant dire que la révolte de 1848 est le centre du roman, comme il est un des pivots pour comprendre l'histoire du dix-neuvième siècle. En 1848, le peuple se soulève et prend les Tuileries pour renverser le pouvoir de Louis-Philippe, alors sur le trône, au profit, de la

¹¹⁶ La Commune de Paris est une période insurrectionnelle de l'histoire de Paris qui dura plus de deux mois, de mars 1871 à mai 1871.

¹¹⁷ Lettre de Gustave Flaubert à madame Leroyer de Chantepie, octobre 1864.

République. C'est le combat des Républicains contre les monarchistes.

Les lecteurs s'attendaient donc à ce que Flaubert, lui-même jeune homme lors de la révolte de 1848, propose une page d'histoire clairement présentée sous couvert de littérature. C'était vraiment ne pas bien comprendre Flaubert que d'attendre cela. En effet, après *Madame Bovary* en 1857, ce roman qui se passe à la campagne et qui est, au dire même de son auteur, un « roman sur rien », Flaubert a réitéré la performance en parlant de l'histoire sans prendre parti, sans décrire les horreurs de la révolte civile, mais en prenant le point de vue naïf et velléitaire du jeune Frédéric, amoureux fou de madame Arnoux, une femme fidèle et mariée, et traversant, au sens propre, la bataille comme l'aurait fait Candide sur son champ de bataille¹¹⁸ ou Fabrice dans *La Chartreuse de Parme*¹¹⁹.

Ainsi, littéralement, le jeune Frédéric, par curiosité, sort d'un hôtel dans lequel il a passé la nuit avec sa maîtresse, Rosanette, une jeune lorette¹²⁰ qui se substitue sur le plan physique à madame Arnoux qui l'a rejeté, et assiste à la révolte de 1848. Elle est décrite en ce termes :

« Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe s'élevaient. Un remous continu faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais morts. Il lui semblait assister à un spectacle.

Au milieu de la houle, par-dessus des têtes, on aperçut un vieillard en habit noir sur un cheval blanc, à selle de velours.

¹¹⁸ Dans le conte philosophique *Candide*, écrit par Voltaire en 1759, le début du chapitre III relate l'arrivée du personnage sur un champ de bataille, qu'il traverse sans comprendre qu'il enjambe des cadavres et assiste aux conséquences d'un conflit.

¹¹⁹ Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.

¹²⁰ Une lorette est une prostituée.

D'une main, il tenait un rameau vert, de l'autre un papier, et les secouait avec obstination. Enfin, désespérant de se faire entendre, il se retira.

La troupe de ligne avait disparu et les municipaux restaient seuls à défendre le poste. Un flot d'intrépides se rua sur le perron ; ils s'abattirent, d'autres survinrent ; et la porte, ébranlée sous des coups de barres de fer, retentissait ; les municipaux ne cédaient pas. Mais une calèche bourrée de foin, et qui brûlait comme une torche géante, fut traînée contre les murs. On apporta vite des fagots, de la paille, un baril d'esprit-de-vin. Le feu monta le long des pierres ; l'édifice se mit à fumer partout comme un solfatare ; et de larges flammes, au sommet, entre les balustres de la terrasse, s'échappaient avec un bruit strident. Le premier étage du Palais-Royal s'était peuplé de gardes nationaux. De toutes les fenêtres de la place, on tirait ; les balles sifflaient ; l'eau de la fontaine crevée se mêlait avec le sang, faisait des flaques par terre ; on glissait dans la boue sur des vêtements, des shakos, des armes ; Frédéric sentit sous son pied quelque chose de mou ; c'était la main d'un sergent en capote grise, couché la face dans le ruisseau. Des bandes nouvelles de peuple arrivaient toujours, poussant les combattants sur le poste. La fusillade devenait plus pressée. Les marchands de vins étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait. Cela faisait rire.

Frédéric fut ébranlé par le choc d'un homme qui, une balle dans les reins, tomba sur son épaule, en râlant. À ce coup, dirigé peut-être contre lui, il se sentit furieux ; et il se jetait en avant quand un garde national l'arrêta.

- C'est inutile ! le Roi vient de partir. Ah ! si vous ne me croyez pas, allez-y voir !

Une pareille assertion calma Frédéric. La place du Carrousel avait un aspect tranquille. L'hôtel de Nantes s'y dressait toujours solitairement ; et les maisons par derrière, le dôme du Louvre en face, la longue galerie de bois à droite et le

vague terrain qui ondulait jusqu'aux baraques des étalagistes, étaient comme noyés dans la couleur grise de l'air, où de lointains murmures semblaient se confondre avec la brume, – tandis qu'à l'autre bout de la place, un jour cru, tombant par un écartement des nuages sur la façade des Tuileries, découpait en blancheur toutes ses fenêtres. Il y avait près de l'Arc de Triomphe un cheval mort, étendu. Derrière les grilles, des groupes de cinq à six personnes causaient. Les portes du château étaient ouvertes ; les domestiques sur le seuil laissaient entrer. »¹²¹

Dans ce texte, deux choses s'opposent : d'un côté Frédéric, véritable électron libre dans la mêlée de l'histoire, avance sans se soucier de ce qui l'entoure ; le percevant même comme un jeu : « s'amusant follement ». Non seulement il s'amuse, mais il adopte face à une situation tragique, la mort, un point de vue neutre, qui peut paraître indécent à la première lecture. Loin de s'émouvoir de la situation qu'il a sous les yeux, le jeune homme avance sans surprise ni colère face à l'horreur : « Frédéric sentit sous sa main quelque chose de mou, c'était la main d'un sergent en capote grise, couché la face dans le ruisseau. » Sa raison ne lui dit rien, ses émotions non plus : il est neutre.

Cette attitude de passivité dans l'histoire a été le creuset de nombreuses querelles à propos de ce roman : comment accepter une telle indifférence aux choses, une neutralité, une absence de point de vue sur l'histoire ? Et pourtant, à y regarder de plus près, ne la voit-on pas, l'histoire ? Ne perçoit-on pas, dans cet extrait-mais aussi dans toute l'*Éducation Sentimentale* la dénonciation, non pas de tel ou tel parti, mais de la bataille en elle-même, des combats, de la violence ? En observant la scène que ce texte met sous nos yeux, il faut comprendre que la perception de Frédéric peut

¹²¹ Gustave Flaubert, *l'Éducation Sentimentale*, Paris, Les classiques de poche, 2002, Troisième partie, chapitre I, p. 426-427.

aussi être celle du lecteur. Lorsqu'il dit « les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais morts », il ironise sur le point de vue naïf de son personnage certes, mais il retranscrit aussi une information importante dans l'histoire : la révolution de 1848, par sa violence, sa rapidité, et les morts qu'il y a eu des deux côtés, rend irréelles les tragédies qui lui sont attachées. Ne pas donner de sens à l'histoire, mais la décrire, c'est déjà lui donner un sens, puisqu'on parle de l'événement.

Ainsi, ce type de description : « De toutes les fenêtres de la place, on tirait ; les balles sifflaient ; l'eau de la fontaine crevée se mêlait avec le sang, faisait des flaques par terre » ne décrit peut-être pas les combats, mais en métaphorisant le réel, ouvre la perspective du lecteur, son imagination, et l'invite à se représenter la scène, atroce, du sang et de l'eau mêlés.

Ainsi, la raison du lecteur est active, il est invité à penser l'histoire selon le point de vue de Frédéric d'abord, puis selon le point de vue du narrateur ensuite, ce qui lui permet de comprendre ce qui s'est passé à cette époque, d'en avoir un autre point de vue que celui de l'historien, du sociologue ou du journaliste.

Si l'on achève cette pensée par ce constat, nous ne pouvons pas dire que la raison peut directement exercer son influence sur les émotions. Il faudrait dire plutôt que les émotions du lecteur, suscitées par les émotions du ou des personnages littéraires, font appel, dans un second temps, à sa raison, pour juger non pas de ce qu'il lit au moment où il le lit, mais pour réfléchir l'histoire dans un contexte plus large, et pour replacer éventuellement la réflexion dans un contexte plus contemporain. Le texte, tant décrié à sa sortie, est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands romans de Flaubert, justement parce qu'il possède un véritable point de vue sur l'histoire en train de se faire.

En faisant le type de description qui suit, Flaubert invite tous les lecteurs à exercer leur raison, à s'interroger sur ce

que Jan Kott appelle très justement « la roue de l'histoire », sur ce perpétuel retour du même qui implique alors l'absolu nécessité de s'interroger sur son histoire, de la replacer dans son contexte ; et d'en parler, pour se demander, toujours, comment éviter de reproduire la violence :

« L'insurrection avait laissé dans ce quartier-là des traces formidables. Le sol des rues se trouvait, d'un bout à l'autre, inégalement bosselé. Sur les barricades en ruine, il restait des omnibus, des tuyaux de gaz, des roues de charrettes ; de petites flaques noires, en de certains endroits, devaient être du sang ».¹²²

Si l'on souhaite, en espérant que ce ne soit pas un vœu pieux, que la raison et les émotions soient complémentaires, dans un cheminement intellectuel raisonné et raisonnable, il est important de penser que la littérature est un bon témoignage des temps. Justement parce qu'elle est celle qui fait des émotions la substance active du livre, elle permet aussi à la raison de s'exercer ; pas seulement en aimant ou en n'aimant pas une œuvre, mais en lisant, en se demandant toujours quels raisonnements peuvent naître à partir d'un texte, quelle portée il pourrait avoir, comment la perception, pourtant subjective, d'un écrivain, peut devenir, à condition de les multiplier, le moyen de constituer sa propre conscience, plus objective, parce que plurielle, et plus empreinte de raison, parce que consciente que l'expression des émotions, en littérature, permet aussi de percevoir le monde dans une globalité pacifié.

¹²² *Ibid*, p. 496.

Histoire de la Raison scientifique

« Contribution à l'étude historique des rapports entre raison, perception et représentation dans la science physique à l'époque classique en Europe »

Manuel SAMUELIDES

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'École Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace. Habilité à diriger des Recherches.

Dès l'Antiquité grecque puis romaine, la raison désigne la faculté de calculer et d'établir des énoncés vrais en appliquant des règles logiques¹. Au Moyen-Age, en Europe chrétienne, le christianisme établit comme incontestable la création de l'univers et de l'homme doué de raison par un être tout-puissant, la raison est utilisée principalement en théologie et l'activité scientifique diminue tandis que fleurit la science dans les pays musulmans (Avicenne, Averroes).

Cependant, les croisades et la reconquête de l'Espagne établissent un contact culturel de l'Europe avec la science arabe. La venue en Italie de nombreux érudits grecs favorise un retour aux langues orientales, grec et hébreu et à la philosophie antique, mouvement qualifié d'humaniste. D'autre part, le développement technologique considérable de l'Europe (armement, métallurgie, construction) permet la mise à disposition d'outils nouveaux. Ceux-ci ne tardent pas à être employés comme instruments de mesure et des résultats d'observation de plus en plus nombreux sont mis à la disposition des penseurs (théologiens puis philosophes) qui réfléchissent sur l'organisation du monde.

Enfin, la découverte de nouveaux espaces terrestres et marins constitue un phénomène majeur qui bouleverse la conception du monde à cette époque.

Nous nous sommes attachés à rappeler ici comment la création scientifique a évolué, d'abord en prenant en compte la perception humaine de ces phénomènes sociaux puis en

intégrant perception et raisonnement dans la nouvelle science physique au XVII^e siècle. Nous rappellerons aussi les débats générés au XVIII^e siècle par la diffusion de ces connaissances scientifiques et de leurs méthodes d'élaboration. Enfin, nous citerons un exemple très actuel de discussion de ces méthodes, la controverse sur le réchauffement climatique.

Rabelais, penseur sceptique de la Renaissance

L'écrivain caractérisant le mieux l'humanisme en France au début du XV^e siècle est François Rabelais (1483-1553). Prêtre qui se défroquera, médecin réputé, éditeur, François Rabelais est surtout connu pour ses livres racontant les aventures des géants Gargantua et Pantagruel et de leur compagnon dépravé Panurge.

Contemporain de Luther, admirateur d'Erasme, Rabelais plaide pour la tolérance de la diversité religieuse. Ses livres montrent comment les géants tirent parti de leur liberté de conduite et comment une éducation ouverte permet à Pantagruel de mener une vie intéressante et heureuse. Ces livres sont condamnés par les théologiens de la Sorbonne comme hérétiques. Pourtant, l'immense culture de Rabelais le conduit à conseiller le Cardinal Jean du Bellay, représentant la France à Rome, et le roi Henri II l'autorise à publier ses livres.

Relativement à notre sujet, la pensée libre de Rabelais est exprimée par la citation célèbre « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* »². Cette citation n'exprime pas que l'utilisation de la science doit être guidée par la morale. Elle met en garde contre un manque d'esprit critique et une acceptation aveugle des énoncés scientifiques semblable à l'acceptation inconditionnelle des énoncés théologiques. Au contraire, les énoncés scientifiques doivent être compris comme des productions d'un esprit humain limité par ses émotions et ses préjugés. Il faut donc envisager leurs modifications ultérieures.

L'héliocentrisme, une nouvelle conception du monde

La conception de l'univers à la fin du Moyen-Age est le géocentrisme plaçant la terre au centre de l'univers. Ce système fut produit au VI^e siècle av. JC par les philosophes de la Grèce antique. Il connut des évolutions successives pour tenir compte des observations astronomiques de plus en plus nombreuses et des progrès de la géométrie grecque. Ainsi, au modèle de la terre plate se substitue le modèle géocentrique d'Aristote (IV^e siècle av. JC) d'une terre sphérique et d'objets célestes (soleil, planètes, étoiles, lune) tournant autour de la terre selon des trajectoires circulaires (mouvement parfait). Ce modèle fut modifié légèrement par Ptolémée (II^e siècle) pour tenir compte d'observations astronomiques incompatibles avec le modèle.

Le modèle géocentrique convenait parfaitement aux théologiens chrétiens. La Bible affirme que la terre fut la création de Dieu au commencement. Le ciel et ses luminaires sont créés pour éclairer la terre. Enfin, l'homme et la femme furent créés au sixième jour pour remplir la terre et la dominer.

Le chanoine Nicolas Copernic (1473-1543), médecin et docteur en droit canon, effectuant des recherches en astronomie en Italie où il fait ses études puis en Pologne où il observe les astres, décide d'abandonner le système géocentrique de Ptolémée pour adopter un système héliocentrique plaçant le soleil au centre de l'univers et faisant tourner la Terre, les autres planètes et les étoiles autour du soleil.

Il faut souligner que le système de Copernic présente deux avantages relativement à celui de Ptolémée :

- il rend mieux compte des observations astronomiques,
- il est beaucoup plus simple que le système de Ptolémée car pour améliorer la cohérence du principe de base géocentrique et des observations existantes, les astronomes avaient créé des mouvements auxiliaires com-

plexes et de plus en plus d'exceptions aux principes du système.

On retrouve ce double critère de prise en compte des observations nouvelles et de simplification des principes additionnels dans les grandes révolutions scientifiques qui se succéderont à l'époque moderne. La comparaison des œuvres de deux philosophes successeurs de Copernic, passionnés par la structure de l'univers, Tycho Brae et Giordano Bruno est très significative des rapports entre raison et émotions, entre raison et expériences à la fin XVI^e siècle.

Tycho Brae (1546-1608), issu d'une grande famille danoise, poursuit de longues études en lettres et en sciences à Copenhague puis à Leipzig. Passionné d'astronomie, il conçoit des instruments de mesure de taille énorme pour augmenter la précision des angles mesurés et pouvoir ainsi examiner le mouvement relatif des étoiles. De retour au Danemark, et ne cachant plus sa passion pour l'astronomie, le roi Frédéric lui propose l'autorité sur une île. Il y fera construire de 1576 à 1580 un palais contenant un atelier de construction d'instruments, une imprimerie, un laboratoire d'alchimie qui sera complété en 1584 par une tour d'observation des étoiles. Par contre, il défend un système où la terre est immobile qui soit compatible avec ses observations : le soleil et la lune tournent autour de la terre et les autres planètes tournent autour du soleil. Ainsi, après la condamnation du système de Galilée, le système de Tycho Brae fut défendu par les jésuites et permit à l'église catholique d'abandonner le système de Ptolémée sans abandonner le rôle central de la terre dans l'univers.

Au contraire, Giordano Bruno (1548-1600), moine et philosophe, défend le concept d'un univers infini : « *Il est donc d'innombrables soleils et un nombre infini de terres tournant autour de ces soleils, à l'instar des sept « terres » [la Terre, la Lune, les cinq planètes alors connues : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne] que nous voyons tourner autour du Soleil qui nous est proche* »³. Il n'appuie pas ses

théories sur des preuves mathématiques et encore moins sur le résultat d'expériences, se fiant essentiellement au raisonnement.

Il se rapproche ainsi du panthéisme antique et il est condamné assez rapidement par l'église catholique. Il cherche alors refuge auprès de patriciens italiens indépendants. Mais il est dénoncé et livré à l'inquisition. Au cours d'un procès qui dure huit ans, Giordano Bruno refuse de se rétracter et il est finalement condamné au bûcher pour hérésie.

Le modèle héliocentrique sera confirmé par Galilée (1564-1642) qui définit ainsi sa méthode :

« La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langue mathématique, et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot »⁴.

Galilée obtiendra d'abord l'aval du pape Urbain VIII qui avait encouragé ses premières recherches de techniques d'observation des étoiles. Cependant le pape ne put que condamner la défense du système de Copernic par Galilée qui sera contraint à l'abjuration et au silence (1633).

En conclusion, la cosmologie de la Renaissance marque le début des progrès de la science moderne. La recherche d'un modèle mathématique compatible avec les observations était déjà présente chez les philosophes de l'Antiquité. La construction permanente de nouveaux outils d'observation met en lumière le caractère dépendant de la technologie des modèles mathématiques dits « rationnels » du monde. Dans la mesure où ces modèles voulaient être des modèles de l'univers, ils se sont heurtés aussi aux autorités religieuses à une époque où les conflits religieux déchiraient le christianisme. La méthode définie ci-dessus par Galilée s'appuyant sur les modèles mathématiques pour décrire les résultats de

mesure obtenus par des techniques expérimentales de plus en plus précises va être développée dans des domaines scientifiques plus généraux, ce sera le mouvement rationaliste du XVII^e siècle.

Le rationalisme cartésien du XVII^e siècle

La méthode scientifique ayant apparu au XVI^e siècle avec la cosmologie a été formalisée par René Descartes (1596-1650). Issu de la noblesse de robe du Poitou, il se consacre à des études scientifiques et juridiques brillantes qu'il complète par des voyages et des séjours à l'étranger en Hollande puis en Allemagne. Il se passionne pour la physique (notamment la mécanique et l'optique) et les mathématiques et pratique aussi la chimie et l'anatomie. Cependant, Descartes n'est pas intéressé par le combat intellectuel contre l'idéalisme rétrograde des religieux et en 1633 renonce à publier son « Traité du monde et de la lumière » en apprenant la condamnation de Galilée. Il se consacre alors aux mathématiques (algèbre et géométrie cartésienne) et à la philosophie et publie en 1637 le « Discours de la Méthode ». Il y développe le caractère universel du raisonnement déductif à partir de principes incontestables :

« Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons : mais je ne remarquais point encore leur vrai usage ; et, pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé »⁵.

Ainsi, pour Descartes, le doute et l'expérience sont utiles dans leurs fonctions critiques pour rejeter préjugés et idées fausses. Mais la vérité ne peut provenir que du raisonnement s'appuyant sur des principes qui, une fois énoncés, apparaissent à tous comme incontestables. Il énonce ainsi le fameux principe « *Cogito, ergo sum* » (« *je pense donc je suis* ») :

« Et ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en ceci : je pense, donc je suis, qui m'assure que je dis la vérité, sinon que je vois très clairement que, pour penser, il faut être : je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale, que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies ; mais qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer quelles sont celles que nous concevons distinctement. »⁵

De ce primat absolu de la raison sur le sensible, Descartes déduit l'existence de Dieu conçu comme l'être parfait et la thèse fort contestable de l'« animal-machine » création de Dieu. *« Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas, car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement par ressorts ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure que notre jugement ne nous l'enseigne »⁶.*

Il développera cette conception dans le domaine des sciences quand le développement de la mécanique expérimentale mettra en défaut sa conception du mouvement des corps par les tourbillons d'éther excluant l'attraction à distance : *« Les démonstrations de tout ceci sont si évidentes qu'encore que l'expérience nous semblerait faire voir le contraire, nous serions néanmoins obligés d'ajouter plus de foi à notre raison qu'à nos sens »⁷.*

Le primat de la raison énoncé ainsi par Descartes est apparu par la suite contraire aux règles pratiques d'élaboration d'une connaissance scientifique utile. Cependant, sa position avait l'avantage d'opposer des règles aux principes énoncés et imposés en Europe par les théologiens du Moyen-Age et du XVI^e siècle. Le « primat de la raison » cartésien est ainsi devenu une référence de base des philosophes et des scientifiques de l'époque classique.

L'empirisme anglo-saxon du XVII^e siècle

L'Angleterre s'était distinguée dès le Moyen-Age par l'existence de théologiens mettant en doute les principes religieux

affirmés par l'Église et subissant des procès pour hérésie (Guillaume d'Occam, Roger Bacon). Aussi, dès la Renaissance scientifique, des philosophes Anglais se distinguent à leur tour en attaquant le principe du primat de la raison et en lui opposant la thèse empiriste de l'observation comme source immédiate de connaissance.

Francis Bacon (1561-1626) est un homme d'état important sous les règnes d'Elizabeth Tudor et de Jacques I^{er} Stuart qui fut destitué de ses fonctions pour corruption. Il s'intéresse de plus en plus à l'origine de la science et s'y consacre totalement à la fin de sa vie. Dans son principal ouvrage « De la nouvelle organisation de la science » (1620), il explique que pour dominer la nature et construire la science, il faut organiser l'expérience : recueillir les faits, les énumérer et les ordonner pour en faire la base d'une généralisation (ou induction) lente et progressive ; puis, étendre et enrichir la recherche par l'examen de bases comparables. Il est indispensable de se libérer de tout préjugé appelé par Bacon « idole » et classé en quatre catégories : les idoles de la tribu (ressenti personnel), les idoles de la caverne (éducation, espérance personnelle), les idoles de la place publique (journaux, publications imprimées, relations sociales) et les idoles de la scène (traditions).

Cette lutte pour fonder la connaissance scientifique sur l'expérience et non sur la seule raison humaine fut reprise par Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais qui, s'étant exilé en Italie et en France pendant la destitution du roi et la domination de Cromwell, prit connaissance des débats scientifiques et religieux agitant ces pays. Thomas Hobbes conteste la philosophie cartésienne et déclare que l'existence est fondée sur le mouvement et que la pensée n'est que le mouvement du corps. Hobbes est convaincu de la nature corporelle de la substance et dénie toute faculté de création de la réalité à la raison humaine. Ainsi pour Hobbes, les animaux doués de sensibilité et d'imagination ont une âme. Hobbes applique aussi ses principes réalistes à

l'organisation politique des sociétés humaines en montrant que les organisations sociales ont été construites par l'homme pour éviter les conflits et les massacres inhérents à l'état de nature.

Les grands physiciens de l'époque classique qui ont construit les bases de la mécanique et de l'optique et qui furent aussi des constructeurs minutieux d'appareils de mesure nouveaux de plus en plus précis ne suivent pas Descartes dans la controverse qui l'oppose à Hobbes. Ils considèrent que les modèles mathématiques construits sur la base des résultats expérimentaux sont provisoires et ne se justifient que s'ils valident l'ensemble des résultats expérimentaux disponibles. Ainsi Blaise Pascal (1623-1662) écrit en 1647 dans une lettre au jésuite cartésien Etienne Noël : « *Pour montrer qu'une hypothèse est évidente, il ne suffit pas que tous les phénomènes la suivent ; au lieu de cela, si elle conduit à quelque chose de contraire à un seul des phénomènes, cela suffit pour établir sa fausseté* »⁸.

De même, Isaac Newton (1643-1727), auteur de la théorie de la gravitation universelle écrit-il dans l'édition de son ouvrage des « Principes mathématiques de la philosophie naturelle » parue en 1713 : « *Tout ce qui n'est pas déduit des phénomènes, il faut l'appeler hypothèse ; et les hypothèses, qu'elles soient métaphysiques ou physiques, qu'elles concernent les qualités occultes ou qu'elles soient mécaniques, n'ont pas leur place dans la philosophie expérimentale* »⁹.

Ce principe de production de connaissances scientifiques par un processus itératif de mesures issues d'expérimentation des phénomènes et de modélisation mathématique des résultats de ces mesures ainsi mis en place depuis l'époque classique fut utilisé à la suite de ses succès en physique pour construire d'autres sciences : chimie, sciences de la nature, sciences médicales, économiques et humaines avec des variations notamment sur la différence entre phénomènes expérimentaux et phénomènes observés notamment en sciences médicales, économiques et humaines.

La révolution scientifique suivante très récente (deuxième moitié du XX^e siècle) qui enrichit notablement la production scientifique actuelle est appelée parfois « révolution numérique » et consiste à enrichir les données servant à construire un modèle complexe par simulation numérique du modèle hypothèse et des processus expérimentaux simulés numériquement à partir d'autres modèles plus simples admis au départ de l'étude. Nous ne traiterons pas cette évolution ici.

Réflexions philosophiques sur les conséquences du rationalisme scientifique au siècle des Lumières

Au XVIII^e siècle, les nouvelles connaissances scientifiques et en particulier les connaissances mathématiques et physiques (algèbre, géométrie, mécanique, optique) évoquées plus haut sont désormais acceptées et largement diffusées dans les milieux intellectuels. L'« Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers » éditée de 1751 à 1772 par Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, est le meilleur exemple de cette diffusion. Ces théories sont développées par les savants du XVIII^e siècle (modélisation par les équations aux dérivées partielles, cordes vibrantes.).

La diffusion de ces connaissances devenues incontestables sur le plan scientifique soulève cependant des questions philosophiques qui avaient déjà été débattues dans les siècles précédents. Le conflit avec l'Église catholique et notamment les Jésuites fut déclenché par les publications de l'abbé de Prades en 1751 (article « Certitude » dans l'Encyclopédie puis thèse en Sorbonne) voulant expliquer la foi en Dieu par les sensations et les besoins de l'homme. Les Jésuites attaquèrent l'Encyclopédie dans leur Journal de Trévoux et le pape Clément XIII mit l'ouvrage à l'index en 1759.

Cependant, la description de la structure de l'Univers et l'explication de son fonctionnement par des modèles sans aucune référence au créateur ne pouvait manquer de choquer un cercle beaucoup plus large. Ainsi Voltaire (1694-1778), esprit très tolérant, soutien de l'abbé de Prades mais aussi auteur du fameux couple de vers :

« L'univers m'embarrasse et je ne puis songer

*Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger »*¹⁰.

critique-t-il la construction d'un modèle de l'univers sans référence au Créateur :

*« Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi bien qu'un effet sans cause. Il y a donc éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle. Ces effets ne peuvent venir de rien ; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle. La matière de l'univers appartient donc à Dieu tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière. Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini. Dieu étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent en lui et par lui »*¹¹.

Cependant Voltaire ne cache pas ses doutes : *« J'ai contemplé le divin ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier ; j'ai interrogé la nature, elle est demeurée muette »*¹².

Un des interlocuteurs de Diderot et Voltaire est Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), fils d'horloger, grand défenseur de l'égalité des droits des hommes. Il s'oppose à l'inégalité et à l'égoïsme des sociétés aristocratiques et bourgeoises et attaque la philosophie scientifique qui ne contribue pas à rapprocher les hommes et à élaborer un Contrat Social. Un de ses premiers écrits produit dans le cadre du concours de l'Académie de Dijon répond à la question : *« Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? »*

« L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; toutes,

et la morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices »¹³.

« Les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journaliers des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des Sciences et des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon, et le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux »¹³.

Toutefois, il distingue les sciences et arts utiles, ceux qui portent sur les choses et qui ont trait aux métiers, au travail manuel des hommes (au XVII^e siècle, en France, le travail manuel est méprisé) des sciences et arts abstraits seulement motivés par la recherche du succès mondain.

En conclusion, après la naissance des États-Unis d'Amérique, la Révolution française et les guerres du début du XIX^e siècle, la philosophie scientifique s'unifie autour de la synthèse entre rationalisme et empirisme que Emmanuel Kant (1724-1804) en précurseur, avait exposée dans la *Critique de la Raison Pure* :

« [Les physiciens] comprirent que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans et qu'elle doit prendre les devants avec les principes qui déterminent ses jugements suivant des lois immuables, qu'elle doit obliger la nature à répondre à ses questions et ne pas se laisser conduire, pour ainsi dire, en laisse par elle ; car autrement, faites au hasard et sans aucun plan tracé d'avance, nos observations ne se rattacheraient point à une loi nécessaire, chose que la raison demande et dont elle a besoin »¹⁴.

Kant réfute les « preuves » de l'existence de Dieu et exclut tout rapport entre la connaissance scientifique et la religion : *« J'ai donc dû supprimer le savoir pour lui substituer la croyance »¹⁵.*

Renouvellement des débats sur les théories scientifiques

Les progrès considérables des sciences entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle n'ont pas soulevé de débat idéologique sur la valeur des résultats scientifiques obtenus ou sur la valeur scientifique des méthodes employées. Les débats portaient sur l'utilité de ces recherches scientifiques ou sur le caractère nuisible à l'homme de leurs applications (l'arme nucléaire en est l'exemple caractéristique). Cependant, au XXI^e siècle, des controverses mondiales sur la fiabilité de certains résultats scientifiques ont à nouveau fait rage. Nous évoquerons ici rapidement la controverse sur le réchauffement climatique et les interrogations sur les capacités de l'intelligence artificielle à simuler le comportement humain. Comme à l'époque classique, et beaucoup plus encore qu'à cette époque, ces controverses animées par des scientifiques concernent et impliquent de nombreux hommes et femmes qui n'ont pas la formation nécessaire pour juger de l'exactitude des énoncés en discussion mais qui sont concernés par leurs conclusions et qui ont la capacité au moins dans les régimes démocratiques de contribuer à des décisions issues de ces débats.

Débat sur les causes du réchauffement climatique

Le GIEC (Groupe intergouvernemental d'experts du climat) fut fondé en 1988 par l'ONU pour mieux comprendre les risques liés au réchauffement climatique et envisager d'éventuelles stratégies d'adaptation et d'atténuation. Les rapports successifs du GIEC constatent l'importance du réchauffement climatique (réchauffement de la température moyenne de 0,5° dans les années 1990, remontée du niveau de la mer provoquée par la fonte des glaces). Le rapport de 2001 prévoit une augmentation de température entre 1,4 °C et 5,8 °C entre 1990 et 2100 et estime que le rythme du réchauffement est sans précédent depuis les

dix derniers millénaires. Les rapports du GIEC dénoncent comme cause importante de ce réchauffement la concentration des gaz à effet de serre. L'émission de carbone due à la consommation de combustibles fossiles (charbon, pétrole) est considérée comme la cause première du réchauffement. Le rapport de 2007 énonce qu'il est encore possible de limiter l'élévation annuelle de température en moyenne planétaire à 2°C de plus qu'avant la Révolution industrielle si les émissions mondiales de gaz à effet de serre sont réduites de 40 à 70 % entre 2010 et 2050.

Dès 2001, aux USA, notamment dans les états pétroliers, un pourcentage relativement important d'habitants se déclarent « climatosceptiques », nient l'ampleur du réchauffement climatique et ne croient pas qu'il soit dû à des activités humaines. Ce mouvement de pensée connaît son apogée avec l'élection en 2016 de Donald Trump.

En 2008, Vincent Courtillot, géophysicien, membre l'académie des Sciences et Directeur de l'Institut de Physique du Globe publie un article intitulé « Quelques éléments de débat scientifique dans la question du changement climatique » dans la Revue « Responsabilité et environnement »¹⁶, contestant les conclusions du GIEC sur une base scientifique. Sa critique est fondée sur l'analyse des données utilisées. Il conteste la validité des valeurs moyennes de température en citant des variations très différentes selon les régions du globe. Il explique aussi que les variations d'irradiance solaire provoquant des mouvements nuageux ne sont pas prises en compte dans l'étude. Enfin, il conteste les estimations de réchauffement sur le dernier millénaire en jugeant que le réchauffement climatique constaté au Moyen-Age est mal estimé en raison de l'incertitude de l'estimation actuelle de la température au Moyen-Age.

La publication de Vincent Courtillot fut immédiatement contestée par de nombreux climatologues français et notamment des professeurs au Collège de France et des académiciens. Leurs critiques furent exposées dans l'ouvrage de

la paléo-climatologue Valérie Masson-Delmotte intitulé : « Climat, le vrai et le faux »¹⁶. Ce livre reprend l'ensemble des sources de données utilisées pour mesurer les variations du climat et étudie les échelles de temps caractéristiques des différents facteurs de variation du climat.

En ce qui concerne notre travail, nous retiendrons que ce vif débat entre scientifiques a pour source la nature des données significatives et leur traitement (estimation des incertitudes de mesure et de l'importance relative des différents facteurs cause du phénomène étudié).

En conclusion, interrogation soulevée par les progrès de l'informatique sur la nature humaine de la raison scientifique

Depuis les débuts de l'informatique, l'objectif des concepteurs de machine et de techniques de programmation consiste à aider l'homme dans des tâches considérées comme relevant de la raison. Les opérations numériques, addition, multiplication, division, extraction de racine carrée... en furent un des premiers exemples. Des tâches de plus en plus complexes furent ainsi programmées comme par exemple la reconnaissance de forme et en particulier la reconnaissance des visages humains, essentielle dans les applications de vidéo-surveillance.

La question s'est alors posée concernant la nature de la raison humaine et l'influence de l'émotion. Par exemple, sur ce problème de la reconnaissance du visage humain, la mémorisation des caractéristiques du visage observé dans différentes positions et sous différents angles n'est pas l'unique source du processus de reconnaissance. Des ressentis, des émotions propres à l'histoire personnelle de chacun s'y ajoutent et contribuent à la tâche de reconnaissance. Des algorithmes d'apprentissage sont-ils capables, seront-ils capables d'intégrer de telles informations ? Ces données propres à chaque humain seront-elles fusionnées ?

Ces interrogations relèvent du domaine scientifique appelé « intelligence artificielle ». Un de ses créateurs, Marvin Minsky (1927-2016), en donna la définition suivante : « la construction de programmes informatiques qui s'adonnent à des tâches qui sont, pour l'instant, accomplies de façon plus satisfaisante par des êtres humains car elles demandent des processus mentaux de haut niveau tels que : l'apprentissage perceptuel, l'organisation de la mémoire et le raisonnement critique ».

Les algorithmes d'intelligence artificielle s'appliquèrent d'abord à formaliser des énoncés logiques (règles) et à chercher à construire des chaînes de raisonnement qui s'appuient sur des énoncés vérifiés (faits) pour en tirer des conclusions et notamment pour chercher à vérifier où à refuser des énoncés conclusions. Ce fut l'époque dite des « systèmes experts ».

Par la suite, l'intelligence artificielle s'appliqua à construire des algorithmes d'apprentissage automatique destinés à construire des règles et des modèles à partir de données enregistrées. Les algorithmes d'apprentissage des données (*Data learning*, *Big data*, *Deep learning*) se développent considérablement avec la puissance des ordinateurs et des systèmes informatiques. Enfin, l'intégration de données et de modèles par les méthodes de simulation permirent aux algorithmes d'intelligence artificielle de ne plus être que des simulateurs des raisonnements humains mais de développer des techniques nouvelles de création de connaissance comme ce fut l'exemple dans les jeux d'échec et de go.

De nombreux ouvrages de niveaux variés analysent ces nouvelles méthodes de production de connaissances scientifiques. Il est conseillé au lecteur intéressé de partir de problèmes concrets qui l'intéressent pour confronter les résultats antérieurs à ceux obtenus par l'« intelligence artificielle ».

Notes

1. François Châtelet, *Une histoire de la raison*, Seuil, 1992.
2. François Rabelais, *Une histoire de la raison*, 1532.
3. Giordano Bruno, *L'infini, l'univers et les mondes*, 1584.
4. Galilée, *L'essayeur*, 1623.
5. Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.
6. Descartes, *Lettre au marquis de Newcastle*, 1646.
7. Descartes, *Principes de la philosophie*, 1644.
8. Pascal, *Lettre au père Etienne Noël*, 1647.
9. Newton, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, édition de 1713.
10. Voltaire, *Les Cabales, Satires*, 1772.
11. Voltaire, *Lettres philosophiques, Tout en Dieu*, 1769.
12. Voltaire, *Lettre*, 1772.
13. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, 1750.
14. Kant, *Critique de la raison pure*, 1781.
15. Kant, Préface à la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*, 1787.
16. Ces deux ouvrages sont consultables sur le réseau Internet.

CHRONIQUE

L'art d'Hammershoï

Pr Paul LEOPHONTE

Professeur des Universités

Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine

Comment désigner l'art de ce peintre singulier ? Certains critiques l'ont qualifié de Vermeer danois ou de Vermeer du XX^e siècle. La désignation est flatteuse mais réductrice. L'œuvre est d'une originalité qui l'affranchit d'une filiation trop affirmée – raffinée, subtile, énigmatique, d'un chromatisme incomparable... Pour tout dire *rare* – à la fois précieuse et peu accessible par sa dispersion, à moins d'une large rétrospective. D'où l'intérêt de l'exposition tenue du 14 mars au 22 juillet 2019 à Paris au musée Jacquemart-André autour d'une quarantaine de tableaux provenant de plusieurs musées et de collections privées.

Plus que tout autres subjuguent les petites toiles où Hammershoï a peint de couleurs sourdes le salon, la salle à manger de ses domiciles successifs, vides ou occupés par une femme seule vêtue de noir, un tablier blanc souvent passé à la taille (son épouse Ida) presque toujours vue de dos. La palette décline une gamme de tonalités de gris mêlés de blanc, de noir, de brun. Une peinture feutrée dont il émane une mélancolie douce sous une lumière venue d'une baie ou par une porte ouverte. La vie semble frôlée au sein d'on ne sait quel mystère intime – mélange de pudeur, de raffinement, d'harmonie, d'intériorité, de solitude et de silence, de temps suspendu. On pénètre dans cette peinture *sur la pointe des pieds*, tel un intrus indiscret ; on s'interroge, on rêve sur cet intérieur austère et sur cette femme, omniprésente et fuyante, dos tourné, ou de face ne livrant jamais son regard... Quelles pensées, quels soucis, quelles blessures ou quelles joies lui prêter ? *Il m'arrivera souvent d'apprécier un tableau uniquement par la somme d'idées ou de rêveries qu'il apportera dans mon esprit*, écrivait Baudelaire,

commentant une anecdote sur Balzac qui enchante. L'auteur de *La comédie humaine* se trouvait en face d'un beau tableau représentant des cabanes clairsemées et des paysans chétifs dans un paysage hivernal ; avisant une maisonnette d'où montait une maigre fumée il s'était écrié : *que c'est beau ! mais que font-ils dans cette cabane ? à quoi pensent-ils, quels sont leurs chagrins. Les récoltes ont-elles été bonnes ? ils ont sans doute des échéances à payer...* Passée l'apparence de la beauté qui s'imprime au premier contact sur nos sens (ou pas), certaines œuvres dégagent un magnétisme qui suscite les conjectures romanesques de l'imaginaire.

Les quelques soixante dix tableaux que le peintre a consacrés à son intérieur sont pareils à des variations en musique avec pour thème les domiciles occupés avec sa femme durant une quinzaine d'années à Copenhague, la plupart du temps les salles de réception (une fois la chambre, jamais la cuisine) – l'ameublement sommaire, les objets décoratifs rares ; on distingue un poêle, un piano, des murs nus avec parfois un cadre vide ; rien d'autre que la lumière captée en fines vibrations (un rayon, son poudroïement et ses ombres) ou la présence d'Ida, centrale dans l'œuvre et presque toujours de dos – assise sur une chaise, en apparence inactive, ou debout occupée à des tâches subalternes suspendues ; parfois elle regarde par la fenêtre, lit une lettre, se tient près ou devant un piano – on ne sait si elle joue ; il me semble que si une musique devait flotter là, comme en accompagnement d'un regard qui filme, ce pourraient être les notes grêles des *gymnopédies* ou des *gnossiennes* d'Erik Satie dont la composition fut contemporaine de la période des débuts du peintre... Un regard qui filme, ai-je écrit. Ce regard-là fut notamment celui de Carl Dreyer, fasciné par l'œuvre d'Hammershoï. Le peintre influença le réalisateur dès son premier long métrage en 1918 jusqu'à la *Passion de Jeanne d'Arc*, son dernier film muet, et *Gertrud*, son dernier film parlant.

Une toile se distingue des autres, elle est parmi les plus belles (et par chance elle appartient au musée d'Orsay), elle est intitulée *le repos* : Ida est de dos en gros plan, appuyée au dossier d'une chaise, à côté d'elle une table où l'on distingue une coupelle en forme de conque ; la composition est centrée sur la nuque qui attire la main, appelle la caresse, seule touche teintée d'érotisme dans une œuvre secrète, toute en retenue.

Ces intérieurs font bien sûr penser à Vermeer et plus largement à des tableaux des maîtres flamands du XVII^e siècle (de Hooch, Terboch, de Witte, van Hoogstraten par exemple, ou Metsu, mais ces derniers peignent en général des intérieurs à l'ameublement bourgeois, ils suggèrent l'anecdote, l'enrichissent d'une dimension sentimentale qui contribue au charme des scènes de genre). On pense aussi à Caspar David Friedrich (un tableau de jeunesse d'Hammershoï est presque un calque de *la femme à la fenêtre* du peintre romantique allemand) ou à Hopper, pour l'impression de solitude rêveuse qui se dégage de bon nombre de toiles de ces deux artistes. Mais tous les peintres cités recourent à une palette colorée qu'Hammershoï non pas ignore mais dissimule sous des gris nuancés et des grèges, teintés de vert, de jaune, de bleu, de rouge éteints ou dissimulés. *Moins un tableau est coloré, disait-il, plus il est réussi du point de vue chromatique.* Ni anecdote ni objet superflu dans la composition, une peinture à l'os. On songe à la maxime delphique : *rien de trop*... Philippe Delerm, auteur d'un livre florilège sur Hammershoï évoque *le vertigineux mystère qui dort dans les choses les plus simples.*

L'œuvre comporte aussi des paysages, des vues citadines, quelques portraits, de rares nus. Les paysages, épurés, sont aussi dépouillés que le sont les intérieurs – brumeux avec des ciels bas où se profilent parfois quelques arbres, nulle présence humaine ; le panorama exclut tout pittoresque, à la limite de l'irréalité – quasi abstrait. Les vues citadines se focalisent sur quelques architectures, les rues alentour

désertes, comme chez Chirico. Peu de portraits dont celui d'Ida, vieillissante, et du peintre lui-même, aussi peu complaisant que Rembrandt dans ses autoportraits. Son plus grand tableau, au titre éponyme, réunit *cinq portraits*, sa réalisation la plus importante : cinq personnages austères, attablés, la mise et la mine sombre sous la lueur de deux bougeoirs. L'ambiance lugubre, quasi funéraire, évoque pour quiconque a vu le *Festin de Babette* de Gabriel Axel (film inspiré d'une nouvelle de Karen Blixen), une scène réunissant plusieurs convives compassés, luthériens d'observance. Dans un autre grand tableau qui pourrait s'intituler *Incommunicabilité*, il a représenté sa femme Ida et ses deux belles-sœurs, silencieuses, assises les genoux se touchant, les regards décroisés, les trois femmes semblent s'ignorer, absorbées dans leurs pensées.

Les nus féminins sont sans concession, l'espace vide, la lumière blafarde, le regard clinique. Vient à l'esprit le premier hémistiche du célèbre vers de Mallarmé : *la chair est triste, hélas !* que contrediraient en contraste les nus généreux et sensuels d'un Renoir...

Ses contemporains ont décrit Hammershoï comme un personnage reclus, fermé à la vie sociale (fuyant les vernisages), voire *neurasthénique*. Menant une vie sans éclat, il n'était ni isolé ni méconnu. Il ne s'était pas coupé d'un cercle d'artistes et de critiques d'art danois à commencer par son frère Svend (peintre et céramiste), son beau-frère Peter Ilsted, ancien condisciple aux Beaux-arts et peintre lui aussi, ou divers personnages en vue tels ceux qu'il a représentés en compagnie de son frère sur la toile *Cinq portraits* – un architecte, un critique d'art, deux autres peintres. Contrairement à ce qu'on pourrait croire en raison de sa réserve, voire de son relatif ensauvagement, il a connu assez tôt la notoriété internationale, plusieurs de ses tableaux présentés dans de grandes expositions, suscitant de son vivant collectionneurs et mécènes, dont un dentiste danois, Alfred Bramsen, acheteur régulier de ses productions après avoir

été son premier acquéreur, plus tard son premier biographe, et un pianiste anglais, Léonard Borwick, qui contribuera à introduire son œuvre au Royaume-Uni.

La biographie de Vilhelm Hammershoi est sans fait bien marquant. Il est né le 15 mai 1864 à Copenhague dans une famille de négociants aisés (le grand-père maternel était un armateur fortuné), second d'une fratrie de quatre. Très tôt il montre des dispositions pour le dessin. À l'instigation de sa mère qui toute sa vie portera attention à la destinée artistique de son fils, conservant scrupuleusement tous les témoignages de son talent, il prend des cours dès l'âge de huit ans et rejoint l'Académie royale des Beaux-arts de Copenhague à 15 ans tout en suivant des cours dans des ateliers libres. Sa première œuvre reconnue, exposée en 1885, est un portrait de sa sœur Anna alors âgée de 19 ans ; elle sera le modèle de plusieurs de ses premiers tableaux ainsi que sa mère, jusqu'au jour où il rencontre la sœur d'un de ses camarades de cours, Ida Ilsted qui deviendra son modèle privilégié. Fiancé, il réalise un beau portrait d'elle ; des années plus tard, lors d'une exposition à Düsseldorf, ce portrait fascine Rilke qui songera à consacrer au peintre un essai. Dans une lettre à Alfred Bramsen il écrit : *Je n'ai cessé d'entretenir avec l'œuvre de ce grand artiste un dialogue intérieur. Puis plus tard : Hammershoi n'est pas de ceux dont il faut se hâter de parler. Son œuvre est lente et de longue durée et à quelque moment qu'on la prenne, elle sera toujours l'occasion de dire ce qu'il y a d'important, d'essentiel dans l'art.* Au final l'essai projeté ne verra pas le jour.

Le couple se marie en 1891, part en voyage de nocces à Paris. Le séjour se prolonge six mois, occasion pour l'artiste de fréquenter le Louvre et de rencontrer Paul Durand-Ruel qui l'expose dans sa galerie. Ce supposé sédentaire voyagera beaucoup en Europe ; ainsi effectuera-t-il avec sa femme le *Grand Tour* en Italie, un déplacement en Belgique et aux Pays-Bas où il découvre la peinture du siècle d'or hollan-

dais. Le couple fait aussi des séjours prolongés à Londres. Hammershoi cherchera en vain à y rencontrer Whistler pour qui il éprouve une vive admiration (l'un des tableaux d'Hammershoi – un portrait de profil de sa mère assise – est une sorte d'exercice d'admiration à l'égard du peintre américain). Lors de ses séjours à l'étranger il peint peu, pour l'essentiel à Londres, des vues depuis l'appartement qu'il occupe : une rue déserte, le British Museum en hiver, l'École juive de Gullford Street. D'Italie, où il alla à trois reprises, il ne rapporte qu'une seule peinture, l'Intérieur de l'église San Stefano Rotondo à Rome.

La plupart des paysages, Hammershoi les a réalisés dans la région de la Seeland, la plus grande île du Danemark où se situe Copenhague.

Il est frappant de constater que vivant au tournant de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, période riche en courants novateurs dans l'histoire de la peinture, il leur soit demeuré imperméable, qu'il s'agisse de l'impressionnisme, du fauvisme, des nabis ou du cubisme...

La plus grande partie de son œuvre a été réalisée de 1898 à 1909 à son domicile atelier dans un immeuble qui existe toujours, Strangade 30 à Copenhague, dans le quartier Christiania (aujourd'hui une *ville libre autoproclamée* fréquentée par des artistes, des hippies, des dealers et des chômeurs). Les photographies disponibles révèlent un intérieur certes moins spartiate que ne le montrent les tableaux mais sobre en comparaison des intérieurs bourgeois de l'époque aux lourds rideaux drapés, surchargés de tableaux, de tapis aux riches motifs, de meubles et de bibelots, sorte de bric-à-brac dont on a un aperçu sur les photographies illustrant le monde de Proust ou les intérieurs victoriens. Vilhelm et Ida devront quitter cet appartement à la suite d'un changement de propriétaire. Après deux déménagements, ils finiront par s'installer dans un immeuble de la même rue, presque en face, dans un ancien bâtiment de la Compagnie d'Asie qu'Hammershoi a représenté sur un de ses tableaux.

Le peintre y achèvera son œuvre (370 tableaux), emporté en 1916 à 51 ans par un cancer de la gorge. Son dernier tableau, daté de 1915, témoigne d'une sorte de quintessence et d'adieu à son art ascétique : Ida est assise derrière une table sur laquelle sont posées une tasse et une cafetière, elle coud dans une attitude presque de recueillement ; dans la pièce, un grand poêle, un tableau vide sur un mur gris à effet frotté ; la porte, d'un blanc éclatant dans un jeu de lumière ouvre sur une enfilade jusqu'au salon où l'on aperçoit un sofa surmonté d'un encadrement – le même sofa si joliment représenté sous un rayon de soleil sur des tableaux antérieurs. L'atmosphère est sereine, teintée de mélancolie et d'un vague ennui. On y ressent l'étrangeté d'une absence (douloureuse peut-être) – les jeux, les turbulences, la gaieté et la tendresse d'un enfant songé, et qui n'est pas venu alors qu'il est désormais trop tard.

Rien ne surpasse à mon goût, dans l'œuvre d'Hammershoï, ces vues d'intérieur, fixant comme par un objectif photographique des scènes à la quiétude un peu triste, mais qui en palimpseste, sous les camaïeux de gris et de brun, captent ce qui échappe à toute figuration ; osons le mot : une âme.

LECTURES

**L'univers poétique de Vilhelm Hammershøi. 1864-1916*. Réunion des musées nationaux, 1997. Publié à l'occasion de l'exposition au musée d'Orsay (17 novembre 1997 - 1 mars 1998).

**Intérieur*. Philippe Delerm. Les Flohic éd., 2001.

**Hammershøi. Hazan éd., 2008*. Publié à l'occasion de l'exposition *Vilhelm Hammershøi: the poetry of silence*. Royal Academy of Arts, Londres (28 juin - 7 septembre 2008).

**Hammershøi. Le maître de la peinture danoise*. Fonds Mercator, 2019. Publié à l'occasion de l'exposition au musée Jacquemart-André (14 mars - 22 juillet 2019).



Chambre à coucher 1890



Intérieur avec femme au piano, 1901



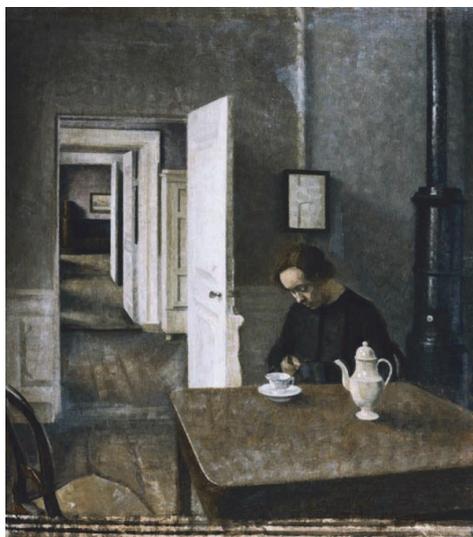
Le repos 1905



Lumière du soleil. Etude. 1906



Femme lisant. 1908



Intérieur. Strangade, 1915

NOUVELLE

Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

IUCT - Oncopole - Toulouse

Avez-vous remarqué les panneaux indiquant que la vitesse est contrôlée ou que vous êtes filmés « pour votre sécurité » ? Sans aucun doute puisqu'ils fleurissent partout. Vous êtes-vous questionné sur ce que signifiait réellement l'expression « votre sécurité » ?

Certainement oui pour beaucoup d'entre nous puisque ce terme nous donne une impression d'assurance pour nous-mêmes et les nôtres. Grâce à ces yeux auxquels rien ni personne ne peut échapper, les grandes villes sont devenues tellement tranquilles qu'on pourrait, comme avait dit le maire de Chicago pendant la prohibition « y entendre tousser un canari poitrinaire ».

Et tout cela va encore s'arranger avec l'arrivée des drones volants qui vont pouvoir détecter toute infraction en survolant l'espace public en permanence.

La Chine, à la pointe du progrès, a lancé la reconnaissance faciale qui permet, en temps réel de reconnaître les « délinquants ». Fini de traverser au feu rouge ou en dehors des clous dans le dos du policier en faction. Voilà nos pauvres chinois immédiatement démasqués et sanctionnés, pour leur sécurité.

De plus, tout cela est connecté avec les données personnelles et, lorsqu'ils font une demande administrative ou veulent payer par carte (comme le réclament les futuristes qui souhaitent « dématérialiser » l'argent) se retrouvent parfois interdits d'argent liquide, de voyage, de crédit, voire d'école pour leurs enfants. La vertu à la chinoise.

Bon, me direz-vous, cela n'arrivera jamais chez nous, nous avons des organismes de protection et de respect de la vie privée.

Êtes-vous bien sûrs qu'ils seront toujours efficaces face à l'appétit, je devrais dire, l'avidité des entreprises (ou plutôt de leurs dirigeants) qui fabriquent de tels outils ? Le rêve pour des dictateurs mais aussi des dirigeants déviants.

Rassurons-nous, on en n'est pas encore là dans notre beau pays, mais soyons vigilants.

Quant à la dématérialisation de l'argent, je ne suis pas certain que tout payer par carte ou smartphone soit réellement une bonne chose. Mais, disait Napoléon, « un bref schéma vaut mieux qu'un long discours », aussi je vous propose de terminer cette chronique un peu maussade avec un sourire. Voilà comment on peut imaginer l'avenir avec tous ces progrès. En commandant une pizza.

Tout simplement.

Standard : « Bonjour. Vous êtes en relation avec le standard de Vitepizza. Une hôtesse va vous répondre. Dans le cadre de l'amélioration de nos services, cette conversation sera enregistrée. Votre temps d'attente estimé est de... »

Hôtesse : « Bonjour. Emma Delon à votre service. Puis-je avoir votre numéro national d'identification ? »

Client : « Bonjour. Euh... Oui. Voilà, mon numéro c'est le 781131M0685. »

H : « Bien ; vous êtes bien Mr Hibou Oscar demeurant 154 avenue de la nuit à Levallois Perret.

Votre numéro de téléphone est le 01 25 25 39 44, votre numéro professionnel à la société Ducran Lapoigne est le 01 26 11 47 98 et votre numéro de portable le 06 15 22 98 97. Est-ce bien exact ? »

C : « Euh... Oui, mais comment savez-vous tout ça ? »

H : « Nous sommes connectés, comme la totalité des entreprises, au système croisé qui permet le recoupement en temps réel de toutes les données. Je vois aussi que vous

nous contactez depuis le poste fixe de M^{elle} Dassié Sybille. Voulez-vous faire livrer la commande à son adresse ? »

C : « Comment savez-vous cela ? »

H : « Grâce au système de géolocalisation de votre carte bleue et de votre téléphone portable qui affichent votre position sur la carte. Si vous souhaitez la livraison à cette adresse, il faudra nous envoyer le code de confirmation suivant par SMS « 825AZ65MAT4956 ». De plus, nous serons obligés, vu qu'il est plus de 22h, de majorer de 10% le prix des pizzas. »

C : « ... Bon. Je voudrais deux spéciales mexicaines. »

H : « Je crains que ce ne soit pas une bonne idée, monsieur. »

C : « Comment ça ? »

H : « Votre contrat d'assurance maladie vous interdit un choix aussi dangereux pour votre santé. Selon votre dossier médical, vous souffrez d'hypertension artérielle et votre taux de cholestérol est supérieur aux valeurs contractuelles de votre contrat d'assurance. D'autre part, M^{elle} Dassié a été traitée il y a trois mois pour hémorroïdes et le piment lui est fortement déconseillé. Si vous maintenez la commande en l'état, vos sociétés d'assurances sont en droit d'appliquer une surprime, voire de vous radier sans dédommagement »

C : « Qu'est-ce que vous me conseillez ? »

H : « Vous pourriez essayer notre pizza allégée au yaourt de soja. Je suis sûre que vous allez aimer. »

C : « Ah bon ? »

H : « Certainement. Vous avez consulté les « recettes gourmandes au soja » dans la bibliothèque de votre comité d'entreprise il y a 3 jours et avant-hier, M^{elle} Dassié a tapé une recherche sur le Net avec les mots clés soja et alimentation. »

C : «..... D'accord. Deux grandes pizzas yaourt de soja. »

H : « Il y a un problème. Vu que vous êtes actuellement traité par diéthyl b mercaptobenzophényl LP et que M^{elle} Dassié prend du fiongracyl, il y a un risque mineur de nau-

sées du fait de la présence de 50 mg d'étiotaxane B par 100 mg de pâte si vous consommez le modèle familial en moins de 13 minutes et 45 secondes. Notre charte éthique ne nous autorise pas à vous exposer à un tel risque. En revanche, je puis vous livrer le petit modèle. »

C : « D'accord. Va pour deux petites au yaourt de soja. Je vous donne mon numéro de carte de crédit ? »

H : « Désolé Monsieur mais je crains que vous ne soyez obligé de payer en liquide. Le solde de votre carte Visa dépasse la limite et je localise votre carte *Américan Express* sur votre lieu de travail. Je pense que vous l'y avez oubliée, d'après le *Crédit Card Express Tracer*. »

C : « J'irai chercher du liquide au distributeur avant que le livreur n'arrive. »

H : « Désolée encore mais vous avez dépassé votre plafond de retrait hebdomadaire. »

C : « Mêlez-vous de vos oignons et contentez vous de m'envoyer les pizzas. J'aurai le liquide. Combien de temps ça va prendre ? »

H : « Compte tenu des délais liés aux contrôles qualité, elles seront chez vous dans environ 45 minutes. »

C : « Tant que ça ? Et si je viens les chercher ? »

H : « Vous allez gagner 10 minutes, mais je tiens à attirer votre attention sur la difficulté de les transporter en scooter. »

C : « ?????? »

H : « En effet, votre véhicule Honda est actuellement en révision chez le concessionnaire, et votre scooter, en bon état comme l'indique le contrôle technique passé la semaine dernière est localisé en bas de l'immeuble de M^{elle} Dassié. »

C : « Ah ? »

H : « Attention quand même aux risques liés à la conduite en état d'ébriété. En effet, ni M^{elle} Dassié ni vous êtes en état de conduire. Vous avez en effet réglé 4 cocktails Mégadrink à l'Antigua bar il y a 20 minutes et pendant encore au moins

4 heures, vous risquez un retrait de permis immédiat avec immobilisation du véhicule. »

C : « Pu...n de C...e, faites tous c.... »

H : « Je vous conseille de rester poli. Notre standard est doté d'un système anti-insulte en ligne qui se déclenche automatiquement et de manière automatisée à la deuxième série d'insultes avec dépôt de plainte immédiat. Je vous rappelle que vous avez déjà été en 2011 et 2016 condamné pour injure à agent et que vous toujours êtes en période probatoire. »

C : « »

H : « Autre chose Monsieur ? »

C : « N'oubliez pas le Coca gratuit comme le propose votre publicité pour la deuxième pizza. »

H : « Désolé encore, mais notre charte éthique ne nous autorise pas à fournir ce genre de boissons aux personnes en surpoids ce qui est votre cas puisque votre BMI est de 28%. À titre de dédommagement, je peux vous consentir 15% de remise sur une adhésion flash à notre contrat d'assistance juridique JuriVite. Ce contrat couvre en particulier les frais annexes liés au divorce dont vous pourriez bien avoir besoin vu que vous êtes marié depuis le 14 juin 2008 et que vous avez acheté en sortant du travail une boîte de 12 préservatif Grossex et un lubrifiant intime, ce qui est, j'imagine, en rapport avec votre présence tardive avec M^{elle} Dassié. Ce contrat pourrait vous être utile. »

C : «
..... »

H : « Conservez la facture et notez le code TLA123DLC. Vous avez 48 heures à compter de la fin de cet appel pour réfléchir et souscrire. »

C : « ... ??.. !!!.....
..... »

H : « Je vais toutefois faire un geste commercial en joignant aux pizzas un bon de réduction de cinq EUR valable sur

tout achat de préservatif dans nos pharmacies partenaires
Vite-Parapharma.
Bonsoir Monsieur et merci d'avoir fait appel à Vitepizza. »
« Bon appétit, messieurs... »

LES LIVRES

**David Le Breton, *Rire, Une anthropologie du rire*,
Éditions Métailié Traversées.**



Qui n'a jamais ri de sa vie ? Même sans le vouloir cette turbulence passagère qui affecte tous les hommes et les femmes est avec les larmes la preuve intangible que nous sommes bien reliés affectivement entre nous sur des modes très particuliers.

David Le Breton, continuant son anthropologie du corps, s'attaque ici aux "corps de rire" qui se déploient souvent à nos dépens, mais il montre qu'ils sont parfaitement inscrits dans des moments de l'histoire et de nos histoires personnelles et qu'ils forment des parenthèses nécessaires dans nos quotidiens devenus lourds et difficiles. C'est « par le rire que le monde redevient un endroit voué au jeu, une enceinte sacrée, et non pas un lieu de travail », nous assure le poète Octavio Paz, et c'est bien ce que David Le Breton nous montre dans sa magistrale démonstration où rien de ce qui touche au rire n'est ignoré.

De nos sociabilités multiples et rieuses en passant par la police du rire, l'ironie, la dérision, les rires d'Orient, l'humour, les folklores obscènes et même les sms, tout nous amuse ou tout peut être tourné en dérision.

**Jacques Arlet, *Le siècle de Jean Marie*,
Éditions L'Harmattan, 222 pages.**



Jean et Marie, dans ce récit d'aventures autour du monde et de l'histoire, s'attachent à raconter à leurs petits enfants les événements qui ont bouleversé leurs vie : la rencontre de leur amie Sophie, descendante de Louis XVII, les heures graves de la Seconde Guerre mondiale, les prémices de l'après guerre puis, à travers les yeux des enfants aînés, le début des trente Glorieuses, la Guerre d'Algérie, le Concile Vatican II. Les protagonistes s'enfoncent dans les bouleversements sociétaux de cette époque et débattent enfin des grands enjeux qui les construisent.

À 98 ans, Jacques Arlet sort son dix-huitième ouvrage. Dans une première vie, jusqu'à la fin des années 80, il s'est consacré à la médecine dans sa ville d'adoption, Toulouse. Auteur de poèmes et de contes du temps de son activité professionnelle, il se consacre depuis sa retraite à sa seconde passion, l'écriture. Depuis 2016, il s'essaye, avec bonheur, au genre romanesque. Ce presque centenaire n'a pas fini de nous étonner !

**Pierre-Henri Tavoillot, *Comment gouverner un peuple-roi ?*
Éditions Odile Jacob.**

Pierre-Henri Tavoillot
**Comment
gouverner
un peuple-roi ?**
Traité nouveau
d'art politique

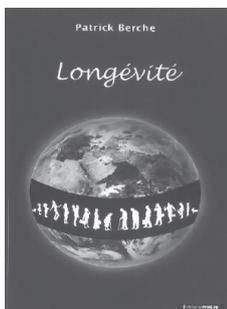


« Sommes-nous entrés dans l'ère du déclin démocratique, voire dans un âge post démocratique ? Admettons au moins l'existence d'une triple déception : la démocratie libérale souffre d'une terrible crise de la représentation, d'une grave impuissance publique et d'un profond déficit de sens. Autrement dit, elle aurait perdu, en cours de route, à la fois le peuple qui la fonde, le gouvernement qui la maintient et l'horizon qui la guide. »

Pour Pierre-Henri Tavoillot, ce que nous avons pris pour un progrès acquis – la démocratie – se révèle en réalité un vertigineux chantier. Avec ce livre qui renoue avec la tradition oubliée des traités d'art politique, il nous invite à réfléchir à ce qui fait le secret de l'obéissance volontaire. Car, en démocratie, l'art de gouverner est surtout un art d'être gouverné. Comment l'envisager aujourd'hui ? Entre le cauchemar de l'impuissance publique et le spectre de l'autoritarisme, comment réconcilier la liberté du peuple et l'efficacité du pouvoir ?

Pierre-Henri Tavoillot, Maître de conférence en philosophie à Paris-Sorbonne et président du Collège de philosophie, il est l'auteur de Philosophie des âges de la vie avec Eric Dechavanne, Grasset, 2007, Faire ou ne pas faire son âge (L'Aube, 2014), La guerre des générations aura-t-elle lieu ? (avec Serge Guérin, Calmann-Lévy, 2017).

Patrick Berche, *Longévité*, Éditions Docis, 212 pages.



En France à l'âge de 65 ans, on peut espérer vivre vingt ans, dont dix ans en bonne santé et dix ans en conditions de perte d'autonomie et de handicap. Cela n'est pas inéluctable. Dans les pays qui promeuvent la prévention des maladies liées à l'âge, la période en bonne santé est significativement prolongée, grâce à un dépistage précoce, à une hygiène de vie basée sur l'activité physique et intellectuelle régulière, et à une bonne alimentation.

Cet ouvrage fait le point des connaissances scientifiques sur la longévité. Pourquoi vieillir ? Quand commence le vieillissement ? Quels sont les limites de la vie ? Quelle est la part de l'hérédité et de l'environnement dans ce processus ? Quel est l'impact sur l'espérance de vie des stress, comme la prématurité et les carences nutritionnelles ? Y a-t-il des gènes de la longévité ? Comment les détecter ? Peut-on prolonger la vie ? Deviendrons-nous immortels ?

Le Pr Patrick Berche, Directeur Général de l'Institut Pasteur de Lille, a orienté les recherches de cette fondation de recherche reconnue d'utilité publique, vers la thématique de la longévité et de la prévention des maladies liées à l'âge. Son objectif est à la fois modeste et très ambitieux. Il n'est pas de prolonger la vie, mais plutôt de contribuer au bien vieillir, pour vivre mieux plus longtemps.

**Luc Julia, *L'Intelligence artificielle n'existe pas*,
Éditions FIRST, 291 pages.**



Le document rare et l'incroyable parcours d'un inventeur français, qui à l'âge de neuf ans avait déjà construit un robot pour faire son lit et a ensuite été l'un des deux créateurs de Siri. Son objectif ici : tordre le cou aux idées reçues et aux fantasmes qui entourent l'IA aujourd'hui. Vous ne comprenez rien à l'intelligence artificielle (IA) ? Vous avez peur que de méchants robots prennent le pouvoir et finissent par contrôler le monde ? Vous vous intéressez à l'IA et aux nouvelles technologies, mais vous aimeriez entendre un autre son de cloche ? Alors ce livre est pour vous ! « Tout est parti d'un immense malentendu. En 1956, lors de la conférence de Dartmouth, John McCarthy a convaincu ses collègues d'employer l'expression "intelligence artificielle" pour décrire une discipline qui n'avait rien à voir avec l'intelligence. Tous les fantasmes et les fausses idées dont on nous abreuve aujourd'hui découlent de cette appellation malheureuse. Dans ce livre, je vous invite à me suivre, de mon petit village près de Toulouse à la Silicon Valley, sur les traces de cette fameuse "intelligence artificielle" à propos de laquelle on entend dire tant de bêtises, pour comprendre de quoi il s'agit exactement et anticiper ce qu'elle peut nous réserver à l'avenir. Car, aujourd'hui, je l'affirme haut et fort : l'intelligence artificielle n'existe pas ! »

**Jean Starobinski, *La beauté du monde*,
Éditions Gallimard, 1338 pages.**



Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre : le lecteur retrouvera dans l'épaisseur de ce volume le Starobinski qu'il aime et qu'il recherche – « l'œil vivant », le lecteur impeccable, sachant allier la délicatesse du toucher et la maîtrise de l'explication, mais il découvrira aussi un Starobinski arpentant pour lui des terres peut-être nouvelles – non pas celles du siècle des Lumières, ni celles de l'histoire des idées médicales, mais celles de la poésie, de la peinture et de la musique. Ces trois muses se donnent la main et forment une ronde que le critique n'a jamais quittée. Au total, c'est une centaine d'études composées sur plus de soixante ans qui se trouvent rassemblées sous le titre « La beauté du monde ». Car la littérature et les arts répondent à la beauté du monde et le critique, premier lecteur, spectateur et auditeur, célèbre la réponse de ceux-là pour chanter celle-ci. Le lecteur comprendra mieux sans doute ce qui continue d'animer celui qui a fait de la critique une forme d'art – ses obsessions, ses décisions de méthode, son exigence de clarté et de partage. Les textes sont escortés par des intelligences critiques soucieuses de tourner cette œuvre vers un public nouveau (Michel Jeanneret, Laurent Jenny, Georges Starobinski, Julien Zanetta). Chaque ensemble se

voit replacé dans son histoire. Une postface (« Pour tout l'amour du monde ») essaie de saisir les grandes options de la critique de Jean Starobinski pour la situer dans le siècle. Pour la première fois, le lecteur découvrira aussi un essai biographique accompagné documents iconographiques susceptibles d'éclairer « L'œuvre d'une vie ». Dans la tourmente du siècle, Jean Starobinski n'aura cessé de montrer que la force des œuvres est d'attester la décence de l'existence humaine contre les puissances de la destruction. Dire oui à la beauté du monde, telle est l'une des leçons constantes de Jean Starobinski.

Jean Starobinski, né le 17 novembre 1920 à Genève et mort le 4 mars 2019 à Morges, est un historien des idées, théoricien de la littérature et médecin psychiatre suisse.

Michel Serres, *Morales espiègles*, Éditions Le Pommier, 96 pages.

Morales espiègles
Michel Serres




Le Pommier essai

Six petits inédits dans lesquels s'exprime toute la sagesse bienveillante d'un penseur soucieux des jeunes générations. « Pour chanter les vingt ans du Pommier, mon éditrice me demanda d'écrire quelques lignes. Les voici. Pour une fois, j'y entre en morale, comme en terre nouvelle et inconnue, sur la pointe des pieds. On disait jadis de l'Arlequin de mes rêves, bienheureux comédien de l'art, qu'il corrigeait les mœurs en riant. Devenu arrière-grand-père, son disciple a, de même, le devoir sacré de raconter des histoires à ses petits descendants en leur enseignant à faire des grimaces narquoises. Parvenus ensemble à l'âge espiègle, j'en profite pour leur dire de l'humain en pouffant de rire. »

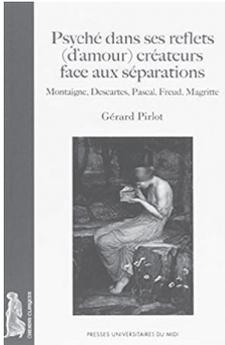
Un éloge de l'humilité et de l'espièglerie qui fait du bien en ces temps bousculés !

Chahuts et canulars juvéniles ouvrent ce livre qui invite en morale comme en une terre inconnue, sur la pointe des pieds. Rire, oui, mais, assassin, il peut tuer alors que le rire aimable

caresse. Petite Poucette chahute ici Grand-Papa Ronchon, mais avec une narquoise douceur. Et quelle culture commença autrement que par une désobéissance espiègle, comme celle de notre mère à tous, qui, au Paradis, croqua, dit-on, une pomme du Pommier ?

Michel Serres, membre de l'Académie française, professeur à Stanford University, est l'auteur de nombreux essais philosophiques et d'histoire des sciences. Il est l'un des rares philosophes contemporains à proposer une vision du monde qui associe les sciences et la culture.

Gérard Pirlot, *Psyché dans ses reflets (d'amour) créateurs face aux séparations*, Montaigne, Descartes, Pascal, Freud, Magritte, 402 pages.



« La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute », « Je replie ma vue en dedans », « Je me roule en moi-même » écrit Montaigne. L'auteur des *Essais* instaure un dialogue avec des absents dans une forme de parole associative dictée à un secrétaire non destinataire de ses pensées. Ce dispositif n'est pas sans en rappeler un autre, celui de la cure analytique.

Le projet de ce livre est de parcourir plusieurs facettes du *négatif* constitutif du bon fonctionnement du psychisme. Ce qui manque est en effet ce qui permettra au « moteur » psychique de se mouvoir en créant, représentant, désirant, l'objet perdu. Les œuvres littéraires, philosophiques ou picturales témoignent, comme le rêve, de ce processus. Les trois rêves de Descartes, qui décideront de sa vie de philosophe, recèlent des éléments étranges positivants une hallucination négative, celle d'une rêverie maternelle trop tôt perdue. L'investissement passionnel des mathématiques de Blaise Pascal a pu avoir comme adjuvant celui de la relation gémellaire à sa sœur Jacqueline afin de dépasser des effondrements précoces dus à l'absence prématurée de la mère. Ces trois œuvres traduisent, chacune à leur manière, ce dont rendent

compte les œuvres de nombre d'*orphelins créateurs*. Une langue d'adoption dit ce qu'une langue maternelle ne peut exprimer, comme tendent à le montrer les œuvres de Julien Green, de Samuel Beckett, d'Emil Cioran et de Vladimir Nabokov. Les toiles de René Magritte et le récit de Shahrâzâde dans *Les Mille et Une Nuits* joignent fiction et création pour déjouer une brûlure traumatique indicible. C'est à partir de sa propre sensibilité que chaque créateur découpe dans un réel inconnaissable, un espace de perspective et narratif comme celui qu'a imposé Sigmund Freud dont la psychanalyse a ouvert un champ scientifique qui s'est avéré être une alternative esthétique à l'objectivation psychiatrique.

Gérard Pirlot est psychanalyste, pédopsychiatre, professeur de psychopathologie à l'université de Toulouse-Jean Jaurès et membre de la Société Psychanalytique de Paris. Il s'occupe tout particulièrement des adolescents en souffrance.

À LIRE

La Fontaine¹²³

Le corbeau et le renard

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage
Maître Renard, par l'odeur alléchée
Lui tint à peu près ce langage !
« Hé ! Bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ce bois. »
À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

¹²³ Erik Orsenna, *La Fontaine, une école buissonnière*, Éditions Stock, p. 179.

Albert Camus

Le premier homme¹²⁴

Un enfant n'est rien par lui-même, ce sont ses parents qui le représentent. C'est par eux qu'il se définit, qu'il est défini aux yeux du monde. C'est à travers eux qu'il se sent jugé vraiment, c'est-à-dire jugé sans pouvoir faire appel, et c'est ce jugement du monde que Jacques venait de découvrir et, avec lui, son propre jugement sur le mauvais cœur qui était le sien. Il ne pouvait pas savoir qu'on a moins de mérite, devenu homme, à ne pas connaître ces mauvais sentiments. Car on est jugé, bien ou mal, sur ce qu'on est et beaucoup moins sur sa famille, puisqu'il arrive même que la famille soit jugée à son tour sur l'enfant devenu homme. Mais il eût fallu à Jacques un cœur d'une pureté héroïque exceptionnelle pour ne pas souffrir de la découverte qu'il venait de faire, de même qu'il eût fallu une humilité impossible pour ne pas accueillir avec rage et honte cette souffrance de ce qu'elle lui découvrait sa nature. Il n'avait rien de tout cela, mais un dur et mauvais orgueil qui l'aida au moins en cette circonstance, lui fit écrire d'une plume ferme le mot « domestique » sur l'imprimé, qu'il porta avec un visage fermé au répétiteur qui n'y prit même pas garde. Avec tout cela, Jacques ne désirait nullement changer d'état ni de famille, et sa mère telle qu'elle était demeurait ce qu'il aimait le plus au monde, même s'il l'aimait désespérément. Comment faire comprendre d'ailleurs qu'un enfant pauvre puisse avoir parfois honte sans jamais rien envier ?

¹²⁴ Albert Camus, *Le premier homme*, Éditions Gallimard, 1994, pages 222-223.

Voltaire

Fanatisme¹²⁵

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour de réalités, et ses imaginations pour des prophéties, est un enthousiaste ; celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique. Jean Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le pape est l'Antéchrist de l'Apocalypse, et qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un enthousiaste ; son frère Barthélemy Diaz, qui parti de Rome pour aller assassiner saintement son frère, et qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pu jamais former.

Polyeucte, qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser et casser les statues et les ornements, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du duc François de Guise, de Guillaume, prince d'Orange, du roi Henri III, du roi Henri IV et de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus détestable exemple de fanatisme est celui des bourgeois qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de Saint-Barthélemy, leurs concitoyens qui n'allaient pas à la messe.

Il y a des fanatiques de sang-froid : ce sont les juges qui condamnent à mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux ; et ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain que, n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Clément, les Châtel, les Ravaillac, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

¹²⁵ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Édition d'Alain Pons, folio classique p. 263-266.

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de saint Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux : leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage, et ils « auraient tu » quiconque les aurait contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal ; car, dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, et attendre que l'air soit purifié.

Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes ; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le roi Eglon ; de Judith qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; de Samuel qui hache en morceaux le roi Agag. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans les temps présents ; ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les fanatiques et qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce Vieux de la Montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbéciles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a qu'une seule religion

dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède ; car l'effet de la philosophie est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

(BERTRAND¹²⁶, évêque de Séz).)

¹²⁶ Jean Hus (1370-1415) et (1365-1416), réformateurs tchèques. Condamnés par le concile de Constance, ils moururent sur le bûcher.

François de La Rochefoucauld

(15.09.1613 - 17.03.1680)

Maximes

*Réflexions morales*¹²⁷

18 - La modération est une crainte de tomber dans l'en-vie et le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur ; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit ; et enfin la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune » (p. 11).

25 - Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

26 - Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

28 - Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

39 - L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui du désintéressé.

41 - Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

48 - La félicité est dans le goût et non pas dans les choses ; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

¹²⁷ La Rochefoucauld - Les moralistes, *Maximes*, p. 9 à 88, Le monde de la philosophie, Éditions Flammarion.

67 - La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

79 - Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

99 - La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

106 - Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; et comme il est presque infini, nos connaissances sont presque toujours superficielles et imparfaites.

118 - L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

127 - Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

158 - La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

172 - Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

218 - L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

238 - Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.

242 - On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

250 - La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à dire que ce qu'il faut.

253 - L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

266 - C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

433 - La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

457 - Nous gagnerons plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

467 - La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

476 - Notre envie dure toujours plus longtemps que le bonheur de ceux que nous envions.

486 - Il y a encore plus de gens sans intérêts que sans envie.

503 - La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

***Nous remercions tous les intervenants
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la revue
Médecine et Culture***

Véronique Adoue, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Me Décultot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, **Drs Roger Escamilla, Christophe Hermant, Marlène Murriss, Kamila Sedkaoui** : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières, Valérie Julia, Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Dr Bruno Degano**, Hôpital de Montauban ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'endoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet, Pierre Barbe, Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Philippe Raynaud, Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière, F. Pillard, Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué, Géraldine Labouret, G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse, Dr Dominique Mora, Dr H. Naoun, M. Antonucci-Infirmière**, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor, Michel Tiberge**, Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse.

Pr Jean-Jacques Voigt, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Dr Richad Aziza**, service de Radiologie ; **Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal**, département des radiations IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radioséniologie : IUCT-Oncopole - Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan –Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Valérie Siroux**, INSERM U 823, Grenoble.

Alexandre Aranda, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/ sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, chercheur Laboratoire Stallergènes ; **Camille Vatier**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpillieux**, Recherche Clinique

et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson**, Docteur en Sciences Odontologiques.

Laurence Adrover, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franç Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, **Matthieu Lapeyre**, **Daniel Colombier**, **Michel Levade**, **Daniel Portalez**, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Branet-Hartmann**, **Christine Rouby**, **Jean René Rouane**, Neuro-endocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, **Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun**, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, **Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau**, **Jean Pierre Laurent**, **Christian Jordan**, **Jean-Claude Laborde**, **Isabelle Marco-Baertich**, **Laurent Bonfils**, **Olivier Fondard**, **Philippe Leger**, **Antoine Sauguet**, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, **Agustín Bortone**, **Nicolas Combes**, **Eloi Marijon**, **Jamal Najjar**, **Christophe Goutner**, **Jean Pierre Donzeau**, **Serge Boveda**, **Hélène Berthoumieu**, **Michel Charrançon**, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

Jacques Arlet, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informaticien ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Pierre-André Delpla**, Maître de Conférences des Universités, Praticien Hospitalier de Médecine Légale - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, hauboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint

Etienne ; **Marie Larpent-Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent**, Doctorant en droit privé, UT1 Toulouse ; **David Le Breton**, Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe" ; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d'Art ; **Christian Marc**, Comédien ; **Jezabel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes ; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités ; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle ; **Morué Lucien**, **Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent. ; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français ; **Jacques Pouymayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole ; **Aristide Quérian**, chirurgien cardio-vasculaire ; **Lucien Ramplon**, Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse" ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers ; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive ; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace ; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d'éthique ; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur des Universités ; **Muriel Welby-Gieusse**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse.

Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

Numéro 1 :

B.P.C.O.

R. Escamilla, A. Didier, M. Murriss

Médecine et Ethique

E. Attias

Concepts fondamentaux des religions monothéistes

R. Toledado-Attias, L. Pietra, H. Demmou

Le tenor est en prison

J. Pouymayou

Etat des lieux du cinéma français

S. Mirouze

Numéro 2

Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques

Anaes et Afsaps

La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale

M. Miguères

Orientations diagnostiques du cancer de la prostate

B. Elman

L'endocardite infectieuse d'origine dentaire

M. Benayoun

Les citrons de Sicile

J. Pouymayou

Laïcité, religions, incroyance : les valeurs

E. Attias, A. Fontan, H. Demmou, A.B.L. Gérard

La mutation numérique du cinéma

S. Souchu

Numéro 3

Sport et Médecine

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

Le sport est-il dangereux pour la santé ?

D. Rivière

Sport : société et économie

E. Attias

Réflexion sur le sport

E. Attias, R. Toledano-Attias

Milon de Croton

J. Pouymayou

Sculpture

J. Miguères

Cinéma

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

Musique

Le dernier mur du son

S. Krichewsky

Numéro 4

Ronchopathie et apnées du sommeil

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar
A.M. Salandini, , Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,
A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

Procès médicaux en France

L. Vincent

La superstition

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,
Ch. Raspaud, L. Remplon,

Les Sybarites

J. Pouymayou

Musique : Mozart

D. Descouens, S. Krichewski

Photo

L. Arlet

Numéro 5

L'obésité

J.P. Louvet, P. Barbe

Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne

J.P. Louvet, A. Bennet

La gastroplastie

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

Le concept d'alexithymie

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

Le dossier médical personnel

V. Laurent

Le corps

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,
S. Beroud, H. Obadia

Le ballet du capitole de Toulouse

Nanette Glushahk, Michel Rahn

Les croissants

J. Pouymayou

Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelli

S. Souchu

Peinture

H. Obadia

Numéro 6

Nouveautés en cardiologie

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,
I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

Le cœur dans tous ses états

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

Dix jours en Octobre

J. Pouymayou

Théâtre et société : de Sophocole à Koltès

Ch. Marc

Toubib Jazz Band

L. Arlet

Hommage : Albert Richter

E. Attias

Numéro 7

Journée Toulousaine d'Allergologie

Pr A. Didier, M. Miguères, J. Dakhil,
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,
G. Le Manach

Les Allergènes Recombinants

L. Van Overvelt

Le syndrome obésité-hypoventilation

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

L'orthèse d'avancée mandibulaire

G. Vincent

Imagerie de l'aorte abdominale

M. Levade, D. Colombier

Les médecins philosophes

E. Attias, H. Labarthe 29

Musique : Le Piano

P. Y. Farrugia

Les Cénobites

J. Pouymayou

Numéro 8

Nouveautés en Oncologie

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,
T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

Réflexions sur les âges de la vie

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

E.R.A.S.M.E.

J. Deschaux

Les athlètes du son

P. Y. Farrugia

Le coureur de Marathon

J. Pouymayou 47Le Festival de Cannes

Le festival de Cannes

E. Attias

Numéro 9

Nouveautés en oncologie

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,
E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,
L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

La responsabilité

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias

V. Laurent, N. Telmon

Phedou

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

La police scientifique

J.J. Brossard

Musique

L. Morué, D. Mujica, J. Pouymayou 49

Peinture

P. Bellivier

Un personnage du bain turc d'Ingres

P. Léophonte

Numéro 10

La BPCO en 2009

G. Jebrak

La violence

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpla

Katherine Mansfield

P. Léophonte

La Sultane Créole

J. Pouymayou

Musique : de la violence et autres dissonances

S. Krichewski

L'école du cirque

S. Dutournier

Le cinéma en DVD

S. Mirouze

Numéro 11

Etude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie

S. Schraub

Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie

L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M Miguères

L'Institut Pasteur

S. Mergui

Les rapports humains

R. Tolédano-Attias, E. Attias

Hector Berlioz

M. Penochet

Le français qui sauva Bismarck

J. Pouymayou

Charlie Chaplin

E. Attias

Numéro 12

Sport et maladies graves

D. Rivière

Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

Montaigne

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

Peinture : Le Pastel

P. Bellivier

Musique : Carlo Gesualdo

M. Penochet

Le tyran, le savant et la couronne

Curzio Malaparte "une vie de héros"

J. Pouymayou

Chopin et la maladie des passions tristes

P. Léophonte

L'étrange docteur Maï

C. Corman

Numéro 13

Comment mettre en place la VNI dans l'IRC

S. Pontier-Marchandier

L'orthèse d'avancée mandibulaire

R. Cottancin

Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

La Justice

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

Musique : Robert Schumann

M. Penochet

Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat

J. Pouymayou

La peste à Venise (1347-1630)

P. Léophonte

Numéro 14

Agriculture et santé durable

Pierre Weil

Allergie au Ficus Benjamina

D. Attias

Voltaire

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

L'affaire Druaux

S. Baleizao, G. Nouvet

Le Collège de France

R. Tolédano-Attias

Buster Keaton

E. Attias

Franz List

M. Penochet

Coq au vin

J. Pouymayou

Le mot de la fin

P. Léophonte

Numéro 15

Vers une reconnaissance de l'allergie

Ch. Martens

La pompe à insuline chez le patient diabétique

C. Vatiér

Crise des transmissions

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

Les jardins d'Eyrignac

E. Attias

La dague de miséricorde

J. Pouymayou

Une lecture de Frédéric Prokosch

P. Léophonte

Numéro 16

La tuberculose hier et aujourd'hui

J. Le Grusse

Vivre coliqueux à Rome

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martinez

Réflexions sur la mort

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

La voix de la mort

J. Pouymayou

Les gladiateurs et la médecine cannibale

J. Ph. Derenne

Jules Verne

M. Uzan

Laurel et Hardy

E. Attias

Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur

P. Léophonte

Numéro 17

La tuberculose pédiatrique

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

La Castapiane

J. Pouymayou

Harold Lloyd

M. Uzan

L'histoire des castrats et Farinelli

M. Pénochet

Pontormo et le syndrome de Stendhal

P. Léophonte

Numéro 18

La vieillesse

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Martinez

Soins palliatifs et fin de vie

E. Attias

Verdi, deux siècles sans une ride

J. Pouymayou

Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo

P. Léophonte

Numéro 19

Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,

V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

L'art thérapie en soin palliatif

C. Guinet-Duflot

Regards sur l'individualisme contemporain

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète

J.P. Bounhoure

Les clés de la Bastille

P. Pouymayou

Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary

P. Léophonte

Numéro 20

Journée toulousaine d'Allergologie

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

J'ai vécu la médecine d'urgence

Ch. Virenque

Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie

J.-P. Bounhoure

Socrate

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

L'effet Papillon

J. Pouymayou

Christian de Duve

P. Léophonte

Numéro 22

L'hypnose est-elle efficace contre le trac chez les artistes ?

M. Welby-Gieusse

La Liberté

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

Être libre sous le joug...

P. Léophonte

Les poissons rouges et la poudre blanche

J. Pouymayou

Georges Brassens

E. Attias

Numéro 21 : Morceaux choisis 1

David Le Breton

Obsolescence contemporaine du corps :

Visages du vieillir

Que transmettre aujourd'hui ?

Pierre Henri Tavoillot

Philosophie des âges de la vie

Ruth Tolédano-Attias

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains

Réflexions sur la violence

Crise ou rupture des transmissions

Socrate : la tâche du philosophe

Elie Attias

La superstition : analyse et dérapages

A la découverte de Voltaire

Réflexions sur la Justice

L'Amitié

Gérard Pirlot

Violence et « biolence » à l'adolescence

Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

Laurent Piétra

Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircea Eliade et F.F Coppola

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

Jézabel Martínez

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

Sophie Fraiberg-Piétra

La responsabilité : approche éthique

Charlotte Hébral

Le chêne et le roseau

Paul Léophonte

D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois

Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo

Pontormo et le syndrome de Stendhal

Jean Paul Bounhoure

Goya : sa maladie, son œuvre

Sébastien Baléizao et Georges Nouvet

L'affaire Druaux

Serge Krichewsky

De la violence et autres dissonances

Anne et Jacques Pouymayou

Voltaire et Calas

Elie Attias

Charlie Chaplin

Jacques Pouymayou

Les clés de la Bastille

Le coq au vin

Numéro 23 : Morceaux choisis 2

Ruth Tolédano-Attias

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

Elie Attias

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

David Le Breton

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

Gérard Pirlot

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

Laurent Piétra

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

Charlotte Hebral

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

Sophie Fraiberg-Piétra

Légalité et légitimité

Jézabel Martínez

« Vivre coliqueux à Rome ».

A partir du Journal de voyage de Michel de Montaigne

Jean Paul Bounhoure

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

Paul Léophonte

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

Jacques Pouymayou

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

Marc Uzan

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

Jacques Arlet

Poètes toulousains de la Belle Epoque

Numéro 24 :

Jacques Pouymayou

A la poursuite de l'antalgie

Michel Olivier

Douleur et Urgence

Muriel Welby-Gieusse

Chant et reflux

Elie Attias

Comment définir le bonheur ?

Ruth Tolédano-Attias

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Laurent Piétra

Le bonheur doit-il être achevé ?

Charlotte Hebral

La littérature et le bonheur

Paul Léophonte

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915-1977)

Pierre Carles

Beaux tuberculeux

Elie Attias

Pierre Dac

Numéro 25

Guy Laurent, Gisèle Compaci

L'accompagnement des patients en cancérologie

Jean Paul Bounhoure

Maladie coronaire et sexe féminin

Aristide Querian

Histoire de la chirurgie cardiaque

Elie Attias

Réflexions sur la jalousie

Gérard Pirlot

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

Paul Léophonte

Un génie presque oublié, Laennec

Pierre Carles

Et Zeus nomina les étoiles

Jacques Pouymayou

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose, A Denis Dupoirion

Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias

La "juste mesure" et la démesure

Approche philosophique du corps

Le cœur politique : le courage, la cordialité, l'amitié et la justice dans la cité

L'amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles

Réflexions sur la violence

Approche philosophique des rapports humains

« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne. Qui est le plus barbare ?

La justice avec ou sans la démocratie

Voltaire : *Candide ou l'optimisme*

Crise ou rupture des transmissions

Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?

Vieillesse et sagesse

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains ?

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Socrate : la tâche du philosophe

Lectures et commentaires :

- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon

- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.

- *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton

- *Tous gros demain ?* (2007) et *Mon assiette, ma santé, ma planète* (2010) de Pierre Weill.

Numéro 27 :

Paul Léophonte

Une brève histoire de la tuberculose

Jean Paul Bounhour

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l'histoire des endocardites malignes

Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao

Comment les médecins généralistes appliquent la bientraitance lors des visites à domicile

Ruth Tolédano-Attias

Rire/Aimer/Joie

David Le Breton

Quand le rire fait police

Charlotte Hebral

Le rire en littérature

Elie Attias

Le Burlesque

Christian Virenque

Double anniversaire

Pierre Carles

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

Jacques Pouymayou

La souris du paradis

Numéro 28 :

Jean Paul Bounhoure

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

Christian Virenque

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

Thomas Ginsbourger

Activité physique et cancer

Ruth Tolédano-Attias

Mensonge : malaise et aliénation

Laurent Pietra

Le mensonge comme action

Charlotte Hebral

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

Elie Attias

Superstition et Mensonge

Paul Léophonte

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,
ou vérité nuancée

Jacques Pouymayou

La souris du paradis

Numéro 29 : Pensées et Réflexions de Elie Attias

Sport et Économie

Réflexion sur le sport. Jusqu'où la performance ?

Le corps dans tous ses états

Les médecins philosophes

Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité

La violence à travers des citations

L'amitié

Michel de Montaigne

Réflexion sur la justice

À la découverte de Voltaire

Observation et analyse de la crise de transmission

La mort dans tous ses états

Jean de La Fontaine

Vieillesse et perte d'autonomie

Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

Réflexions sur la liberté

Réflexions sur la jalousie

Comment définir le bonheur

Le rire : le Burlesque

Mensonge et superstition

Chroniques

- La Laïcité
- Albert Richter : champion et humaniste
- Le festival de Cannes
- Charlie Chaplin
- Buster Keaton
- Stan Laurel et Olivier Hardy
- Georges Brassens
- Pierre Dac

Numéro 30 :

Régis Fuzier

Analgésie périmerveuse continue et douleur carcinologique

Jacques Pouymayou

Analgésie périmerveuse et douleurs du cancer

L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse

Ruth Tolédano-Attias

Que peut la raison face aux émotions ?

Elie Attias

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

Florence Natali

La fragilité de Médée

Charlotte Hebral

Ce que dit l'émotion à la raison

Manuel Samuelidès

Histoire de la raison scientifique

Paul Léophonte

Chronique : L'Art d'Hammershoï

Jacques Pouymayou

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

Achévé d'imprimer
G.N. Impressions - 31340 Villematier
Email : gnimpressions@gmail.com
Dépôt légal : août 2019

